

les artistes
peuvent-iels
tout dire ?

collectif



LES ARTISTES
PEUVENT-IELS
TOUT DIRE?

ENTRETIENS MENÉS PAR
GUILLAUME NAIL

Monstrograph

Collection Minute Papillon

Pour des questions d'inclusivité, d'accessibilité et de politique, le féminin générique (« le féminin l'emporte sur le masculin »), l'accord de proximité et l'écriture non exclusive sont les règles de ce livre.

Un lexique des termes suivis d'un astérisque (*) est proposé en fin de recueil.

Préface

Quand j'ai écrit à Coline Pierré et Martin Page – l'équipe de choc à l'origine de Monstrograph – pour leur proposer de réfléchir aux questions qui traversent ce recueil, leur enthousiasme m'a confirmé que j'avais frappé à la bonne porte. À l'évidence, nous étions sur la même longueur d'onde. Comme moi, toutes deux en ont plus qu'assez d'entendre une minorité de propagandistes brandir la prétendue menace d'un « On ne peut plus rien dire ! ». Ce sont les mêmes qui se plaignent de ne plus pouvoir s'exprimer librement, alors que, précisément, elles et ils déversent leur haine et entretiennent l'invisibilisation des voix minorisées – toutes celles qui ne portent pas le privilège de l'homme blanc cis* hétérosexuel. De fait, toutes les pseudo-polémiques écloses ici et là – « menace *woke** », « *cancel culture** », « nouvelles censures » – ne sont souvent que d'habiles stratégies développées par ceux qui prennent toute la place

et monopolisent la parole depuis toujours (« la vieille Europe », comme la nomme Habibitch), qui s'opposent à une remise en cause de leur pouvoir et à l'émergence d'autres voix.

Lorsque j'étais président de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse, association vieille de plus de 45 ans qui regroupe 1 400 auteurs et autrices, j'étais déjà agacé par cette manière de torpiller le débat. La littérature jeunesse est un milieu sensible à la question de la liberté de parole. Beaucoup s'inquiètent qu'on n'y puisse plus rien dire. Mais de mon point de vue, nos sphères culturelles refusent surtout de s'interroger sur le réel fond du problème : dans la plupart des cas, les minorités n'ont tout simplement pas accès à la parole. Pourtant, les voix invisibilisées ont besoin d'endroits pour créer et partager des représentations. Plutôt que de parler à leur place, laissons-leur la parole. Mieux : offrons-leur un espace de parole.

J'avais donc hâte de dialoguer avec d'autres artistes, toutes disciplines confondues, afin de les sonder à ce sujet, de plonger dans leur réalité, leurs questionnements, leurs craintes, leurs difficultés à se faire entendre ou à accéder aux circuits de diffusion. Et de leur poser la question : les artistes peuvent-iels* vraiment tout dire ? L'idée était de pouvoir échanger ensemble sur nos pratiques, loin des débats stériles et des litanies déprimantes d'éditocrates en mal de clash et de buzz.

Eh bien, disons-le d'emblée : le chemin est encore long. J'ai été désolé du nombre d'obstacles que les artistes rencontrent : *shadow ban** insidieux opéré par certains réseaux sociaux évoqué par Oh Mu, réunions lunaires vécues par Niels Rahou, harcèlement, menaces de mort, etc. Je me

suis vu bousculé par certaines réponses, j'ai été en colère, parfois, surpris, aussi, par des aspects auxquels je n'avais pas songé – comme lorsque Camille Ducellier déplore que notre époque soumette l'artiste à des logiques productivistes, rendant parfois délicate sa mission d'interroger le monde qui l'entoure. Mais plus réjouissant, heureusement, je sors de cette série d'entretiens nourri d'enseignements et plus que jamais revigoré. Si les réponses fournies sont très variées, de par le profil et le vécu de chaque artiste de ce recueil, quelques grandes lignes émergent.

L'artiste se pose des questions. Quoi dire ? Pourquoi ? Quelles répercussions ce qu'il veut dire peut avoir sur certaines populations, notamment celles qu'on opprime ? Cette conscience aiguë que l'art a un impact en matière de représentations et de visions de la société pousse ces mêmes artistes à s'exprimer, qu'importent les difficultés rencontrées et les conséquences de ce choix. C'est d'ailleurs ce qui, à mes yeux, rend leur travail d'autant plus intéressant.

Deuxième aspect qui revient très souvent : l'importance d'adopter un point de vue situé – toujours rappeler d'où on parle, à partir de quel vécu, afin d'asseoir sa légitimité – mais surtout, de ne pas confisquer la parole, ni de parler à la place d'autres artistes ou personnes concernées. En tant qu'homme, blanc, cis, et homo, je sais moi-même qu'il me reste beaucoup à déconstruire*. La conscientisation de ses propres privilèges est nécessaire. Un des objectifs des artistes interrogées dans ce recueil est d'éviter toute appropriation culturelle et de favoriser l'émergence de nouvelles voix. En intégrant d'autres profils dans les *writing rooms**, par exemple, en donnant la parole à ceux

qu'on entend peu, en renvoyant vers d'autres contenus, pour promouvoir les artistes qu'on ignore. Cela, dans un souci de ne pas reproduire les sempiternels schémas d'invisibilisation, qui aboutissent à une absence de représentations. Petite particularité : à cet égard, les artistes jeunes et en devenir subissent certaines pressions, peut-être plus encore que ceux qui n'ont plus à faire leurs preuves. Vouloir garder leur intégrité ne va-t-il pas leur fermer les portes de la diffusion, voire les priver des aides délivrées par les institutions ? Et ainsi, les empêcher de gagner leur vie ? Ceux qui décident – et ont les moyens de faire en sorte que les artistes puissent vivre de leur art – ont en effet tendance à n'encourager et à ne favoriser que les personnes qui les confortent dans leurs opinions et ne les remettent pas trop en question. Il en faut, du courage, pour passer outre le risque de censure. Dans tous les cas, le chemin de la création est semé d'embûches, mais celui-ci se transforme en véritable parcours du combattant pour les voix minorisées.

Fort heureusement, le point commun des créatrices sollicitées pour ce recueil est la persévérance. Selon elleux, les artistes peuvent et doivent tout dire, sinon, à quoi bon s'exprimer ? Il leur faut trouver les moyens de le faire, inventer de nouveaux modèles, réfléchir à la portée de ce qu'ils disent, en ayant bien conscience qu'on va à minima les questionner et, plus probablement, le leur reprocher. Le développement des réseaux sociaux a tendu les rapports : polémiques montées en épingle, propos détournés ou isolés de leur contexte, raids ou campagnes de cyberharcèlement organisées... Le web exerce une pression très forte sur les artistes –

difficile désormais d'y échapper quand c'est un moyen de faire connaître son travail. D'autant qu'Internet est aussi un outil de liberté et d'émancipation, un endroit où certaines voix peuvent se faire entendre quand elles n'ont pas accès aux médias traditionnels. Si certaines et certains trouvent qu'il s'agit d'un bon moyen d'échanger sur leur pratique, voire d'apprendre de leurs erreurs (comme le rappelle à juste titre Leslie Barbara Butch, tout le monde a le droit de se tromper), cette omniprésence des réseaux sociaux peut aussi faire de lourds ravages.

Ce sont ces mêmes artistes qui font déjà l'objet d'une invisibilisation, qu'on n'écoute pas assez, qu'on cherche souvent à réprimer, à silencier*. Pour certaines des personnes interrogées, les raids de trolls*, commandités par ceux-là mêmes qui hurlent « on ne peut plus rien dire », n'ont que peu d'effet sur elleux (en gros, elles se disent simplement « *fuck* les *haters** »). Mais paradoxalement, la violence la plus difficile à vivre et la plus destructrice peut être le fait de membres provenant de la même communauté que l'artiste. Esprit revanchard, incapacité à se décentrer, jalousie... Parfois, les motifs de tels mécanismes sont pluriels. Ces attaques fragilisent les combats portés par toute la communauté. Un comble, quand on sait combien nos luttes nécessitent d'union, de force et d'énergie.

J'ai moi-même vécu cette violence intracommunautaire à l'occasion de mon activité militante de défense des auteurices (dans une moindre mesure que ce que nombre d'artistes de ce recueil ont traversé). Comme elleux, je sais à quel point il est douloureux de voir des gens dont on défend les intérêts vous attaquer et remettre en cause votre intégrité. Une injustice dévastatrice pour les causes

communes. À ce titre, je chéris la réponse d'Ovidie, qui se refuse désormais à critiquer ouvertement d'autres créatrices ou féministes. Idem pour Leslie Barbara Butch, qui nous enjoint à la solidarité. Et à ne pas nous tromper de combat.

Et ce combat, pour les artistes, c'est de continuer à pouvoir tout dire. À s'engager, à politiser l'intime, dans une époque qui, à mon sens, invite à une plus grande radicalité. À longueur d'année, dans les écoles primaires, collèges, lycées où j'interviens en tant qu'auteur, je déplore qu'on continue de s'engluer dans une société hétéropatriarcale, validiste, blanche et sclérosée, qui brime, heurte et oppresse. Avec de violentes conséquences pour les enfants et ados qui, très tôt, intériorisent les limites à ce que pourrait pourtant être leur parcours. À la clé, une société terne, ennuyeuse, destructrice. En bref, une société appauvrie et inégalitaire.

Mais que les réacs ne crient pas trop vite victoire. Lors de notre premier échange avec Monstrograph, nous avons discuté de la couleur à retenir pour la couverture. Bleu, orange, rose, jaune, étaient déjà pris pour d'autres ouvrages (notamment ceux de la collection Minute Papillon : *Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger ?*, *Les artistes habitent-ils quelque part ?* et *Les artistes ont-ils un corps ?*). Je me souviens avoir blagué, « dans ce cas, ne reste plus que le vert ». Eh bien, à la lecture de ces entretiens passionnants (et je tiens ici à remercier les personnes qui ont pris le temps de me répondre, de préciser leur pensée, de se livrer), je trouve que le vert est une couleur plus qu'à propos. Porteuse d'espoir. Car grâce à ces artistes qui osent dire ce qu'ils ont à dire, en dépit des obstacles, j'ai

l'espoir que les choses bougent enfin, qu'on progresse vers plus de diversité, et que la société s'enrichisse de toutes nos singularités.

Alors, oui, les artistes peuvent absolument tout dire, surtout quand ce qu'ils ont à dire porte l'espoir d'un monde meilleur.

Guillaume Nail

Auteur jeunesse, scénariste et comédien, Guillaume Nail est aussi un fervent défenseur de l'égalité femmes-hommes et de la lutte contre les stéréotypes. Il commence en écriture en remportant le concours INPES/Canal+ « Le Regard des Autres », présidé par André Téchiné, avec son scénario *En colo*, court-métrage contre l'homophobie multidiffusé et primé en festival. Sorti en 2016 aux éditions du Rouergue, son premier roman jeunesse *Qui veut la peau de Barack et Angela ?* est une enquête antiraciste menée par une héroïne téméraire. *Bande de zazous !* (2017, éditions du Rouergue) est, quant à lui, un éloge de l'altérité. Président de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse en 2019 et en 2020, Guillaume y met en place une commission spécialement dédiée aux questions de sexisme et de diversité. En 2019, il publie *Magda* (éditions Auzou), qui interroge les discriminations liées à la glottophobie, et *L'inversion des Pôles* tomes 1 et 2 (éditions Slalom). Parus en 2020, *Tracer* (éditions du Rouergue) relate l'épopée cathartique d'une jeune orpheline à travers la France et *Le Cri du Homard* (éditions

Glénat), la prise de conscience écologique d'une bande de copines du Cotentin, là où Guillaume vit et travaille.

En 2022 paraissent deux projets très différents : *Ton absence*, roman pour ados (éditions du Rouergue), et *La Fin du train-train* (éditions Glénat), son premier album, magnifiquement illustré par Qu Lan.

Les artistes peuvent-iels tout dire ? est son premier projet en tant qu'éditeur.

Site : www.guillaumenail.com

Ayouba Ali

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je dis que je suis à la fois comédien, metteur en scène et chanteur.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Pouvoir me présenter sous ces trois casquettes a été un processus progressif. Pendant longtemps, je ne m'autorisais que l'une ou l'autre de celles-ci.

La première raison est que je n'ai pas toujours exercé ces trois activités en même temps ni eu le même niveau de formation. Je suis issu d'une famille qui, bien que modeste, a toujours mis en avant la question des études comme instrument de réussite et de reconnaissance – ce qui passait par l'achèvement d'un cursus « sérieux » avant de pouvoir envisager d'être artiste.

Professionnellement, j'ai d'abord travaillé comme comédien après avoir suivi des cours au théâtre de Chaillot.

Plus tard, je me suis lancé dans la mise en scène en autodidacte. Et paradoxalement, j'ai mis énormément de temps à intégrer le chant dans mes activités artistiques, alors qu'il s'agit de ma première passion, ma première porte d'entrée sur le monde de l'art. Je le pratiquais déjà tout petit, quand je cherchais à imiter les chanteuses disco et soul des disques de ma mère. Pourtant, j'ai longtemps nourri un complexe à cet égard, par manque de formation académique dont je pensais qu'elle était la condition sine qua non pour pouvoir se définir légitimement comme un chanteur professionnel. J'ai pris des cours de chant assez tard, vers la trentaine. C'est par ce chemin qu'une légitimation s'est faite en moi, que j'ai pu commencer à m'affirmer comme chanteur et à me sentir prêt à l'intégrer au champ de mes activités.

La seconde raison vient des différents milieux dans lesquels j'évoluais et continue à évoluer selon mes activités (milieu de l'image, théâtre privé, théâtre public). D'une forme d'imperméabilité et/ou de snobisme qui pouvait exister entre ces différents milieux et dont j'ai l'impression de m'affranchir aujourd'hui.

La troisième raison est que, longtemps, j'ai tout simplement eu du mal à faire le lien en moi entre toutes ces activités. Comme si chacune représentait une facette si distincte de ma personnalité qu'il m'était difficile de la relier aux autres comme un tout.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Je me sens plus libre de dire ce que je veux dans mes œuvres que dans la vie. Je m'accorde plus de libertés, j'ai moins peur. Je m'y sens étrangement plus protégé.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

On ne m'a jamais interdit de dire quelque chose dans mes œuvres, ni dans ma vie.

Néanmoins, il m'est arrivé une fois qu'on me recommande de ne pas mettre en avant l'un des thèmes abordés dans un de mes projets. Cela s'est produit dans le cadre de demandes de subventions. Le but était de contourner un éventuel refus des décisionnaires (des politiques) qui, selon notre interlocuteur, auraient pu empêcher un soutien financier. Je n'ai jamais su si cette crainte était fondée ou non. Même si on ne m'interdisait pas d'aborder le sujet dans mon œuvre, le fait de devoir « prendre des précautions » m'a pas mal interrogé sur la frontière ténue qui existe entre liberté d'expression et censure. On a gommé la thématique du dossier de subvention, mais celle-ci reste présente dans le projet. On la met d'ailleurs en avant auprès de nos partenaires lorsqu'on démarche.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Dans mes œuvres, je ne crois pas, sauf si j'estime que cela ne sert ni le projet d'un point de vue artistique ni ce que je veux transmettre à travers celui-ci.

Dans la vie, très certainement. D'autant que je préfère être à l'écoute, faire parler les autres, m'informer, m'instruire plutôt que m'exprimer. Cela ne signifie pas que je n'ai pas de point de vue sur les choses, mais j'ai conscience qu'il y a énormément de choses que je ne sais pas, que je ne connais pas, que je ne comprends pas.

Certes, on perçoit le monde à travers sa propre expérience, mais pour nourrir la mienne, j'ai aussi besoin de celle des autres.

Dès lors, dire les choses dans ma vie de tous les jours est moins une nécessité que penser librement et pouvoir transposer cette pensée dans mes œuvres, lorsque cela s'y prête. Car « dire » dans l'espace public n'a d'intérêt que si cela suscite la rencontre, l'échange. Or, aujourd'hui, cela me paraît vain dans une société où les gens qui ne sont pas d'accord les uns avec les autres ne s'écoutent plus et ne font plus preuve d'empathie. Où débattre, s'exprimer, est devenu hurler, donner son opinion sur tout sans forcément savoir, et refuser d'entendre les points de vue divergents. À mon échelle, c'est à l'endroit de mon art que j'ai l'impression que les autres peuvent vraiment entendre ce que j'ai à dire et où une rencontre est encore possible.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Je me sens légitime à aborder tous les sujets qui me touchent, par lesquels je me sens concerné directement ou indirectement et qui peuvent être légers ou sérieux (notamment ceux liés aux discriminations et, plus particulièrement, concernant la couleur de peau, l'orientation sexuelle, le genre, etc.).

Lorsqu'on est artiste, il ne devrait pas y avoir de limite à la possibilité d'aborder un sujet, quel qu'il soit. La seule condition selon moi est de toujours savoir d'où l'on s'exprime. D'être conscient que cela influence nécessairement notre relation à ce sujet et la façon dont on va en parler.

Dès lors, l'œuvre ne peut pas être présentée comme étant l'expression de la vérité, mais bien celle de la subjectivité, du point de vue. Sa valeur se juge à l'aune de ses qualités esthétiques et de sa capacité à créer de la pensée (adhésion, rejet, émotion, bouleversement, etc.) chez celles et ceux qui la reçoivent.

Il est, je crois, aussi de la responsabilité de celle ou celui qui reçoit l'œuvre d'être en mesure de s'intéresser à la démarche de l'artiste et de ne pas condamner automatiquement un travail sous prétexte que le sujet abordé ne concerne pas directement l'auteur ou l'autrice.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Oui. Lorsque j'estime que je n'ai pas suffisamment de bagage pour m'exprimer. Et puis, je pense qu'il est difficilement possible d'avoir un point de vue éclairé sur tout.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Je pense que toute personne a la possibilité d'apporter des choses sur un sujet donné, même si elle n'est pas directement concernée, dans la mesure où ce sujet la touche, qu'elle s'est correctement informée et que sa parole ne vient pas confisquer la possibilité d'expression des personnes concernées au premier chef. Elle doit avoir conscience de l'endroit d'où elle s'exprime. Cet endroit peut contribuer à éclairer le sujet en question d'une lumière différente, nourrir la discussion et contribuer à faire évoluer les choses.

De mon côté, si je dois évoquer un sujet qui ne me touche pas directement, je prends des précautions. La première de toutes étant de ne pas me positionner comme un expert en la matière, en faisant preuve d'humilité.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Lorsque j'ai monté *Jaz* de Koffi Kwahulé, certaines personnes m'ont reproché d'être un homme montant une pièce écrite par un autre homme, qui parle d'une femme victime de violence sexuelle. Sur le coup, ça m'a énervé parce que j'avais l'impression que les personnes qui formulaient ce reproche ne s'étaient arrêtées qu'à ça. Dans les faits, je ne pouvais pas leur donner tort ; il est indéniable que mon regard sur ce sujet était celui d'un homme noir, homosexuel et non celui d'une femme. Toutefois, mon regard était aussi celui d'un artiste qui cherchait à sonder avec le plus grand respect possible ce trauma et ses conséquences. En s'arrêtant à mon statut d'homme et à une éventuelle illégitimité intrinsèque à ma situation d'homme sur ce trauma, on fermait toute possibilité de rencontre et de communication avec l'œuvre en tant que telle, au-delà de la simple question du sexe de l'auteur et du metteur en scène. Je trouvais ça d'autant plus gonflé que j'avais travaillé avec deux comédiennes qui n'étaient vraiment pas l'archétype des « pauvres femmes qui se laissent abuser par le méchant metteur en scène manipulateur » : s'il y avait eu le moindre problème à cet endroit, elles auraient été les premières à me le faire comprendre.

Et puis, la suite de mon parcours montre que j'ai toujours à cœur de monter des spectacles où les personnages féminins tentent de sortir des carcans dans lesquels la société les astreint, ou vivent déjà en dehors, de façon tout à fait assumée.

À ma connaissance, c'est la seule fois où l'on m'a fait ce genre de remarques.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Je crois que tout dépend du sujet et du niveau de sensibilité associé à celui-ci dans le débat public.

Il est certain qu'aujourd'hui, il existe des formes de contraintes plus ou moins informelles qui peuvent avoir des conséquences parfois terribles si on s'exprime sur certains sujets et que notre parole est mal perçue. Le débat public s'est beaucoup radicalisé et cela peut parfois avoir pour effet une mise au ban du jour au lendemain, du harcèlement, voire des menaces à sa propre intégrité physique. Je n'en ai pas à ce jour subi les conséquences. Peut-être parce que je m'exprime peu, notamment via les réseaux sociaux, et que je préfère laisser mon art parler pour moi. Mais je ne saurais en être sûr et je ne peux malheureusement pas exclure que cela puisse m'arriver un jour.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Pas que je me souviene.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

J'aimerais qu'elles et ils puissent le faire librement.

Mais de toutes façons, je crois que personne ne pourra jamais empêcher cette parole de se faire d'une manière ou d'une autre.

Les contraintes, les censures n'ont jamais empêché in fine les artistes de s'exprimer, de faire passer des messages – clandestinement, ou en jouant avec les limites imposées par les règles en vigueur.

Donc, d'une certaine manière, les artistes s'accordent ce droit, chacun et chacune à sa façon, me semble-t-il.

Ayouba Ali a obtenu une maîtrise de droit européen à l'université de Mayence en Allemagne (2002) et un DESS de Politiques publiques en Europe à l'IEP de Strasbourg (2003). À l'issue de ce cursus, il fréquente les ateliers du soir de l'école du théâtre national de Chaillot (2003–2005), puis commence sa carrière comme comédien au théâtre, à la télévision et au cinéma.

En 2014, il devient metteur en scène au sein de la compagnie Diptyque Théâtre, qu'il codirige avec Mona El Yafi. Il a mis en scène *Jaz* de Koffi Kwahulé (2014), puis les textes de Mona El Yafi : *Inextinguible* (2015), *Desirium Tremens* (2018), *Aveux* (2021) et *Je m'appelle Alice ou la parole des petites filles* (2021). Il a aussi mis en scène *Le 20 novembre* de Lars Norén (2021) dans une version spécialement créée sur les réseaux sociaux. Il fait partie depuis 2019 du spectacle *Les Françaises*. Il est en parallèle chanteur dans la formation électro-funk Free For The Ladies, qui s'est notamment produite à l'Olympia.

www.diptyquetheatre.com

www.facebook.com/DiptyqueTheatre

www.facebook.com/freefortheladies

www.instagram.com/free_for_the_ladies_music/

Hakim Atoui

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Peut-on dire que l'on exerce un métier quand celui-ci ne nous fait pas vivre ? Alors qu'un métier « alimentaire » nous occupe du lundi matin au vendredi soir ?

J'ai du mal à répondre que je suis scénariste. J'explique que j'ai un métier alimentaire, que je décris succinctement, avant de poursuivre et de parler de mes projets plus personnels en précisant immédiatement « Attention, hein, je n'en vis pas ! », comme pour m'excuser d'avoir parlé de scénario, d'écriture, d'art.

J'admire celles et ceux qui, éhontément (et à raison), se déclarent scénaristes sans avoir, pour l'instant, porté à l'écran l'une de leurs idées.

Bref, quand on me demande, j'hésite.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Je ne dis pas ce sentiment de manque de légitimité, je ne dis pas non plus que j'ai honte de faire lire mes projets.

Je ne dis pas que 90 % du temps d'écriture consiste à ne pas écrire, à regarder son écran blanc, à rêvasser, à écouter les discussions des tables d'à côté, à se fantasmer auteur ou autrice.

Je ne dis pas que je ne sais pas écrire sur autre chose que ma vie ou mes amies et amis, qu'il y a toujours beaucoup d'elles et eux dans mes films et que je ne sais pas si cela est correct ou non. En voyant l'un de mes films à l'écran, un jour, est-ce un sentiment de dépossession de leur histoire qui dominera ? Penseront-elles ou ils que je les utilise ? Que je les pille ? Difficile de leur donner tort...

Je ne dis pas que je pense avoir eu, en tout, trois idées potables dans ma vie. Mon grand malheur serait que les trois projets se réalisent. Je n'aurais plus rien à dire.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Dans les œuvres, oui. J'irai même plus loin, je vois l'écriture comme une catharsis. Mes personnages peuvent tout dire, je les imagine comme des êtres totalement indépendants de ma pensée. Je les crée, je leur donne une intention, une personnalité, un but, et les laisse poursuivre leur aventure. J'aime m'imaginer comme spectateur, ensuite, de leur vie. Ils peuvent tout dire, tout faire, me choquer, me déplaire, me contrarier. Tout !

Je refuse qu'on confonde un auteur avec son récit. Récemment, des réalisateurs et des réalisatrices ont été prises à partie pour les propos ou les agissements de leurs personnages. Une sorte de condamnation morale abjecte. Je

pense au film *Énorme* de Sophie Letourneur, dans lequel un homme trafique la pilule contraceptive de sa femme pour qu'elle tombe enceinte. Dès la sortie de la bande-annonce, des messages choqués, confus, haineux ont fait leur apparition, exhortant le public à boycotter le film et la réalisatrice, à se justifier de cette création qui mettait en lumière et glorifiait un comportement infâme et illégal. Absurde. Devrions-nous exiger de nos personnages qu'ils fassent preuve de probité morale ? Jamais. Déboulonnons Léopold II, pas Dark Vador !

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Je travaille sur un projet autour du désir sexuel chez un personnage préadolescent. Plus précisément, un enfant qui ressent du désir sexuel, physique, pour des adultes qu'il regarde, nus, à la piscine. L'histoire d'un premier choc érotique banal, en somme.

Pour les recherches de financement, on m'a demandé si mon personnage pouvait être plus âgé, voire majeur. Or, tout le propos du film est justement de parler de ce moment charnière, que tout le monde a connu, de bascule de l'enfance à l'adolescence. Mon personnage arrive à la piscine en enfant, passe par les douches communes et ressort à quelques centimètres du pédiluve en adolescent suffoquant de désir, à un cheveu du malaise.

De peur de susciter des réactions de la part du public, de créer un débat peut-être, ou de se voir reprocher ce choix éditorial, on m'a demandé de modifier l'histoire. Évidemment, j'ai refusé. Je préfère que le film ne se fasse pas plutôt que de le réaliser avec des regrets. Il est très clair dans le scénario que le désir est purement unilatéral, qu'il émane seulement d'un enfant vers des corps

d'adulte et que la réciprocité de ce désir est totalement inexistante, mais le sujet semble tabou pour les financeurs, peu importants les nuances qu'il peut contenir. Je peux comprendre que le sujet ne soit pas anodin, évidemment, mais ériger un thème en territoire interdit est funeste pour la création.

Je sais qu'il est possible de raconter ces histoires au cinéma. Dans *Douleur et Gloire*, Almodóvar raconte son enfance et se rappelle s'être évanoui, à l'âge de huit ans, en voyant un ouvrier au corps sculptural se laver dans la maison familiale. Plus récemment, en France, Samuel Theis raconte également ce désir équivoque dans *Petite Nature*, où un collégien tombe amoureux de son professeur. Dans ces deux films, comme dans mon projet, il ne s'agit que du point de vue de l'enfant, aucune réciprocité de sentiments. Ces récits sont possibles, alors, je ne désespère pas.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Dans les œuvres ? Non, rien, absolument rien.

Dans la vie ? Oui, si une parole peut vexer inutilement.

J'ai vu une interview de la chanteuse Cher, qui se pose toujours la même question : « *Will it matter in 5 years?* » Ceci aura-t-il de l'importance dans cinq ans ? Si la réponse est non, elle ne réagit pas et passe outre. Je tente de faire la même chose pour ne pas vexer.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Cette question de légitimité me met mal à l'aise. Je refuse de croire qu'une personne puisse être plus légitime qu'une autre à raconter une histoire de fiction. Dois-je être un

Martien pour raconter la vie sur Mars ? Dois-je être moi-même un Égyptien contemporain de Cléopâtre pour décrire la vie à Alexandrie en 50 av. J.-C. ?

Je grossis le trait sciemment. Je vois dans cette question l'idée qu'une personne issue d'une minorité quelconque, ou d'un groupe dont la parole a été muselée trop longtemps, est la seule à avoir une légitimité à raconter des histoires semblables à la sienne. Je comprends cette idée et je la partage en partie, malgré moi. J'ai été questionné, par exemple, par le portrait qu'a dressé Céline Sciamma dans *Bande de filles* des jeunes filles noires de banlieue, elle qui est une réalisatrice blanche et qui a, certes, grandi en banlieue, mais qui vient d'un monde bien différent de celui qu'elle présente. Ai-je trouvé le film maladroit et cliché ? Oui. Ai-je jugé qu'elle était uniquement dans de la projection ? Oui. Ai-je mis cela sur l'origine sociale de Sciamma ? Oui, mais certainement à tort. J'ai mis du temps à me rendre compte que le problème n'est pas que Sciamma réalise *Bande de filles*, mais que les personnages décrits dans le film n'ont aucunement accès au cinéma et ne peuvent jamais elles-mêmes raconter leurs histoires, témoigner de leur réalité. Il s'agit d'un problème d'accès à la visibilité, à la lumière, aux moyens techniques, intellectuels et financiers pour raconter leur histoire. Des *Bande de filles* réalisés par des filles noires de banlieue devraient exister. Il est là, le problème.

C'est une question que je ne me pose pas quand je regarde *Les Misérables* ou *Divines*, l'origine sociale des réalisatrices les place, à mes yeux, bêtement, comme au-dessus de tout soupçon de projection, de fantasme sur les lieux qui les ont vues grandir, sur la sincérité des relations qui se nouent et sur l'exactitude des portraits sociaux distillés. Ce qui est absurde, évidemment ! Elles et eux aussi

ont le droit, voire le devoir, d'extrapoler, de trahir leur histoire, leurs territoires, leurs récits.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Le féminisme, par exemple, a toujours été une cause qui m'est chère. J'ai été élevé uniquement par ma mère qui, dans les années 1990 en Algérie, organisait des marches pour le droit des femmes et défiait les extrémistes religieux chaque 8-Mars dans les rues, en pleine guerre civile, alors que les femmes étaient exhortées à se cacher, à se couvrir, à se mettre dans l'ombre de leur père, de leur frère ou même de leur fils.

Vais-je demain prendre la parole sur ce sujet ? Non.

Les hommes monopolisent la parole depuis que le monde est monde sur peu ou prou l'infinité de sujets que l'humanité a pu aborder. J'estime qu'en tant qu'homme, il est l'heure pour moi de me la fermer. Dans cette ère que certaines et certains qualifient de « post #MeToo », il y a une certaine libération de la parole dont les conséquences sont déjà parfois trop peu visibles. J'estime qu'il est de mon devoir d'écouter.

J'ai tout le loisir de prendre la parole sur l'infinité – moins un – de sujets qu'il me reste !

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

J'ai eu la chance de coréaliser avec Baptiste Etchegaray un documentaire, *La Première Marche*, pour lequel nous avons suivi l'organisation de la première Marche des fiertés, ou Pride, de banlieue, qui a eu lieu à Saint-Denis en

2019. Au cœur de ce documentaire se trouve la question de l'intersectionnalité*, l'idée que les personnes queer* de banlieue vivent à l'intersection de plusieurs discriminations qui s'additionnent : leur couleur de peau, leur origine sociale, leur religion, leur orientation sexuelle, leur genre...

N'ayant moi-même jamais vécu en banlieue et ayant eu la chance de toujours vivre dans une sorte de classe moyenne éduquée, je me suis demandé si ma place était derrière la caméra, si une personne plus concernée n'était pas plus légitime à raconter cette histoire qui, de fait, lui serait plus intime.

Je m'appelle Hakim, ce qui fait que les spectateurs et spectatrices du film ont souvent cru que j'étais moi-même membre de l'association. On pensait immédiatement que j'habitais Saint-Denis. Ce qui m'a permis de passer entre les gouttes de cette question.

Mais je pense que le décalage que j'avais avec le sujet m'a permis de l'aborder avec plus de distance et d'éviter un regard indulgent, voire complaisant. Nous nous sommes toujours, mon coréalisateur et moi, promis de réaliser un documentaire avec un regard qui nous est propre et pas une sorte de publicité longue durée pour un acte militant.

Quant à la question des précautions, nous avons tenté d'être le plus fidèle possible à la réalité et avons fait attention à ne pas livrer sans gêne l'intimité des protagonistes. J'aurais pris beaucoup moins de précautions si cette même histoire était une fiction, je n'aurais eu de comptes à rendre à personne. Le documentaire représente une ligne assez fine entre le vrai regard indépendant de cinéaste et ce que l'on doit, en permanence, au sujet qui a accepté, en toute confiance, de se livrer à nous.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Ma mère, souvent, qui pense que je lui manque de respect lorsque je tente d'avoir une conversation d'adulte à adulte, et non d'enfant à parent !

En dehors de cela, jamais. Au contraire, je suis celui qui reproche à mon entourage de ne pas dire les choses, de garder des sentiments larvés, des incompréhensions. J'encourage à crever les abcès en permanence.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Cette année, des activistes de SOS Racisme ont été molestées lors de meetings d'extrême droite. Leur tort ? Avoir exhibé des t-shirts « Non au racisme ». Donc, oui, aujourd'hui, en France, on court le risque d'une attaque physique, personnelle, pour ce qu'on pense.

À titre personnel, je n'ai jamais connu une telle situation, mais je pense que cette réponse trahit plus une lâcheté de ma part, une volonté de me mettre à l'abri de dangers, que la preuve du non-danger de notre époque.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

J'ai l'impression que les dernières années ont été écrites par des scénaristes qui conjuguent dépit et certainement alcool. Politiquement, socialement, l'impression que des limites sont franchies chaque jour et que ce qui était indigne il y a peu de temps devient la norme. Le sentiment que plus rien n'est imprononçable. Toute parole peut exister et sera toujours justifiée. J'écris ces lignes dans l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle de 2022. Je tente de convaincre des amis qu'il faut absolument voter contre le

Rassemblement national. Eux, désabusés, pensent s'abstenir. Je ne pensais pas à 18 ans que j'aurais ces débats-là, un jour...

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Oui ! Sinon, qui le fera ?

La justice est là, en cas de doute.

Auteur en construction.

Johanny Bert

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je me suis souvent demandé si le terme « métier » était approprié. Beaucoup de personnes hors de ce milieu ont du mal à imaginer que l'Art puisse être notre « métier », non ? Peut-être parce qu'elles et ils projettent une passion dans notre pratique qui irait au-delà de l'aspect financier ? Ce n'est sans doute pas faux et c'est ce qui, parfois, nous rend fragiles.

J'ai toujours eu du mal à me définir (comédien, plasticien, metteur en scène, marionnettiste). J'ai longtemps dit « metteur en scène ». Je n'osais pas vraiment dire « marionnettiste », car ce n'est pas tout à fait exact. Je crois qu'aujourd'hui, je dis plutôt que je suis créateur – un terme plus large. Je crée des spectacles, volontairement éphémères, voilà.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Mes projets sont très différents et ne se ressemblent jamais. C'est un élément complexe en France, à raconter. Notamment quand je travaille sur des spectacles mêlant des interprètes et des marionnettes. Le terme de « marionnettiste » véhicule encore des clichés (y compris, parfois, pour des personnes issues du monde de la Culture) qu'il est complexe de dézinguer. La marionnette peut être autre chose qu'une image bêtifiante. C'est un travail extrêmement précis et minutieux pour les interprètes, pour les plasticiennes et plasticiens, et cela confronte à la fois à un travail d'écriture, à une recherche du mouvement, à une technicité de sculpture, de matières, et à une grande exigence d'interprétation. Et surtout, ces formes peuvent être à destination d'une dramaturgie complexe, hors des spectacles jeunesse où on les imagine habituellement.

Lorsque je crée des spectacles accessibles aux familles, là aussi, c'est quelquefois mal considéré, alors, il faut détailler... Même si nos grands-mères et grands-pères du métier ont beaucoup contribué à développer un théâtre jeunesse exigeant, il reste encore des clichés à combattre, mais je pense que c'est aussi le cas pour d'autres métiers.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Oui, je crois. Dans la vie, sûrement moins, je suis plus pudique et réservé. Pour mes spectacles, je me sens libre. Ma difficulté serait plutôt de trouver la façon juste de le raconter, de le représenter ou de le faire ressentir. C'est là où l'objet marionnettique trouve parfois, selon les projets, une place pertinente pour moi. C'est cette représentation des corps qui me semble polymorphe, symbolique

et parfois, plus politique. Je ne crois pas m'être un jour censuré. Je ne cherche pas non plus à faire du trash pour du trash. Je pars vraiment du sujet ou du texte pour arriver à une forme, en dialogue permanent avec les auteurs et autrices contemporaines.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Il y a quelques années, le théâtre de Sartrouville, centre dramatique national, m'a passé une commande pour un festival jeunesse. Une chance ! Je voulais travailler sur les stéréotypes filles-garçons, en passant commande à l'autrice Magali Mougel. Elle a d'abord écrit une note d'intention. Et le maire de l'époque, ayant eu, notamment sur un festival précédent, des réactions problématiques à un spectacle dans lequel deux garçons s'embrassaient sur scène, a lu la note d'intention et a dit tout simplement : « Non, pas ce sujet. » En menaçant de couper les subventions au Festival, sans jamais vouloir qu'on se rencontre. Avec l'autrice, nous avons été extrêmement choquées. À la fois, nous avions la pression des coupes pour le Festival si on continuait et, à la fois, il nous semblait évident de ne pas nous faire avaler par une censure absurde. Nous nous sentions complètement légitimes et responsables pour le traitement de ce sujet, dans un centre dramatique national, lui-même issu de l'histoire de la décentralisation et dans un pays laïque. Les débats ont été nourris avec l'équipe du théâtre. Certaines et certains ne s'opposaient pas à l'injonction du maire et nous demandaient de travailler sur un autre projet – mais iels ont finalement validé. Néanmoins, le maire a toujours refusé que le spectacle se joue dans sa ville. Lors de la présentation de saison, notre spectacle n'était même pas évoqué dans la plaquette ! Il

s'est joué en France et à l'étranger (800 représentations environ), sauf dans sa ville de commande, Sartrouville...

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Dans la vie, souvent. J'aimerais avoir l'insolence bienveillante de ne rien m'interdire. Dans les spectacles, je ne crois pas. Parfois, je me dis que j'aurais pu aller plus loin, me bousculer davantage. Mais c'est plus un constat a posteriori, pas de l'autocensure. Par contre, lorsque j'ai créé *Hen* avec l'équipe, par exemple, je l'ai fait sans le protocole habituel, qui consiste à chercher des partenaires deux ans en amont, car j'étais certain qu'on ne me suivrait pas. Je chantais sur scène pour la première fois, et je voulais développer une forme pour public adulte abordant la sexualité, la liberté avec notamment des marionnettes nues, montrant leur sexe. Il était évident qu'il allait être difficile de convaincre des théâtres. Nous avons dû le produire avec l'argent de la compagnie, un seul partenaire dont j'étais artiste associé (la scène nationale de Dunkerque) et un beau déficit maîtrisé.

À la création pour Avignon 2019, certaines personnes du milieu nous disaient « J'aimerais beaucoup le programmer, mais l'équipe municipale n'acceptera jamais... » Pourtant, le spectacle n'a rien de très choquant et heureusement, des directeurs et directrices de petits ou grands lieux nous ont suivis.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

J'ai commencé très jeune à créer des spectacles, et sans une formation supérieure. Il m'a fallu beaucoup de temps pour me sentir légitime. C'est toujours fragile pour moi,

car j'aime travailler dans des directions de recherche différentes et radicales. Questionner les représentativités sur scène (et hors des scènes) et notre légitimité à parler est un sujet complexe qui m'anime beaucoup, et de plus en plus. Pour moi, c'est fondamental. J'ai été confronté très concrètement à ces questionnements suite à une commande d'un théâtre suisse à partir d'un texte très fort de Guillaume Poix, qui se passe au Ghana. Une décharge à ciel ouvert de supposés « dons humanitaires », principalement électroniques, se révèle être une déchetterie où des gosses brûlent toute la journée ces « dons » afin de récupérer des métaux précieux, sans masque, sans rien, à se cramer les poumons.

La question de notre légitimité, de ma légitimité s'est tout de suite posée. Dans la pièce, il y a un journaliste blanc, et c'est par lui que l'on découvre cet enfer, mais ça ne me suffisait pas. Les personnages de la pièce sont des gens du Ghana. Esthétiquement, nous avions envie de traiter l'espace et les marionnettes en cire rouge, inspirée des sculptures d'Anish Kapoor. Je souhaitais faire une mise en abyme de ces personnages et nous voulions, pour les manipuler, des acteurs et actrices noires. On nous a dit qu'en Suisse, il y en avait peu, mais je voulais les rencontrer. J'ai contacté des acteurices en leur disant que nous cherchions des personnes intéressées par ce texte, par le principe de manipuler des marionnettes à vue, et j'étais très mal à l'aise en indiquant que nous cherchions aussi une couleur de peau – même si cela se justifiait dramaturgiquement ! Je trouvais ça complètement dingue ! Tout cela a nourri beaucoup de débats, très bienveillants, en équipe. Mais ces doutes sur ma légitimité et sur l'appropriation culturelle ne m'ont jamais quitté.

Artistiquement, j'étais très heureux de faire ce spectacle avec cette équipe. Parce que ce texte m'a bouleversé, parle d'écologie, d'une nouvelle forme de colonisation, notamment des pays européens à travers nos objets numériques, de l'exploitation du corps de l'autre. Mais encore aujourd'hui, je me demande si j'étais vraiment légitime à monter ce spectacle. Pas sûr. Ce questionnement, je ne l'ai pas résolu, et ne peux pas le résoudre. Même avec les meilleures intentions du monde, on peut quand même être maladroit, sans toujours s'en rendre compte. Et j'avais peur de ça.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Oui, bien sûr. Sur certains sujets, je ne me sens pas légitime. Ou alors, en collaboration avec des personnes qui sont directement touchées par le sujet. Mais je m'interroge sur notre capacité à créer au théâtre de la fiction, indépendamment de l'autobiographie ou d'un théâtre documentaire.

Je n'ai jamais eu envie, pour le moment, de raconter ma propre histoire. Mais depuis que je suis même, j'essaie de comprendre le monde dans lequel je vis et pour lequel je me sens inadapté. Je crois ne pas être le seul, mais j'essaie, humblement, de le comprendre, d'en jouer, d'en inventer d'autres. Les spectateurices peuvent être en accord ou en désaccord, du moins, s'en trouver ébranlées dans leurs convictions, mais pour moi, le théâtre doit poser des actes qui, sans asséner de vérités, mettent en jeu une pensée active au plateau.

Hen, que nous avons créé en 2019, est une marionnette chimérique, insolente et libre, pouvant se transformer comme elle le souhaite à travers différentes identités,

différentes représentations de corps. Cette marionnette est un porte-voix symbolique pour parler de liberté. Certaines personnes voient en cette figure un personnage trans* et peuvent parfois être surprises que Hen dise, à un moment dans le spectacle, qu'il « ne peu[t] exister hors de l'espace protégé du théâtre ». Pour nous, Hen n'est pas une personne trans. Bien que très concerné par ce propos, je ne me sentirais pas légitime pour aborder ce sujet de cette façon-là. Notre propos est symbolique et se veut ouvert vers toutes formes de corps, de sexualités, de désirs, et c'est une ironie de plus que de jouer avec la réalité ou l'existence d'une marionnette qui ne pourrait s'affirmer comme telle dans notre société. Je ne veux pas que des personnes trans se sentent exclues du propos, alors, je me demande comment faire pour garder l'insolence du personnage.

Le prochain projet, *La (Nouvelle) Ronde*, aborde différents types d'amour et de sexualité aujourd'hui. Le polyamour, le trouple, les relations BDSM, l'asexualité*, entre autres. Pour cela, nous avons eu envie, avec l'auteur Yann Verburgh, de rencontrer différentes personnes à travers des témoignages anonymes pour mieux comprendre, nourrir une réflexion en complément d'écrits sociologiques ou philosophiques. Mais c'est pour écrire une fiction. Pour ce projet, la question de la légitimité se pose. De même pour les acteurs et les actrices. Les corps des marionnettes représentent les personnages du texte, mais s'il y a une scène avec un personnage trans, est-ce l'acteur ou l'actrice trans de notre distribution qui doit jouer/manipuler cette marionnette ? Même interrogation pour les personnages racisés*. On n'a pas encore la réponse.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Je viens de mettre en scène un texte de Catherine Verlaquet, qui parle d'avortement, et une journaliste a questionné ma légitimité à mettre en scène ce spectacle. Je m'y attendais et je le comprends. L'autrice a eu une démarche assez singulière, qui était de choisir son metteur en scène. À ses yeux, c'était important qu'il y ait une vision « paritaire » du sujet. Et même si c'est le récit d'une jeune fille de quinze ans, son amoureux du même âge est aussi impliqué dans ce récit et dans les questionnements importants de la jeune fille. Nous le retrouvons d'ailleurs dans les débats d'après spectacle, où les garçons prennent autant la parole que les filles. Le texte, imaginé par l'autrice à destination des ados, m'a beaucoup touché. Bien sûr, je ne peux pas ressentir ce que vit une femme. Il n'est pas question pour moi de me substituer. Mais le texte et ma sensibilité sur les enjeux femmes-hommes m'ont donné envie de mettre en jeu ce texte pour les ados.

Quand j'étais ado, je n'ai jamais eu accès à ce type de parole. On était deux frères à la maison, nous n'avons jamais parlé des règles et très peu de sexualité, d'avortement ou de contraception. Et même si l'accès à l'information a évolué, je crois qu'il y a encore des ados aujourd'hui, et notamment des garçons, qui n'ont pas accès à ces sujets-là.

Je pense que des personnes non concernées directement peuvent apporter des regards pertinents sur un sujet, si le propos est maîtrisé, travaillé en bonne concertation. Dans ce cas précis, une metteuse en scène serait sans

doute plus légitime, ou trouverait un autre type de sensibilité. Mais quelque chose est venu me frapper intimement dans les enjeux de ce texte. Pourquoi ne pas le faire ? Je ne joue pas ce spectacle. Je ne l'ai pas écrit, je le mets en scène et j'accompagne une autrice, une actrice et une équipe artistique. Le propos me touche en tant qu'artiste et en tant qu'homme.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

En réalité, on m'encourage plutôt à prendre position. Longtemps, je n'ai pas osé m'exprimer parce que je ne me sentais pas prêt. Étant autodidacte, à moitié dyslexique, dysorthographique, n'ayant pas fait d'études, je pensais que je n'avais pas le bagage intellectuel et culturel. Petit à petit, j'ai l'impression d'avoir un tout petit peu plus d'armes pour le faire. Et que j'arrive à concrétiser un peu plus ma pensée.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Je ne crois pas dire ou écrire des choses assez sulfureuses ou politiquement radicales pour risquer quelque chose à ce jour. Je défends mon travail et, pour l'instant, je tente de conserver une forme de liberté dans la façon d'aborder les projets.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Oui, très souvent ! Lors de mes premiers spectacles, je n'ai pas voulu voir qu'il y avait des choses si intimes. Des choses que je n'ai vues qu'au bout de plusieurs représentations. J'ai mis du temps à le conscientiser. Maintenant,

c'est plus conscient et davantage choisi, mais ça m'échappe toujours, et je crois que c'est bien. *Hen*, par exemple, est un spectacle que je n'aurais pas pu faire il y a quelques années en tant que comédien (et en tant que metteur en scène aussi, je crois). C'était en germe dans un coin de ma tête, mais je n'avais pas le déclic. Je crois que, de plus en plus, j'ai besoin de ces impulsions intuitives.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Bien sûr. J'espère ! Certainement à travers leur propre langage artistique et intime. Pour moi, c'est une évidence. L'enjeu est aussi : d'où l'on parle ? Comment se positionner face à un sujet ?

Je trouve excitant et périlleux de trouver les mots, la langue, la forme, les signes qui vont permettre de sublimer un propos, de le rendre cristallin tout en ayant en tête à qui on souhaite s'adresser.

Je ne crois pas que la réflexion sur le public dans l'Art soit populiste. Elle me semble essentielle. Il y a beaucoup de possibles entre une œuvre nombriliste et une œuvre faite pour plaire à tout prix.

C'est un combat avec soi-même de se sentir libre, non ? De s'octroyer de l'insolence, de la radicalité dans la forme et dans le propos tout en ayant en tête la question de la légitimité.

Artiste hybride (metteur en scène, comédien, plasticien, marionnettiste), les créations de Johanny Bert naissent souvent d'une rencontre avec un auteur ou une autrice contemporaine (Marion Aubert, Gwendoline Soublin, Catherine Verlaquet, Prunella Rivière, Magali Mougel, Arnaud Cathrine, Thomas

Gornet, Guillaume Poix, Yann Verburgh...), un ou une interprète (comme Emmanuelle Laborit, comédienne sourde pour le spectacle *Dévasste-moi*) et surtout, le désir d'aborder un sujet, une problématique qui permette de mieux appréhender notre société. Tous ses projets sont reliés entre eux par une nécessité intime et c'est en équipe qu'il construit un dispositif nouveau, une recherche nouvelle à chaque création.

Il aime travailler avec des interprètes de différentes disciplines et crée un univers singulier, une langue théâtrale plurielle dans laquelle il mêle les interprètes à des matières, des espaces plastiques. Certaines dramaturgies le guident vers un dialogue entre l'être humain et l'inanimé, comme les arts de la marionnette.

Johanny Bert aime alterner des projets de création personnels au sein de sa compagnie et des projets pour d'autres compagnies, comme interprète ou metteur en scène.

Site : www.johannybert.com

Leslie Barbara Butch

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Si je devais vraiment me définir, je dirais plutôt artiste pluridisciplinaire, plus particulièrement dans la musique. Et « love activist ». Car oui, c'est un métier, de donner de l'amour aux gens, ça ne rapporte certes pas d'argent, mais ça prend beaucoup de temps, et d'énergie. Les gens ont peur d'être dans l'amour, alors qu'on vit dans une société violente et anxiogène. Du coup, je viens les rassurer en leur disant « coucou, venez dans mes bras, ça va bien se passer ».

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

J'ai le syndrome de l'imposeur, mais je travaille dessus ! J'ai besoin de faire mes preuves, de sortir les projets. Et qu'il y ait des choses très concrètes pour pouvoir nommer qui je suis. En même temps, je n'ai pas forcément envie de me limiter. Ni de me mettre dans une case ou qu'on me catégorise. Je suis

une touche-à-tout. Je sais qu'il y a des codes en France sur la manière dont on devrait travailler, mais moi, j'ai décidé de ne faire que ce que j'ai envie de faire.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Je ne suis pas tout à fait libre, non. Je n'ai pas ma langue dans ma poche, il y a même des soirées que je boycotte parce que je sais qu'il s'y passe des trucs hyper graves. Je le dis, et je n'en ai rien à faire, d'être *cancel** de ces événements. Mais plusieurs fois, j'ai été évincée d'événements *corporate* parce que j'étais considérée comme trop politisée (alors que je n'en fais pas non plus des caisses !). Certaines entreprises préfèrent prendre quelqu'un qui va la jouer profil bas.

Quel plus beau signal à envoyer, pourtant, que celui qui dit qu'on soutient tout le monde et qu'on se bat pour la visibilité de toutes les minorités. Quelle plus belle théorie que celle du « wokisme* ». On voudrait faire croire que c'est dangereux, que c'est créer du communautarisme... Mais on cherche surtout à nous vendre une société de luxe, où il faudrait que tout soit beau et idéalisé. Même les marques un peu « fun » sombrent dans cette logique capitaliste, qui voudrait que la majorité préfère soi-disant ne pas voir une grosse ou un pédé.

Je m'étais dit que je devais peut-être moins en faire, me bâillonner, car il faut bien que je bosse ! Vivre d'amour et d'eau fraîche, ça ne marche pas ! Donc, oui, on se censure. J'ai déjà limité ma parole, pour ne pas passer à côté de tel ou tel plan. Je me suis même remise en question. À me demander si je ne devais pas changer ma manière de parler. Alors que je n'en avais jamais eu besoin ; j'étais toujours restée fidèle à qui je suis.

Si je m'étais pliée aux codes, plus jeune, je serais sans doute arrivée plus loin, et plus vite. Mais je ne veux pas avoir fait tout ça pour aujourd'hui me censurer. La pression sociale est énorme. Mais moi, j'ai envie de renverser le système. J'arrive à rentrer dedans pour le faire exploser de l'intérieur, et il est hors de question de devenir une autre, juste pour plaire.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

J'essaie de me servir des réseaux sociaux comme d'un puits d'amour, afin que les gens puissent se sentir mieux. Je leur dis toujours qu'ils sont aimés. Mais là aussi, on a essayé de me censurer. On m'a dit : « Leslie, tu fais preuve d'un humanisme un peu trop violent ! » Tout le temps, on veut te faire devenir quelqu'un que tu n'es pas. Censurer ta parole, ta personnalité. Quand je suis arrivée à Paris, par exemple, personne ne m'attendait, je me demandais si j'allais pouvoir mixer. Et on me disait, ne sois pas aussi gentille. Il faut être un requin. Souvent, on a essayé de me changer. Mais j'ai réussi à faire une force de ce qu'on pensait être une faiblesse.

Il y a d'autres moments aussi, où on est à fond dans la *cancel culture**. Dans le milieu féministe, par exemple. Tu dis un mot de travers, et tu es tout de suite *cancel*. Ça met une pression énorme sur toutes les personnes qui militent. Mais le militantisme parfait, ça n'existe pas. Des erreurs, on en fait tous et toutes, d'autant que la société évolue. Des trucs hyper *woke* aujourd'hui ne le seront plus, ou moins, dans quelques années. Il y a une forme d'intolérance ; par exemple, les revendications des années 1980 ou 1990 sur l'homosexualité n'étaient pas celles d'aujourd'hui. De peur de passer désormais pour des *boomers**, ces activistes-là se censurent.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Parfois, j'ai envie de dire des trucs, mais j'ai peur que ce soit problématique – même si j'assume toujours ce que je dis. La perception de l'autre n'est pas forcément claire. Chacun, chacune comprend avec sa sensibilité. Et c'est pour ça que je fais très attention à ce que je dis. Pour ne pas blesser des gens. J'essaie toujours d'être pédagogue, de me mettre à la place de l'autre...

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Je parle de ce qui me concerne, c'est-à-dire la grossophobie, l'antisémitisme, les LGBTphobies. Et après, plus globalement, des droits humains. Par exemple, les droits des personnes migrantes ou de la population ouïghoure. En tant que personne grosse, j'ai moins la parole que beaucoup de gens. C'est une oppression très forte. Il y a une censure du corps gros. Forcément, ma parole est censurée. Alors, dès que je peux prendre la parole, je la prends. Sur tous les sujets. Mais toujours en appelant les personnes concernées.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

C'est ce que j'ai fait pendant le confinement, où j'ai organisé soixante lives avec soixante personnalités différentes. Si j'abordais par exemple le sujet des transidentités*, j'invitais Lexie, d'Aggressively Trans, à venir en parler. Parce que moi, je peux en parler un peu, expliquer en quelques mots, mais je ne l'ai pas vécu dans ma chair, c'est donc mieux de donner la parole à une personne qui est directement concernée et peut expliquer son vécu. Idem pour le

racisme, je préfère laisser la parole aux personnes concernées. Moi, ça me ferait chier que quelqu'un qui n'est pas juif parle d'antisémitisme. Alors qu'elle ou il ne l'a pas vécu, que ça ne la ou le concerne pas directement. En même temps, il est important d'avoir des alliées et alliés. En rappelant toujours d'où on se place.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

C'est hyper important de donner la parole aux personnes concernées. Si j'écrivais un livre pour enfants, par exemple, je n'aurais pas forcément envie de me mettre dans la peau d'un petit garçon. Je pense que c'est important de laisser la place.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Dernièrement, j'ai poussé un coup de gueule car, dans les concerts, rien n'est adapté pour les personnes grosses ou handicapées. Quand tu vas à un spectacle, on te met soit devant comme si tu avais la peste, soit tout en haut. Mais on a le droit d'être bien assise ! Ça isole toute une catégorie de personnes, ce manque d'accessibilité. Eh bien, les réactions ont été horribles. « Crève ». « Faut que tu fermes ta gueule ». « Grosse vache, va faire du sport ». « On va te violer ». Je ne compte plus les messages immondes.

Il y a quelques mois, je me suis aussi fait *call out**. Quelqu'un a essayé de me *cancel* à partir d'un commentaire que j'avais fait sur un post. Je me suis même fait traiter de validiste* ! Ce qui est assez culotté puisque moi-même, ça se voit que je suis grosse. Et que je suis

TDAH*. Là, j'ai vu le vrai danger des réseaux. Je me suis rendu compte à quel point une parole sur laquelle les gens ne savent pas grand-chose, et qui ne reflète qu'un point de vue, pouvait les influencer. Une personne prétend que tu as dit des choses horribles et soudain, des gens vont la croire...

Idem, on me reproche parfois de ne pas m'exprimer. On m'enjoint à partager des vidéos horribles ou choquantes ! À dénoncer à tour de bras. Mais j'ai aussi le droit d'être en week-end ! Ou d'avoir envie d'être tranquille, un peu. Quand tu es un personnage public, il y a cette pression – assez insupportable – de devoir prendre la parole tout de suite. Alors, j'essaie de le faire du mieux que je peux avec les outils et la force mentale que j'ai, mais parfois, on n'a pas la force et ce n'est pas grave. On a le droit de vouloir se protéger.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

J'ai déjà eu des raids de fachos, dont un notamment qui avait pour but d'être très violent, « et de lui faire fermer sa gueule, à cette grosse conne ». Parce que je donne la parole à des comptes LGBTQI+, féministes, et que je m'en revendique. Comme en plus, je suis grosse, et juive... Je suis une cible de choix. Ces jeunes masculinistes* sont les mêmes que Génération Z, de Zemmour... Des soldats, qui fonctionnent en armée. Avec des généraux qui leur donnent des missions, pour qu'ils puissent gravir les échelons. Leur idée était de s'infiltrer pendant mon live, sans m'insulter, sinon, ça s'apparente à du harcèlement, avec des centaines de messages, et toujours la même image de Hitchcock... Un truc très insidieux.

Je ne porte pas plainte, car ça ne sert à rien. Je n'ai jamais vu une plainte aboutir. Mais cette fois-là, tout le monde

m'a mise en garde, et recommandé de désactiver mon compte quelques jours. Je me suis dit, hors de question que je me censure pour ces connards, alors que mon quotidien, c'est justement de me battre. Pour contre-attaquer leur offensive, j'ai allumé ma caméra comme prévu. J'ai mis en boucle la chanson de Mouloudji, *L'amour, l'amour, l'amour*, et dit à mes *followers*, envoyez-moi de l'amour. On a même détourné la phrase de ralliement de ces masculinistes, qui est *Deus vult* (« Dieu veut »), en « Deus vulve ». Tout cet amour, ces moqueries, la musique... ça les a rendus fous ! J'ai donc bien fait de ne pas me censurer.

Mais c'est un combat permanent. Par exemple, je suis à poil presque tout le long du film dans lequel je joue, je sais donc que je vais m'en prendre plein la gueule. Mais c'est justement contre ça que je me bats, pour ne pas laisser la censure s'installer, et faire en sorte que toutes les paroles et tous les corps puissent exister.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Le discours que j'ai fait sur le plateau de Culture Box, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, en 2021. Qui est d'ailleurs disponible sur mon compte Instagram. Où je fais la longue liste des femmes qu'on exclut en réalité de cette journée.

« Les femmes exilées, qu'on enjoint à toujours rendre des comptes ; les travailleuses du sexe, à qui on dit que ce n'est pas possible qu'elles disposent de leur corps comme elles le veulent ; les lesbiennes, à qui on répète qu'elles n'ont pas le droit de fonder une famille ; les femmes qui portent le voile, dont on prétend savoir à leur place qu'elles sont soumises et ne savent pas ce qu'elles font ; les femmes trans, qui meurent chaque jour, car la société leur refuse l'accès au droit d'exister ; celles qui

dénoncent publiquement des violences sexuelles, ou conjugales, qu'elles ont subies, et qu'on ne protège pas ; celles qui se battent contre le patriarcat ; celles qui demandent à être entendues, qui réclament leurs droits, l'égalité, et qui se voient reprocher de crier trop fort, d'être trop en colère, moralisatrices ou culpabilisantes.

[...]

*En cette journée, soyons solidaires les unes des autres. Écoutez-nous, épaulons-nous. Faisons bloc ensemble contre ce système qui nous prive nous, nos sœurs et nos adelphe*s trans et non binaires* de nos droits.*

Le militantisme parfait n'existe pas. On commet toutes et tous des erreurs. On apprend, on évolue, on grandit. Mais on peut essayer d'être de bonnes alliées. En tout cas, aujourd'hui, les unes pour les autres.

La force, c'est nous. »

Ça a été très dur de lire ces mots, et je ne pensais pas que j'aurais l'occasion de le faire et de dire tout ce que j'ai dit. D'autant plus sur une chaîne publique.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Oui, on peut tout dire à partir du moment où on ne blesse personne. Il y a plein d'humoristes qui savent très bien nous faire rire, rester politiques, sans pour autant faire de mal à autrui, ni dénigrer.

Donc, oui, on peut tout dire, mais il y a une manière de faire. Si c'est pour défendre des gens ou prendre position sur des sujets, bien évidemment. Ça permet aussi d'expliquer les enjeux, de mieux comprendre. Et même si on n'est pas d'accord, c'est pas mal de laisser dire, car ça permet d'échanger, d'évoluer, voire de changer. Du côté des minorités, on peut ne pas être d'accord entre nous, mais c'est important de laver notre linge sale en famille,

et de ne pas donner du grain à moudre aux personnes en face. La censure au sein de nos propres communautés, c'est catastrophique ! On fait tous et toutes des erreurs et il ne faut pas avoir peur de dire ce qu'on ressent, à partir du moment où ce n'est pas malveillant.

Moi, j'essaie d'utiliser les réseaux sociaux pour envoyer le maximum de bonnes énergies aux gens, parce qu'ils sont de plus en plus seules et déconnectées les unes des autres physiquement, donc socialement. Et je rage quand je vois à qui on donne parfois la parole, toujours les mêmes connards. Alors que certaines et certains pourraient se servir de leurs médias ou de leur popularité pour créer une unité, et non pas de la division. Ce n'est pas qu'il y a des gens qu'on devrait « faire taire », mais ce serait bien de rétablir un certain équilibre. La balance penche souvent du côté des puissants. C'est toujours le pouvoir qui *cancel*.

Leslie Barbara Butch, DJ parisienne électro/disco, sait faire danser n'importe quel public. Elle se fait connaître d'abord dans les petits bars incontournables de la capitale, comme Les Souffleurs et le Raymond Bar, puis fait son entrée au Rosa Bonheur, début d'une belle histoire d'amour qui dure jusqu'à présent. On a pu la voir à la Machine du Moulin rouge, au Glazart, dans des festivals comme le Sziget ou le Paris Têtu Festival, au Peacock et dans plein d'événements privés et *corporate*. Incapable de renoncer à la fête et au *dancefloor*, elle crée pendant les confinements les soirées virtuelles L'Appart chez moi, réunissant plus de 1 000 personnes par mois. Si vous ne l'avez jamais entendue

en live, vous l'avez certainement vue sur la couverture de *Télérama* ou en égypte de Jean Paul Gaultier.

En 2021, elle reçoit le prix OUT d'or de la personnalité LGBTI de l'année. En 2022, elle est invitée à mixer à New York, puis conviée par Lizzo pour une rencontre au Texas, dans le cadre du festival SXSW.

On peut aussi la voir à l'affiche du court-métrage de Marina Ziolkowski, *Extra Large*. Leslie Barbara Butch a plus d'une corde à son arc et, ce qui est sûr, c'est qu'elle vise toujours en plein cœur.

Marie Docher

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je suis photographe et militante. Je dis les deux, en même temps. C'est devenu inséparable. Si militante, ou activiste, n'est pas une activité référencée au registre des métiers, je l'envisage toutefois comme tel, avec le même niveau d'exigence, de compétences. Voire plus. Il m'est ainsi arrivé de poster un lien vers une « cagnotte » à la suite de vidéos ou d'articles, en expliquant brièvement l'investissement que cela représente. Les premières années, si j'étais invitée à intervenir gratuitement lors de conférences ou tables rondes, je le faisais. Ce n'est plus le cas depuis quatre ans, même si les prix sont parfois symboliques au regard du travail demandé. Je fais des factures déclarées. Je professionnalise ce travail.

En fonction du contexte, de ce que je suis en train de fabriquer, je précise également « artiste », « réalisatrice » ou « autrice ». Par exemple, lorsque j'ai candidaté à l'Académie des beaux-arts au printemps 2021, c'était plutôt pour

faire une performance. (Ça a fonctionné.) La candidature que j'ai envoyée aux académiciens et académiciennes était volontairement assertive. J'y parle de mon métier d'artiste et de militante. J'y questionne la place des femmes et des minorités dans la photographie. Ainsi que la nécessité d'une diversité des regards.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Rien.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

En règle générale, oui, avec les limites que je me fixe de l'atteinte à la liberté et au respect d'autrui.

Les seuls moments où je me suis contrainte, c'était quand d'autres personnes étaient impliquées dans le projet.

Exemple : en 2014, j'ai monté une expo collective dans le cadre du mois de la Photo organisé par la Maison européenne de la photographie (MEP). Le thème était « L'Intime ». À partir de mes propres archives photos, j'ai voulu produire un travail sur l'impact qu'avaient eu les manif anti-mariage pour tous et toutes sur les familles homoparentales. C'était très compliqué car nous savions l'hostilité d'une grande partie de la population et je devais faire très attention à protéger la femme que j'aimais et son fils. J'étais obligée de tordre le réel, ce qui ne me convenait pas. J'ai écrit des textes pour accompagner des photos, ce qui est mauvais signe pour un projet artistique même si, en définitive, le texte est devenu un livre. La difficulté de la photo, c'est le réel.

Malgré les multiples précautions, une personne est venue violemment manifester sa réprobation lors du vernissage.

Ce vernissage était d'ailleurs surréaliste, car le matin du montage, l'œuvre d'une photographe du groupe avait été retirée du mur suite à de nombreuses lettres demandant à la galeriste de retirer ce travail soi-disant pédocriminel. Cet épisode a été déterminant, puisque c'est à ce moment que j'ai rencontré le directeur de la MEP, Jean-Luc Monterosso, qui m'a confié l'élaboration d'une table ronde sur la censure en photographie : Décrochez !

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Dans une série, j'avais exposé le buste d'un enfant. Le buste. Juste ça. Les organisateurs de l'expo ont mis un film sur la vitrine par crainte d'agressions. D'ailleurs, j'ai été harcelée durant longtemps par un consœur, qui n'hésitait pas à parler de moi en tant que « pédophile ». Mais rien n'a été interdit. Nous avons aménagé.



Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Je voudrais parler de deux exemples, dans lequel il n'est pas question d'interdit ou d'empêchement, mais de lignes qui s'ajustent en permanence, en fonction des personnes que je photographie.

Pour revenir à l'enfant cité plus haut, je l'ai souvent photographié parce que je vivais avec lui et que cette pratique faisait également partie de notre relation. Il avait sept ans quand je l'ai rencontré et je l'ai souvent vu nu, au moment de la douche notamment. Il était très à l'aise avec son corps. Jamais je n'ai fait une photo dans lequel son pénis pouvait apparaître et, si je l'avais faite, je ne l'aurais pas montrée, exposée. Je me le serais alors interdit non pour un problème de censure ou d'autocensure, mais parce que ce n'était pas le sujet de la relation, parce qu'il aurait fallu l'aborder avec lui et que c'était introduire entre nous un propos qui n'avait pas lieu d'être. Moi, femme adulte, en relation avec un enfant qui me manifeste quotidiennement de la confiance, je n'imagine pas exposer son sexe, je n'imagine pas qu'il puisse voir un objectif braqué sur son sexe. Je ne vois pas ce que ça apporterait à nos vies et « nos » photos, dans lesquelles sa sensualité se manifeste de bien d'autres façons.

De la même manière, je suis en train de faire des portraits de femmes qui aiment au féminin, lesbiennes, *butches**, homosexuelles... Lors d'une prise de vue, je n'impose rien et ne domine rien ; les images sont le résultat d'un moment où tout s'ajuste entre nous, en permanence. Je propose, les personnes photographiées me proposent. Si l'accès à plus d'intimité, au corps, se dessine, alors, j'y vais avec bien plus de douceur et d'écoute que je n'en ai sans appareil photo. C'est un moment très privilégié et une

grande responsabilité de porter un regard sur quelqu'un. Ça m'oblige. La fin de séance est souvent assez heureuse, et le moment, bon. Je valide ensuite les photos choisies pour que la personne soit en accord avec la vision que j'ai eue de ce que nous avons partagé.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Je me sens légitime à prendre la parole sur les sujets que j'ai travaillés à 360 degrés et sur un long temps. Exemple, les questions féministes, lesbiennes. Je peux compléter mes propos en abordant des questions post-coloniales, mais c'est en général pour envoyer les gens sur des pistes de réflexion. Je pense que la parole contribue au brouhaha du monde et il faut donc, lorsqu'elle sort, qu'elle soit construite, éclairée. Les artistes qui ont des idées sur tous les sujets m'inquiètent.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Oui. Pour les mêmes raisons qu'évoquées ci-dessus.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Faut-il être lesbienne pour photographier une lesbienne ? Non. Mais lorsque j'ai fait les photos d'Alice Coffin pour la revue *La Déferlante*, partager une communauté de destin, avoir jeté nos corps d'activistes dans des assemblées d'hommes avec le groupe d'action La Barbe, a indéniablement créé un lien singulier qui s'est révélé à ce moment. L'Histoire – sociale, de l'art, des sciences – est nourrie par

des lesbiennes qui changent le monde, mais le monde ne le sait pas. Il est encore dangereux d'être acceptée comme lesbienne, et le harcèlement massif que vit Alice Coffin efface tout doute sur ce point. Il marque sa vie, son corps, son intimité. Elle sait que l'intime est politique, et parle publiquement de Yuri Casalino, la femme qu'elle aime. Pour ce portrait commandé par *La Déferlante*, je voulais montrer la puissance créatrice que peut être un couple de militantes. Elles ont accepté.

Alice Coffin met ici en scène un corps pour se battre et pour aimer. Chaque lesbienne est différente, mais chaque lesbienne sait son corps sous contrôle et connaît le possible coût d'un baiser en public. Aujourd'hui encore. Les représentations fantasmées de nos vies sur grand écran y contribuent. J'ai eu envie de vérité, de vérité nue, debout. Elles ont retiré leurs T-shirts et nous avons transgressé joyeusement les limites dans lesquelles on nous tient.

(Propos repris avec l'aimable autorisation de la revue La Déferlante)

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Oui. En tant que militante. En 2018, deux directeurs de festival sont montés au créneau pour m'attaquer. Nous avons riposté en démontant leurs méthodes de travail de façon très étayée et publiquement. Ça les a rendus fous. Ils disaient partout vouloir porter plainte contre moi. C'était un moment très tendu. Ils ont pris à partie des femmes qui étaient venues lire avec nous un manifeste pour la photographie. Les plus fragiles m'ont reproché vivement ma parole, alors que, sur le fond, elles étaient en accord. C'est violent, car ils prenaient en « otages » des photographes femmes. Je pèse mes mots, puisque sur le

fond, le discours était : « Si tu es avec elles, tu es contre nous et nous te laissons tomber : tu n'auras plus d'expo, plus de visibilité. »

Je pense qu'on me reproche souvent de dire des choses. Mais parce que, jusque-là, personne ne questionnait l'absence des femmes, des personnes noires... et moi, je le fais, de façon étayée.

L'expérience d'avoir été durant une année (en 2014-2015) un homme virtuel pour parler de ces sujets et, en même temps, d'avoir fait partie du collectif d'artistes La Barbe a été un moment de grande émancipation. Je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de parler. Mes seules limites sont la connaissance et le respect.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

J'ai été harcelée et diffamée durant une année par un bloqueur faisant autorité dans le secteur de la photo. Sans le soutien du collectif La Part des Femmes dont je fais partie, j'aurais beaucoup moins bien géré ce moment. J'ai aussi été publiquement (je ne suis pas la seule) agressée, violemment, par ce qui s'est révélé être un mec trollant* avec une fausse identité de lesbienne. Je crois que c'est un des coups qui m'a le plus affectée. En 2021, j'ai été nommée chevaleresse des Arts et des Lettres. Je ne peux pas encore dire vraiment l'impact sur ma parole, mais je peux dire l'impact sur des détracteurs : ils se taisent. Je ne sais pas si c'est bon signe ;)

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Oui. Que j'étais lesbienne. Se dire lesbienne est un long et difficile chemin. Même encore, malgré de plus nombreuses représentations.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Pas plus et ni moins que leurs concitoyennes et concitoyens. Les artistes ne sont en rien hors de la société.

Marie Docher est photographe et réalisatrice. Engagée depuis 2014 en faveur de l'égalité et de la diversité dans la photographie, elle a créé la plateforme « Visuelles.art : ce que le genre fait à l'art », pour laquelle elle réalise des interviews d'acteurs et d'actrices du domaine artistique et de la recherche.

Elle est membre du collectif La Part des Femmes, qui défend la place des femmes photographes, et chevaleresse des Arts et des Lettres.

Elle fait partie des 200 photographes que le ministère de la Culture a sélectionnées en 2021-2022 pour sa grande commande photographique.

Site : www.docher.com

Table ronde Décrochez ! : www.libertedexposition.wordpress.com

Camille Ducellier

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Ma réponse a évolué. Quand j'ai terminé mes études d'art, je me suis rendu compte que ça allait être compliqué de vivre en tant qu'artiste et qu'il n'y avait pas vraiment de modèle administratif, juridique ou économique dans lequel je pouvais m'insérer. Sous forme de boutade, j'ai dit à un de mes profs que je préférais être voyante plutôt que vidéaste, car le statut et la Sécurité sociale étaient plus avantageux. Longtemps, je n'ai pas aimé le terme « artiste », que je trouvais pompeux ou surplombant, donc, je disais plutôt « plasticienne ».

Pour le reste, tout dépend de la situation. Je navigue entre plusieurs mondes : celui de l'industrie cinématographique, le marché de l'art contemporain et le monde de l'art numérique. J'ai cette sensation que certaines appellations collent mieux à certains contextes. Parfois, je me dis aussi « sorcière », parce que je suis inspirée par cet archétype et que je suis passionnée par certaines pratiques

ésotériques. La plupart du temps, je me dis plasticienne, artiste multimédia, réalisatrice, autrice-réalisatrice ou auteure-réalisatrice...

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Astrologue. Je ne l'assume pas encore parce que je suis actuellement en apprentissage, mais j'aimerais, dans quelques années, pouvoir dire « autrice-réalisatrice et astrologue ».

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Ma stratégie pour pouvoir dire un maximum et me sentir libre formellement, c'est d'être un tout petit peu en dessous de la surface, pas tout à fait visible, afin de circuler dans des environnements underground, comme si rester « petite » m'autorisait plus de liberté.

Je me maintiens dans une zone dans laquelle je me sens protégée : le documentaire, qui coûte deux fois moins cher que la fiction, et le web, deux fois moins cher que la télé. J'évolue à la croisée des deux, là où il y a le plus de femmes et le moins d'argent. C'est un peu paradoxal. Même en étant féministe et consciente des mécanismes du plafond de verre, je reste inconsciemment freinée par mes propres réticences à accéder à certains espaces. Est-ce d'être une femme qui fait que je n'imagine pas disposer de la même liberté si j'étais mieux payée et avec une visibilité plus grande ? Est-ce un manque de confiance personnelle ? Alors que cela fait dix ans que je fais des films et que je me sens à ma place en tant que réalisatrice, je suis toujours dans cet entre-deux-eaux...

En tout cas, le plafond de verre reste bien présent, comme les autocensures. En ayant été socialisée en tant que fille, j'ai intégré inconsciemment l'idée qu'il y a des espaces dans lesquels je pense pouvoir naviguer et d'autres, moins accessibles, notamment la fiction, les salles de cinéma ou le prime time à la télé. Ça a probablement des conséquences dans mes choix professionnels, mais je compose avec ça. C'est pour ça que je crois beaucoup aux supports d'identification. Si on ne voit pas des réalisatrices gagner la palme d'Or, on ne se projette pas forcément en tant que cinéaste : c'est une question de rôle modèle et de représentations.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Les gens qui m'accompagnent ne se sentiraient pas légitimes à m'interdire quelque chose car, souvent, ils ne maîtrisent pas aussi bien que moi le sujet. Mes contraintes viennent surtout des demandes des diffuseurs. Il y a toujours le risque que ce soit trop de niche, trop communautaire, pas assez grand public ou trop jargonnant ou intellectuel. Mais je travaille avec ça. J'essaie de voir comment enlever ce qui est considéré comme « intellectualisant » tout en conservant le fond et le cœur du propos. Pour ce qui est du « trop communautaire », cela trahit avant tout la crainte de ne pas toucher une large cible. Dans ce cas, je tente de démontrer le contraire.

Lorsqu'on travaille pour le service public, il faut tenir compte du fait que le diffuseur a des missions. Même si j'ai la chance que mes sujets – diversité, questions de genre, égalité filles-garçons, culture queer*, etc. – soient d'actualité, il y a des limites à ne pas dépasser. Je pense à une injection de testostérone dans *Gender Derby*, une série documentaire qui suit un jeune garçon trans*. Dans

un épisode, on voyait une seringue à l'écran et pour le service public, c'était très questionnant, car ça frôle la question de la légalité et de leur responsabilité. On a dû rajouter un message de prévention. Sinon, pour les autres curseurs, liés notamment à la sexualité et à la nudité, je les respecte parce que je m'adresse à des ados. Si je veux pouvoir passer mes messages, je suis obligée de faire certaines concessions, mais je me focalise surtout sur la manière de transmettre l'essentiel du propos. *Sorcière Lisa*, série que j'ai réalisée pour Slash, a pour personnage principal une strip-teaseuse queer. J'ai dû un peu édulcorer certaines thématiques, comme le travail du sexe, mais je ne me suis pas sentie réellement contrainte. Je concentre mon énergie à penser aux jeunes qui vont découvrir le personnage de Lisa et se dire « Cool, on a le droit d'être strip-teaseuse, féministe, queer et ultra féminine ! » Avec, à la clé, cinq millions de vues, donc on ne peut pas dire que ce soit « de niche ».

Pour le reste, je choisis mes batailles, car je ne pourrai pas toutes les gagner. Peut-être qu'il m'est arrivé de me heurter à des interdictions, mais je l'interprète comme un jeu. Si on me dit non, je travaille à partir de cette contrainte et je la détourne. Est-ce que la ou le protagoniste se sent respectée ? Est-ce que j'ai réussi à être au plus juste dans la mise en scène de sa parole ? Est-ce que j'ai fait passer quelques messages importants ? Je me concentre sur l'essentiel. Après, si je dois raccourcir une séquence, lâcher prise sur le choix du titre, je m'adapte, je rebondis.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

La liberté que je n'ai pas se niche plutôt dans mon conflit de loyauté par rapport à ma propre communauté LGBT,

queer et féministe. Je ne m'autorise pas certaines séquences, ou certains dialogues, par peur de leur déplaire ou de ne pas être assez juste dans le choix des mots, notamment. Parfois, par souci d'équilibrage, je peux écarter une séquence, en anticipant des retours qui considéreraient que je caractérise trop un personnage, par exemple. Cette dimension est très liée au fait que je fais des portraits documentaires. En montrant telle ou telle personne et en lui donnant un espace de parole, elle devient une représentante. Je ressens donc une sorte de devoir, une exigence par rapport au personnage lui-même, afin qu'elle ou il ne se sente pas trahie par le montage. Dans le cas de *Gender Derby*, j'ai abordé la question de la fluidité dans le genre par le portrait de Jasmin. Comme il n'y a pas énormément de représentations de personnes trans, on a veillé avec Jasmin à ne pas tomber dans certains angles récurrents en matière de narration sur les transidentités. C'était très important pour nous et on a vraiment pensé une grande partie de la série ensemble.

J'ai aussi des censures personnelles, de l'ordre de l'intime, qui font que je ne m'autorise pas certaines formes, que je jugerais trop kitsch ou ringardes, par exemple. Il y a certaines censures dont j'ignore même l'existence ou l'origine, parce qu'elles doivent être plus inconscientes encore. Comme beaucoup, je pense que je ne me lâche pas toujours autant que je le souhaiterais et je suis souvent un peu dans le besoin de maîtriser l'ensemble du processus.

D'autre part, comme je m'adresse souvent à un public d'ados et de jeunes adultes (14–28 ans), je contourne certains thèmes, je n'y vais pas frontalement pour éviter qu'ils se braquent. Ma mission de passeuse, c'est

de trouver la meilleure manière de donner un espace de parole à des personnes qui sont peu entendues, mal entendues et/ou hors normes, et/ou considérées comme monstrueuses dans notre société. Et de faire en sorte que, même si on se sent loin d'elles, on reconnaisse quand même des bouts de soi à la fin du film.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Mes sujets de prédilection sont les corps, la variété des expressions de genre, la pluralité des sexualités, les combats, les féminismes, les luttes, les manières d'envisager sa spiritualité de manière singulière, de ne pas être normative, mais aussi les questions de santé mentale... En bref, l'altérité radicale.

Mais même sur des sujets où je me sens légitime, j'ai toujours peur d'être enfermée dans une étiquette. Par exemple, j'ai fait beaucoup de choses autour de l'archétype de la sorcière, à une époque où ce n'était pas du tout tendance. Aujourd'hui, je pourrais bénéficier de cette légitimité, mais j'ai envie d'être ailleurs. Je ne fais pas les choses au moment où ça résonne particulièrement pour la société, je les fais au moment où elles résonnent pour moi. Parfois, ça colle, parfois non. Qu'importe. Il faut continuer à tracer son sillon.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

En tant que personne blanche, j'aurais beaucoup de plaisir à des coécritures ou des coréalisations avec des personnes racisées*, pour mutualiser nos regards et aborder des thématiques sur les questions de classe, de race et de genre, dans une approche intersectionnelle*. Je ne me sentirais

pas de le faire toute seule et parfois, je ne sais pas trop quoi penser de ça. J'essaie d'être inclusive dans mes films, mais peut-être que je ne le suis pas assez. Dès qu'on travaille à visibiliser les cultures dites minoritaires, on est très critique vis-à-vis de son propre travail, on se rajoute beaucoup de pression et d'injonctions. On n'a pas envie de reproduire des oppressions.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Avec *Gender Derby*, on pourrait dire que c'est le point de vue d'une femme cis* sur un garçon trans, mais ce qui nous reliait avec Jasmin, c'était qu'on était toutes les deux féministes et c'est ce commun qui nous permettait de le faire ensemble. Ce n'est pas parce que je ne suis pas trans que je ne peux pas faire un beau film avec et sur lui. L'essentiel est d'assumer sa place, de prendre en compte son point de vue situé, de le mettre en scène et de l'utiliser pour être au plus juste. D'être au clair avec son privilège, en somme. Pour ce qui est des précautions, je vérifie toujours que la personne est d'accord avec ce qui est énoncé d'elle, je fais relire, je fais visionner les rushes, afin de contrecarrer mes potentiels fantasmes, notamment.

Quand tu expérimentes le fait d'appartenir à une ou plusieurs minorités, ça te donne une petite information, des indices sur le vécu des autres. Mais il n'empêche que j'ai en moi de la misogynie, du sexisme, du racisme, de la lesbophobie, de la grossophobie intériorisés, comme chacun et chacune. J'ai mis, par exemple, beaucoup de temps à me rendre compte que je bénéficiais d'un

privilège de personne relativement mince ; c'était un impensé total. Et je crois qu'on passe une vie à tout déconstruire*, pour casser enfin ce monstre à trois visages – capitalisme, colonisation, patriarcat – qui rôde dans toutes les situations, de manière intériorisée et en chacun et chacune de nous. Il faut en avoir conscience et faire preuve de vigilance. Tu peux avoir entendu parler de certaines discriminations, mais tant que ça n'est pas une réalité émotionnelle sensible qui te traverse, c'est difficile de se déconstruire.

Dernièrement, le confinement m'a ainsi fait réfléchir sur le capitalisme intériorisé. On a intégré le fait qu'en tant qu'artiste, il faut produire, qu'une idée doit déboucher sur plusieurs projets, qu'optimiser les rencontres est utile. Peu à peu, les artistes rejoignent la communauté des travailleurs et travailleuses, avec toutes les normes et les pressions que cela implique. Ce faisant, iels perdent un peu leur fonction, d'être à l'extérieur du système pour l'observer et le questionner. Alors, certes, si tu veux progresser dans ta pratique – et manger ! –, il faut jouer le jeu, mais ainsi, tu renforces ton capitalisme intériorisé, tu lui donnes une place, alors qu'il faudrait le déconstruire. C'est un peu le serpent qui se mord la queue.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Non, je ne crois pas, mais je fais hyper attention. Quand on devient plus visible, et qu'on joue, d'une certaine manière, un rôle au sein d'une communauté qui nous tient à cœur, il peut se créer une forme de pression et d'exigence à ne pas reproduire certaines invisibilisations.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

À l'extérieur, les gens ne comprennent pas trop et, de toute façon, je crois que les remarques provenant d'« Hétéroland » ne m'impactent pas tellement. Les pressions que je pourrais subir sont plutôt intracommunautaires. Et celles-ci, ça te touche, te remet en question, tu les trouves injustes. Heureusement, comme je ne suis pas très branchée sur les réseaux sociaux et la communication, je pense que je m'épargne aussi les retours des *haters** et des mauvaises langues en tout genre. J'essaie de ne pas me laisser parasiter et de rester centrée sur ma propre cohérence. Mais je vois bien que, pour d'autres, ces violences existent.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Je fais pas mal de conférences qui ne sont pas forcément filmées. Et il m'arrive de me livrer ou d'entrer en connivence avec quelqu'un dans le public d'une manière très directe, avec familiarité. Je peux le regretter ensuite, car les autres me voient comme un personnage public. Il y a un écart entre ce que les gens projettent sur moi et qui je suis réellement, une personne très simple et directe. Sans masque social.

Par rapport à la figure de la sorcière, à un moment donné, je suis passée de « je m'intéresse aux sorcières » à « je me dis sorcière » et c'est comme si, dès lors, on avait attendu de moi que je le redise, et je ne suis pas toujours à l'aise avec ça. D'un côté, je trouve que c'est important d'entendre quelqu'un qui dit « je suis ... » pour les autres qui ne peuvent pas le dire. Mais c'est aussi le risque d'effacer tout ce que je suis d'autre. Et de me laisser enfermer là-dedans.

Les artistes peuvent-iels tout dire ?

Cette question, ça fait penser à la philo en terminale, « Thèse–Antithèse–Synthèse ».

Oui. Iels peuvent tout dire.

Non iels ne peuvent pas tout dire.

Et oui, mais non.

Oui, on devrait pouvoir tout dire, mais cette liberté absolue n'existe pas, du fait des entraves psychiques, des injonctions communautaires, du public face auquel tu te trouves, ce jour-là. On subit tellement de déterminisme et de privilèges à la fois...

Tu peux aussi tout dire, mais ne pas être entendue, ni diffusée. Le système a intérêt à laisser entendre certaines paroles, et pas d'autres. Il ne va pas financer ou encourager la création qui déconstruit trop le système. Il y a donc cette autorisation donnée par le capitalisme, qui se fait une joie de te récupérer.

Donc, non, les artistes ne peuvent pas tout dire. On évolue dans une société hétéropatriarcale et néocoloniale. Les personnes minorisées ou issues des cultures minoritaires ne peuvent pas être entendues. Ça bouge, un peu. Mais dès qu'il y a une avancée, il y a aussi un mouvement de recul. Si, au moins, on peut faire évoluer cette question des représentations, pour les enfants et les ados, alors, c'est déjà ça.

Camille Ducellier est une plasticienne-réalisatrice,
féministe et queer.

Parmi ses divers projets :
le documentaire *Sorcières, mes sœurs* (2010),
l'œuvre interactive *Reboot me* (2015),
l'ouvrage *Le Guide pratique du féminisme*

divinatoire (2018) et les séries digitales
Gender Derby (2018), *CHEF·FE* (2020) et *Sorcière*
Lisa (2021).

Habibitch

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?
Impossible de répondre à cette question ! On navigue de plus en plus entre les identités, les jobs, les possibilités. Je ne veux pas me cantonner à une étiquette, d'autant que j'ai un parcours hyper hybride, à l'image de mes identités. Je suis à la fois prof de sociologie, danseuse professionnelle, intermittente, conférencière, activiste – si on peut considérer ça comme un job. Alors, je réponds que je suis une artiste pluridisciplinaire couteau suisse. Même si ça peut paraître prétentieux.

Dans le fond, j'aimerais qu'« artiste » soit la réponse appropriée. Je voudrais qu'on ré-habite la notion d'artiste dans sa profondeur, qu'on la réincarne. Aujourd'hui, n'importe qui peut se dire artiste, le mot ne veut plus dire grand-chose, et du coup, répondre « artiste » n'est pas suffisant. Alors qu'« artiste », ça veut dire plein de choses. Ça veut dire être engagée. Et c'est précisément ce pour quoi je me bats, pour que ces

deux notions de pratique artistique et d'engagement politique se re-rencontrent.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

RËN !

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Franchement, je dis tout, et ne me censure vraiment pas beaucoup.

Maintenant que j'ai beaucoup plus de visibilité, je fais toutefois plus attention à la manière dont je dis les choses. J'ai cette sensation d'avoir un peu plus de responsabilité, et que certaines personnes qui me suivent, sur Instagram notamment, « boivent » mes paroles. C'est à la fois génial, car ça me donne une forme d'agentivité politique sur les esprits, mais ça fait aussi très peur au niveau de la responsabilité.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

On pourrait croire que nouer un partenariat avec une marque, comme c'est le cas récemment pour moi avec Adidas, me bride, mais en réalité, ces collaborations sont très étudiées. Les marques me choisissent pour qui je suis, elles connaissent en amont mes positionnements, ce que je dis, et ont donc conscience dès le départ qu'il n'y aura aucun interventionnisme possible sur ma liberté de ton et de parole. Là encore, je ne m'empêche de rien dire.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

J'ai été militante avant l'avènement des smartphones et des réseaux sociaux. Et je ne me suis jamais bridée sur mes positionnements politiques. Je dis toujours que je suis anarchiste, pro-Palestine, je dis que la France est raciste, islamophobe, coloniale... je parle de personnes blanches, racisées*. Mes discours sont radicaux et correspondent à qui je suis.

Par conséquent, je ne m'interdis rien.

En revanche, je fais parfois en sorte de dire un peu « mieux » ce que j'ai à dire. Quand j'é mets du discours politique, par exemple, je crée des *stories* avec du texte, et ne mets pas nécessairement mon visage ; je n'ai pas envie d'incarner une forme de starification militante. Même si on est dans le règne de l'image, et qu'il y a une forme de personnification du discours, je m'efforce de « neutraliser » ce discours pour qu'il soit mieux reçu. Mais attention, c'est juste la forme qui a changé. Dans le fond, je ne m'empêche rien.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Féminisme, *queerness*, questions décoloniales*. Car je suis queer*, Algérienne, perçue comme une femme. C'est ma vie. La question de la légitimité est fondamentale : il faut savoir qui prend la parole, et comment. Je crois profondément en la puissance de la parole des personnes concernées.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Il y a des sujets par lesquels je ne suis pas directement concernée, les transidentités*, par exemple. Je vais dans ce cas me positionner comme alliée. Je ne m'empêche pas de produire du discours, mais je le fais de façon décentrée.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Oui, mais pas n'importe comment. Par exemple, la Pride des Banlieues m'a demandé récemment de lui apporter mon soutien, et éventuellement de performer lors de l'événement. Comme je ne viens pas des banlieues, j'ai préféré mettre à profit ma plateforme et ma visibilité pour les aider en tant que tremplin, mais pour ce qui est de performer, j'ai refusé : je préfère laisser la place à des artistes queer ou LGBT racisées qui viennent de banlieues, qui ne bénéficient pas nécessairement de la même visibilité que moi, et à qui une telle exposition pourrait justement mieux profiter.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

En permanence. Coucou l'extrême droite, qui me harcèle régulièrement sur les réseaux sociaux. Avec des raids, des messages directs, des menaces, des trucs complètement absurdes, de la part de mecs prépubères venus de nulle part.

Quand tu te fais harceler par l'extrême droite, tu n'as pas envie de subir en plus des vagues de harcèlement intracommunautaire. Pourtant, cela m'arrive parfois.

Des personnes me reprochent d'avoir fait telle chose, ou d'avoir dit telle autre. Voire d'avoir flirté avec telle ou telle personne. Certaines sont allées jusqu'à scruter ma vie personnelle, ma vie intime et même, ma vie sexuelle pour définir des comportements qui pourraient être les miens et politiser ainsi des rancœurs personnelles.

Alors, oui, l'intime est politique, surtout quand tu politises tes identités et que tu en fais ton engagement ; mais ça a aussi ses limites : ça n'est pas une invitation à entrer dans le lit des gens et tout lire à l'aune de positionnements politiques. D'une part, ça décrédibilise les luttes. Et puis, ça crée des systèmes de pensée qui sont les mêmes que ceux de l'extrême droite, mais en intracommunautaire. Comme si tu n'avais pas le droit à l'erreur, ni de te tromper. Il faudrait toujours prendre la parole, au bon moment. Au risque sinon qu'on te reproche de ne pas assez t'engager. C'est un piège permanent.

Et la France à cet égard n'est pas un espace bienveillant – les milieux militants, notamment. Pour certaines et certains, être militante radicale et avoir du succès dans ta carrière devraient rester incompatibles. Il faudrait toujours vivre dans la précarité et dans la pauvreté pour être « raccord » avec ses engagements. J'ai moi-même galéré pendant des tas d'années, à travailler d'arrache-pied, et je n'en suis sortie que très récemment. Je sais que les critiques me reprochent désormais de tenir tel ou tel discours tout en engageant une collab' avec Adidas. Eh bien, vous savez quoi ? J'ai le droit d'en avoir marre de ramer pour manger ! Je déteste ce réflexe, qui consiste à toujours taper sur les personnes les plus précaires ou ex-précaires qui s'en sortent enfin avec un gain de visibilité. Pendant ce temps, on épargne toutes les autres qui s'en sortent

tout en haut et qui n'ont absolument rien à faire de ce qui se passe en bas. Je propose plutôt qu'on mette toute cette énergie à essayer de monter tous et toutes ensemble : faisons du nivellement par le haut ! Que je réussisse à nouer des partenariats avec Adidas signifie aussi que des choses changent ; qu'il y a de la place, et qu'on est en train de la prendre, cette place.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Je ne me sens pas du tout blindée. De janvier à juillet 2021, notamment, je me suis fait harceler toutes les deux semaines, et j'ai fait un énorme burn-out, dont je suis sortie il y a peu. Tu as beau dire que tu t'en fiches, que tout ça, c'est des fachos, que ça reste du z.o, n'empêche que ça t'atteint. Ces attaques font peur, elles créent un rapport anxigène aux réseaux sociaux. Et puis, dans la vraie vie, tu restes avant tout une personne humaine, toute seule chez toi, le soir, quand déferlent des messages qui détruisent ta pensée. Même si tu essaies de dépersonnaliser, de te dire que ce n'est pas toi personnellement qu'on vise, mais ce que tu représentes et ton discours, à la longue, c'est très dur. Le cyberharcèlement a des conséquences désastreuses sur la santé mentale. J'ai déposé plainte, bien sûr, mais si la police était efficace, on le saurait.

Si ces attaques me touchent parfois en tant que personne, elles n'altèrent en revanche rien à mon engagement. Il est hors de question que l'extrême droite me fasse taire. Et je continue à dire ce que j'ai à dire. Ce truc de « on ne peut plus rien dire », c'est juste un vieux truc de fachos. Un sursaut de la vieille Europe qui est en train de mourir et ne veut pas se voir mourir. Alors qu'en réalité, pour la première fois, d'autres gens prennent enfin la parole. Des

privilèges sont remis en question, et les personnes concernées qu'on n'entendait pas avant sont désormais écoutées.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Non, car mon engagement politique est antérieur à ma pratique artistique. Cette dernière est devenue l'outil de ma « propagande » politique, et pas l'inverse. Elle m'a permis d'apprivoiser mes colères, et de faire en sorte que mon engagement soit reçu différemment, mieux accueilli. En quelque sorte, ma pratique sert de lubrifiant artistique à la radicalité de mes propos.

Pour ce qui est de mes tout premiers engagements, ils sont difficiles à décrire de façon compartimentée. Quand je suis sortie de l'hétérosexualité, j'ai redécouvert le féminisme. J'étais déjà féministe, mais je n'avais pas nécessairement les mots pour le penser. J'ai ensuite découvert le féminisme radical, les politiques de l'identité queer, les positionnements décoloniaux, une approche globale et intersectionnelle*. Par la suite, ma pensée s'est affinée, mon engagement aussi et, au fur et à mesure, je me suis plus engagée dans les causes qui me concernent moi et mes communautés.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Iels devraient tout dire ; ça m'énerve, les gens qui ne prennent pas la parole. Je voudrais que tout le monde se positionne. Ça ne m'intéresse plus de suivre des artistes qui n'ont pas de positionnement. Ne pas se positionner, c'est déjà se positionner. Rester dans le silence, c'est choisir le côté de l'opresseur. Il faut sortir de cette mythographie de l'artiste qui ferait de l'art neutre ; l'art exsude d'une personne qui possède des identités, quelles qu'elles

soient, et qui transparaissent dans sa pratique artistique. Pour autant, mon état d'esprit ne correspond pas à ce dans quoi on voudrait parfois enfermer les artistes dites et dits « énervées ». Mon engagement ne fait pas de moi un bulldozer qui voudrait tout détruire ; je veux construire, ensemble. Avec toutes celles et ceux, et iels sont très nombreuses, qui essaient aussi de créer des alliances avec d'autres. Par exemple, « Décoloniser le dancefloor », performance que je tourne depuis quatre ans et demi, ne s'adresse pas qu'aux personnes racisées, mais aussi aux personnes blanches. C'est ça, mon énergie de vie, c'est faire entendre nos voix. Je veux que le « *fuck* » soit productif.

C'est certes un risque à prendre, mais l'intégrité n'a pas de prix. Le monde va super mal, tout ce qui se passe est déprimant, et rien n'est fonctionnel. Mais il y a des choses qui bougent, volcaniquement parlant, qui sont en train de monter, et il faut absolument attraper ce train-là.

Mon envie, c'est que toutes les artistes prennent la parole, et toutes les autres aussi.

Au croisement de plusieurs disciplines et identités, Habibitch est une artiste-activiste queer née en Algérie et basée à Paris, se construisant une pratique artistique aussi éveillée que sa politique. Utilisant des espaces allant de la scène *ballroom* à des festivals féministes/queer ou des lieux institutionnels, les performances et prises de parole d'Habibitch sont toujours intersectionnelles, décolonisant le dancefloor partout où elle passe. Danser sa politique et politiser sa danse, c'est la punchline de vie de cette artiste-couteau suisse.

Alistair Houdayer

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je suis YouTubeur et auteur de théâtre.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Que cette année, j'ai écrit 40 000 mots pour mon travail, contre 180 000 mots de fanfictions Naruto.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Tout dépend d'un certain nombre de paramètres, notamment :

- Suis-je payé ? Par qui ?
- À quel(s) public(s) l'œuvre sera-t-elle diffusée, et dans quelles circonstances ?

En tant que YouTubeur, je suis le seul chaînon de la création. Je choisis le thème, j'écris, je tourne, je monte, je diffuse... Je ne maîtrise pas l'interprétation que les

gens font de mes propos, ni leur réaction, mais j'ai un contrôle quasi-total sur le propos en lui-même, ce qui est assez rare : dès qu'on travaille pour ou avec d'autres personnes, par exemple en tant que comédien ou comédienne pour des metteuses en scène ou en tant qu'auteurice pour des maisons d'édition, il arrive toujours un moment où le propos et l'objet varient de ce qu'on aurait produit en solo. J'apprécie ce contrôle que m'autorise mon statut de créateur indépendant. C'est une des raisons pour lesquelles je n'accepte aucune forme de revenu qui m'engagerait auprès de quelqu'un d'autre. Je ne crée pas de contenu exclusif pour les personnes qui financent mon travail ni ne m'engage à faire une certaine quantité de contenus ou à aborder certains sujets, ou pas d'autres.

Évidemment, ma rémunération se retrouve influencée par mes choix : si je produis moins de contenus, ou sur des sujets qui intéressent moins, je serai moins rémunéré, mais le fait qu'il n'y ait pas d'engagement de ma part est très libérateur car, malgré les enjeux marketing et économique, j'ai le *droit* de faire ce que je veux. Et je tiens à cette liberté de création.

Fondamentalement, je ne crois pas qu'on puisse créer sainement si on crée uniquement de manière professionnelle et/ou à grande échelle. En tant que créateur, j'ai (re)découvert récemment la nécessité d'avoir des espaces d'expérimentation pour créer de la pensée. Lorsque je crée sur mon temps libre, sans rémunération ni visée professionnelle, et auprès d'une audience plus réduite et ciblée, voire juste pour moi, j'ai l'opportunité d'explorer d'autres thèmes, d'autres formes. Si c'est mauvais, approximatif, partiel ou brouillon, ce n'est pas grave.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Mon contenu navigue dans un entre-deux parfois étrange. Il est à la fois intellectuel et théorique, car il vulgarise des concepts, des notions ; tout en étant très concret et quotidien, voire intime, puisque le savoir que je vulgarise est issu de l'expérience vécue des personnes handicapées et/ou trans*, notamment la mienne.

La difficulté consiste à définir ce qui relève d'un savoir acquis par l'expérience que je souhaite partager, et ce qui relève de l'expérience intime et personnelle que je préfère garder pour moi. Il me faut en outre distinguer les savoirs communautaires qui gagneraient à être plus accessibles, et ceux qui nous feront peut-être du mal s'ils sortent de la communauté, et dont il devient donc inadapté de discuter publiquement. Je dois me poser la question de mon audience cible, mais aussi de mon audience réelle. D'autant que je crée en ligne, et que mon contenu est accessible à n'importe qui. Je sais ce que j'ai à dire à d'autres personnes trans, mais puis-je me permettre de le dire à tout le monde ? L'enjeu n'est pas le même lorsque j'écris une fanfiction qui sera lue par 50 personnes dans un coin d'Internet, ou lorsque je conçois une vidéo qui sera postée devant des dizaines de milliers de *followers* et a des chances de rester dans le temps et de devenir un outil de référence. Cette visibilité implique une certaine responsabilité.

Lorsqu'il m'arrive d'être en possession de savoirs et d'informations qui me paraissent utiles et pertinents et auxquels j'aimerais donner accès, mais que je choisis de ne pas le faire, c'est souvent ce paramètre-là qui entre en jeu, cette conscience que tout ne se dit pas publiquement. Que la transmission de savoirs à un maximum de personnes ne

doit pas prendre le pas sur le respect et la protection à la fois de l'intimité des personnes concernées et des connaissances qui nous protègent justement parce qu'elles ne sont pas familières des personnes et des pouvoirs contre lesquels nous les utilisons.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Je me demande d'abord si quelqu'un a déjà fait ce travail, et s'il y a un intérêt à ce que je le fasse également. Si le contenu n'existe pas et que je suis à même de le produire, la réponse est facile. S'il existe déjà, je regarde s'il s'agit du même format, de la même approche, de la même langue, et si le contenu n'a pas trop vieilli, pour déterminer si cela a du sens ou pas de produire à nouveau quelque chose sur le sujet.

Autre question importante : « Y a-t-il des personnes mieux qualifiées que moi qui pourraient le faire si elles avaient les moyens que j'utilise aujourd'hui et comment faire en sorte de les leur donner ? » Il y a des ressources qui ne peuvent être attribuées qu'à un nombre limité de créatrices à la fois. Par exemple, si ma compagnie reçoit une subvention ou est programmée dans un théâtre, c'est une place qui est prise et ne peut pas être partagée. Un choix est donc fait sur la personne à qui on décide de donner la parole, et il faut que ce choix soit bon. C'est un enjeu moins présent quand je fais une vidéo, puisque cela n'empêche en rien quelqu'un d'autre de faire une vidéo sur la même plateforme et sur le même sujet. La question du partage des ressources se pose donc différemment suivant le média.

En dehors de ces considérations, j'essaie de travailler sur des sujets pour lesquels j'ai une certaine expertise, du fait

de mon expérience vécue (je parle de handicap en tant que personne handicapée, par exemple), mais aussi grâce aux recherches et au temps passé à parcourir les ressources produites par le reste de la communauté.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

D'une manière générale, j'essaie de ne jamais me lancer dans la création de contenus sur des sujets où je me sens un peu fragile, ou incertain : soit je trouve des personnes qui ont plus d'expertise que moi et je préfère partager leur travail, soit je n'en trouve pas. Dans ce dernier cas, il est possible que ces savoirs se construisent dans des endroits auxquels je n'ai pas accès, ou que je n'ai pas encore trouvés, et ma capacité à mener mes recherches à bien est alors trop partielle. Parfois, le contenu existe déjà, aussi bien ou mieux que ce que je pourrais produire moi-même : d'autres créent du contenu à partir de vécus différents et en ayant eu accès à d'autres lieux de savoir communautaires, et cela les rend plus compétentes pour traiter certaines thématiques. L'objectif de la création ne peut pas être de tout dire, ou de vouloir parler de tout. Être artiste, être créatrice, c'est avant tout choisir ce que l'on veut dire pour le dire bien. C'est une question d'humilité, mais aussi d'estime de soi et de ses propres compétences : je ne peux pas parler de tout, parce qu'il y a des choses que je ne maîtrise pas, mais aussi parce qu'il y a des choses que je maîtrise. Si tout le monde peut tout dire et traiter tous les sujets, alors quel intérêt a ma voix ? Je ne peux prétendre posséder des compétences qui ont de la valeur que si je reconnais que c'est aussi le cas d'autrui. Je ne peux affirmer que j'ai un ou des domaines d'expertise que si je reconnais que certains territoires sont ceux d'autrui, et pas les miens.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Sur un travail de vulgarisation, c'est assez compromis. Beaucoup de savoirs nécessaires à une analyse pertinente se construisent avant tout dans les espaces communautaires, dans la sécurité de la parole partagée entre nous, là où on peut se permettre plus de nuances et de complexité parce que nos propos sont plus facilement compris et moins facilement utilisés contre nous. Ce savoir peut ensuite être vulgarisé et diffusé à l'extérieur, mais toujours de manière moins riche. Si une thématique ne nous concerne pas, on n'a pas accès aux endroits où ces savoirs sont les plus complets, on ne peut donc pas les saisir dans toute leur complexité. Ça n'empêche pas d'apprendre, mais je crois en revanche que ça empêche d'enseigner.

Pour la fiction, c'est différent. Ce n'est pas la même chose d'écrire avec des personnages concernés par certaines situations, et d'écrire *sur* ces situations. Encore une fois, l'enjeu repose sur la complexité et les nuances de notre compréhension d'un sujet. En faisant son travail de recherche correctement – ce qui va impliquer des savoirs issus des personnes concernées –, une personne valide peut écrire des personnages handicapés d'une manière qui ne nous sera pas forcément dommageable. Je ne pense pas en revanche qu'elle puisse écrire une histoire dont l'enjeu ou le sujet principal serait le handicap, parce qu'avoir conscience de la manière dont toutes les facettes de ce sujet s'imbriquent et s'articulent dans nos vies serait nécessaire à ce travail. À la fois pour qu'il ne soit pas dangereux, mais aussi pour qu'il soit intéressant pour les personnes concernées et pas juste les autres.

Et cette finesse de connaissance, cette conscience, me paraissent difficiles, sinon impossibles à obtenir sans le croisement de l'expérience vécue et du savoir communautaire, deux sources auxquelles une auteure valide (dans cet exemple) n'a pas accès directement.

Il existe des romances gays entre deux hommes que j'aime beaucoup, et qui ont, par ailleurs, beaucoup de qualités, mais dont je suis capable de voir à la lecture qu'elles ont été écrites par une femme. Même chose pour des histoires avec des personnages handicapés, dont je suis capable de voir qu'elles sont l'œuvre d'une personne valide. Pour autant, ce n'est pas un problème en soi, parce que ces représentations ne sont pas mauvaises ou dommageables, elles sont justes partielles, un peu superficielles et manquent parfois d'une richesse de nuances et de détails que l'on remarque en tant que personnes concernées, puisque, justement, on vit avec. Là où cela devient problématique, c'est lorsque que ces sujets prennent une place trop grande dans l'œuvre par rapport à la connaissance que l'artiste en a, ce qui finit fatalement par lui faire traiter la question à un niveau de détail qu'il n'a pas les moyens d'atteindre sans faire d'erreur, menant l'œuvre à diffuser des informations fausses, violentes et/ou dangereuses.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ? Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Il n'y a pas de propos absolu, ni de création absolue. Il reste toujours des choses à dire, des nuances coupées, des pans oubliés. Tout propos risque de ce fait de se retrouver face à une audience qui en espère et en attend autre chose. Il y a quelques années, par exemple, j'ai fait une

vidéo qui parlait d'une question de ma grand-mère sur ce que voulait dire « se sentir homme ». La vidéo s'adressait à un public de personnes cis* et peu renseignées sur les enjeux trans et j'ai reçu des critiques qui déploieraient le manque d'approche plus politique et d'analyse plus sociale. J'étais tout à fait d'accord avec les propos qu'on me reprochait de ne pas avoir tenus, seulement, ils n'étaient pas adaptés à l'objectif de ma vidéo ni à son audience cible.

Tout propos est aussi et surtout porteur de sens, et de représentation. De quoi déplaire aux personnes désireuses de contrôler l'imaginaire et les limites de ce qui serait envisageable et dicible. Début 2022, la polémique sur l'ajout de l'émoji « homme enceint » s'est parfois résumée à l'argument de surface « ça n'existe pas ». À l'évidence, le problème n'est pas là. D'une part, les hommes trans existent, et sont parfois enceints. Mais surtout, de nombreux émojis représentent déjà des choses qui n'existent pas, sans que cela n'ait jamais posé problème. L'enjeu ici n'est donc pas « Est-ce que ça existe ? », mais « Est-ce que ça a le droit d'exister dans l'imaginaire collectif, dans les représentations ? » Les personnes qui ne veulent pas voir cette image apparaître n'expriment pas ce refus par souci de réalisme, mais parce qu'elles considèrent que certaines images et idées (les deux étant plus ou moins indissociables) ne devraient pas exister, ni être dicibles, ou devenir des sujets qu'il est acceptable d'aborder dans l'espace public.

Alors, oui, forcément en tant que personne trans et handicapée, qui parle de transidentité et de handicap, les images et les idées que je laisse vivre dans mon contenu ne sont pas toujours appréciées par toutes.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Quand je me suis rendu compte que j'étais trans, je me suis dit « Je n'en parlerai jamais à personne. » et aujourd'hui, ma vidéo la plus populaire de l'année 2021 est celle où je parle pendant quinze minutes de l'évolution de mon rapport à la transition médicale.

À l'inverse, il y a plein de sujets que je souhaitais aborder et sur lesquels j'ai changé d'avis. Ce que je crée et ce que je ressens le besoin de dire évolue avec moi, forcément. L'urgence n'est plus au même endroit, j'ai une connaissance plus fine de mes limites et de mes domaines d'expertise, une idée plus précise de mon audience et de ce qu'elle cherche dans mon travail. Je ne vois pas nécessairement ce que je dis comme une victoire et ce que je ne dis pas comme une défaite, il y a simplement des choix à faire, et les données et paramètres avec lesquels je les fais changent, c'est normal.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Peu importe ce qu'on fait de la liberté d'expression et de ce qu'on met en place pour l'assurer, la réponse sera pour moi toujours « non », pour une raison très simple : on n'a pas le temps de tout dire. Je peux généralement produire dix à vingt minutes de vidéo par mois. C'est tout. Ce que je décide de dire dans ces minutes est précieux, parce qu'il n'y aura rien d'autre. C'est pour moi intimement lié au fait d'être un créateur handicapé. Je passe des dizaines d'heures par semaine à juste essayer de garder ma maladie sous contrôle, ou à la subir en espérant que ça passe bientôt. Je n'ai donc pas 24 heures par jour. Je ne les aurai jamais. Les heures que je peux passer assis à mon ordinateur pour essayer de dire quelque chose qui sera entendu

sont rares et précieuses et me forcent à me demander « Qu'est-ce que j'ai *vraiment* envie de dire ? »

Je trouve ça infiniment frustrant de me retrouver devant des œuvres où il est évident que les questions « À qui je m'adresse ? Pourquoi ? Pour dire quoi ? » n'ont pas été pleinement posées et traitées. D'une part, égoïstement, parce que moi, je n'ai pas la marge de me permettre cette frivolité, et que peut-être, je l'envie. D'autre part, parce qu'en tant que créateurices, nous avons une responsabilité. Nous créons des représentations, nous nourrissons des imaginaires, des réflexions. Nous ne sommes pas entièrement responsables de ce que les gens font et retiennent de nos œuvres, mais nous sommes responsables de ce que nous leur donnons.

Toute créateurice devrait se poser ces questions, ne serait-ce que pour vérifier qui sont éventuellement les personnes exclues de la réponse. À qui ne nous adressons-nous jamais ? De quoi ne parlons-nous jamais ? Pourquoi ? « On ne peut pas tout dire parce qu'il n'y a pas le temps de tout dire » sonne peut-être comme du chipotage, mais pour moi, c'est essentiel, parce que si on ne peut pas tout dire, alors, ce qu'on choisit ou non de dire relève d'une hiérarchisation et d'un sacrifice d'un propos pour un autre, et c'est justement ce qui donne du sens et du poids à nos décisions artistiques. C'est une responsabilité indissociable du fait de créer, et il est important, je pense, d'en avoir conscience.

Comédien de formation et auteur de théâtre, Alis-tair Houdayer ouvre sa chaîne YouTube en 2016 pour créer du contenu de vulgarisation de savoirs

communautaires. Artiste trans et handicapé, il aime à rechercher, toujours, le lieu où la parole crée du mieux-être pour les corps hors normes et expérimente avec ces questions tant dans ses créations théâtrales que dans ses vidéos de vulgarisation en ligne ou son travail universitaire.

Axelle Jah Njiké

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?
Je réponds assez crânement « autrice », je dois bien avouer !

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

En fonction des interlocuteurices, je vais rajouter ou pas le terme « afropéenne* » à ma réponse. À savoir que je suis une personne née en Afrique qui a grandi et été éduquée en France, histoire de signifier que j'ai un point de vue situé.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Absolument ! J'ai gagné ce droit en ayant dû autoproduire ma première œuvre sonore, un podcast consacré à l'intimité de femmes noires intitulé *Me My Sexe and I*[®], vu que les interlocuteurices auxquelles j'avais proposé le

concept n'en saisissaient pas l'intérêt. Le pluralisme des vécus féminins, en l'occurrence celui de femmes noires, ne leur apparaissait pas comme pertinent. J'ajoute qu'il s'agissait de personnes blanches. J'ai donc pris le risque de prouver le contraire et, du coup, le succès ayant été de mise, j'ai gagné le droit d'être libre de dire ce que je veux dans mes œuvres.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

On m'a recommandé d'aborder plutôt la discrimination ou la fétichisation dont font l'objet les femmes noires plutôt que l'intime, qui n'était, selon quelques interlocutrices « pas vraiment un sujet ». C'était en 2017, avant l'émergence du mouvement #MeToo et la réhabilitation de l'intime en tant que propos politique. Récemment, pour les besoins d'un autre podcast, je me suis vue empêchée d'utiliser un extrait d'une intervention de Chimamanda Ngozi Adichie à l'Alliance française au cours de laquelle il lui avait été demandé s'il existait des librairies au Nigéria. Je souhaitais mettre en exergue le manque de diversité de la production littéraire française, et décentrer le propos. Faire remarquer que, s'il existait certes des librairies en France, on pouvait se questionner, quand on franchissait le seuil de ces mêmes librairies, sur la place réservée aux auteurices afropéennes dans le paysage littéraire français – et je parle ici d'artistes portant des récits contemporains quant à leur expérience de vie en France. Pourquoi ces expériences-là ne représentaient-elles qu'une portion congrue de la production, voire étaient supplantées par les expériences afro-américaines ou subsahariennes ? On avait peut-être des librairies, mais leurs rayonnages étaient-ils représentatifs de la diversité de la société française ?

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Non, plus maintenant. Dans ma première partie d'existence, jusqu'à ce que je m'enfuie du « foyer » dans lequel je grandissais, je me suis vue interdite et empêchée à plusieurs reprises de dire ce que j'avais envie de dire. Ma parole, mon opinion n'étaient pas considérées comme valables. C'est probablement cet environnement qui m'a rendue si avide de pouvoir m'exprimer aujourd'hui, et m'a emmenée dans un premier temps à donner la parole aux autres, puis à la prendre en mon nom propre.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Je me sens légitime pour prendre la parole sur quasiment tous les sujets qui reflètent mon parcours personnel, qu'il s'agisse d'intime ou de politique. De toute manière, l'intime est politique, et le politique résulte de l'intime. À condition que je puisse partager une anecdote personnelle sur le sujet en question, illustrant la façon dont j'ai moi-même pu aborder la question, je me sens donc légitime pour prendre la parole. Mais je pense néanmoins, tout comme la féministe belge Aïchatou Ouattara, que si le fait d'être une femme noire rend légitime pour parler des questions à propos des femmes noires, il ne s'agit pourtant pas de prétendre parler au nom de *toutes* les femmes noires. Cette nuance est capitale. C'est pour ça qu'il me paraît important de se référer à sa propre expérience pour aborder certains sujets. Même en tant que femme noire, il importe de laisser la parole aux concernées sur certains sujets et parce qu'il y a des sujets par lesquels je ne suis clairement pas concernée, bah vous ne me verrez pas les aborder. Je ne me sentirai pas légitime de le faire.

Par contre, faciliter, si je le peux, la visibilité de ces sujets dans l'espace commun, je le ferai avec plaisir.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Absolument. Même au sein de populations minorées, on peut confisquer la parole aux personnes concernées et à l'instar des autres communautés, on peut avoir tendance à parler au nom des autres, du groupe, du collectif, en omettant la singularité des vécus. Par exemple, il ne me viendrait pas à l'esprit de m'exprimer sur le sujet de l'infertilité, alors que je ne suis pas moi-même concernée. Ou celui du non-désir d'enfant. Par contre, je trouve important de tendre le micro à celles qui le sont, soutenir leurs initiatives et leurs tentatives d'enrichir la conversation globale sur la parentalité et le choix. C'est à ce titre que je trouve important de ne pas usurper ou s'appropriier la parole à tort et à travers, et plutôt relayer.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Je pense que, paradoxalement, des personnes non concernées directement par un sujet peuvent contribuer à le visibiliser. Elles donnent l'opportunité aux personnes concernées de rétablir les choses, les approfondir, les nuancer. Comme je l'ai dit, je trouve important de permettre à celles dont les voix sont les moins considérées d'être entendues. C'est une façon paradoxale d'y parvenir, je le concède, mais c'est souvent comme ça que les conversations s'enclenchent. Du fait de l'inexactitude de ce qui est avancé par certaines et certains, d'autres vont alors

éprouver le besoin de rectifier en permettant à toutes les personnes prêtant attention à la conversation d'avoir une vision plus vaste du sujet.

Cela étant dit, ne pas aborder des sujets par lesquels on n'est pas concernée, laisser la parole aux personnes concernées vaut aussi pour les membres de populations minorées. En tant que personne afrodescendante, il est important que je veille aussi au sein de nos communautés à la parole des personnes homosexuelles, queer*, trans*, non binaires*, en situation de handicap, grosses, TDS*, sujettes à des maladies mentales, etc. Je ne peux pas parler en leur nom sur le seul postulat du phénotype en commun – cela ne me viendrait pas à l'esprit. Mais je ne suis pas dispensée, parce que je serais membre des communautés noires, de relayer ces vécus au sein de ces communautés, où la marginalisation est aussi de mise. Il est, me semble-t-il, important d'être une caisse de résonance dans la mesure du possible de leurs revendications et de les aider à faire entendre leur voix. D'autant plus si elles me ressemblent.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Je crois avoir décontenancé au sein même des communautés afro un certain nombre de personnes avec les thématiques que j'ose aborder. Mais comme je le fais en partant de ma propre expérience, il est compliqué de venir me chercher des noises sans parler de soi, à son tour. Certaines ou certains ont pu avoir le sentiment que je ne tenais pas compte de la question du racisme, que je ne m'y attardais pas suffisamment, mais la vérité est que j'ai la conviction que ça serait faire la part belle aux personnes porteuses de préjugés. Encore trop. Elles demeureraient au centre de la narration, puisque le sujet principal serait à propos

du préjudice qu'elles nous font subir. J'avais envie de faire un pas de côté, décentrer le propos. Parce qu'il me semblait que brasser continuellement les questions ayant trait à la discrimination, au racisme, sans proposer, sans s'offrir d'autres points de vue, un autre regard sur sa vie, sur soi-même revenait à faire de l'autre le personnage principal de notre propre récit. C'est un des effets pernicioseux du racisme, nous couper de notre intériorité pour être inlassablement brassée par les facteurs extérieurs auxquels on doit réagir.

Moi, j'avais envie, avec les contenus que je créais, qu'ils soient sonores ou littéraires, de proposer de tourner le miroir vers soi, être à la fois le sujet, l'auditoire et la narratrice du récit. Qu'il soit certes question de ce qui est injuste et préjudiciable, mais qu'il ne soit pas question *que* de ça. Qu'il puisse être conféré de l'agentivité aux personnes auxquelles je m'adresse, et qu'elles puissent faire valoir une autre narration dont le centre n'est pas déterminé par le regard de l'autre, mais par celui qu'on porte sur soi-même.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

La loyauté à soi peut coûter cher, et il est toujours risqué de considérer plus important de pouvoir se regarder dans la glace que d'esquiver son reflet. Dire le fond de ma pensée m'a coûté quelques relations personnelles et collaborations professionnelles. Par exemple, ne pas accepter docilement qu'on m'empêche de diffuser la séquence de Chimamanda Ngozi Adichie, que j'évoque plus haut, n'a certainement pas joué en ma faveur dans l'optique de collaborations futures. Mais la vérité, c'est que ça m'a surtout rendue peu désireuse de renouveler

ma collaboration avec le média en question. Parce que ça se joue aussi dans ce sens-là ! Il ne faut pas croire que seul le désir du diffuseur importe, nous aussi, en tant qu'auteurices, nous pouvons faire valoir le nôtre. Et clairement, je ne désirais pas que l'on me coupe le sifflet ! Difficile après ça de se sentir en confiance et proposer de nouvelles choses. Mais je ne regrette absolument pas d'avoir été sincère, d'avoir dit ce que j'avais à dire, quitte à être mal vue, c'est de l'intégrité de mon travail qu'il était question.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Je suis une fausse calme au tempérament volcanique. Je suis donc déjà sortie de mes gonds, poussée dans mes retranchements par la mauvaise foi et/ou l'incompétence d'interlocuteurices. Dans ce cas, et uniquement dans cette configuration, il m'est arrivé de dire quelque chose que je n'aurais jamais pensé dire. Généralement, des trucs assez graphiques, à l'instar des jurons qu'on retrouve dans les bulles de bande dessinée. Parce que bon, faut voir à pas trop pousser mémé dans les orties, quoi ! Au risque sinon qu'elle déchausse ses charentaises pour vous les envoyer au visage.

Les artistes peuvent-iels tout dire ?

En principe, oui. *Mais* les artistes étant somme toute des êtres humains comme les autres, même s'il y en a qui semblent se croire sortir de la cuisse de Jupiter ; iels ont aussi le devoir, tout comme chacun et chacune d'entre nous, de ne pas ajouter par leurs œuvres au malheur du monde. Car un ou une véritable artiste pour moi est celle ou celui qui est consciente de notre commune humanité

et qui s'évertue à nous la rendre, dans sa création. Sans enjoliver les choses, les travestir ou être soumise à un propos uniforme, il s'agit, me semble-t-il, de permettre de prendre la mesure de celle-ci, et aider chacun, chacune à y trouver sa juste place.

Née au Cameroun et arrivée en France dans son enfance, Axelle Jah Njiké est autrice afropéenne, podcaster, chroniqueuse et militante féministe païenne. Dépassant le million d'écoutes cumulées, ses œuvres sonores, consacrées aux vécus des femmes afrodescendantes d'un point de vue intime aussi bien que collectif, *Me My Sexe and I*[®] – *Le podcast*, *La fille sur le canapé*, *Je suis noire et je n'aime pas Beyoncé*, ont réuni un large public aux origines et aux cultures diverses. Elle a pris part en 2015 à l'ouvrage collectif *Volcaniques, une anthologie du plaisir* (2015, éditions Mémoire d'encrier) et au recueil *Nos Amours radicales* (2021, éditions Les Insolentes) et a préfacé la réédition de l'ouvrage de Mariama Bâ, *Un chant écarlate* (2022, éditions Les Prouesses). Elle a été désignée par *Le Monde* comme l'un des nouveaux visages du féminisme. Son premier ouvrage, *Journal intime d'une féministe (noire)*, est paru le 3 mars 2022 aux éditions Au Diable Vauvert.

Guillaume Meurice

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?
Blaguisse. Fabricant de blagues. J'aime assez l'aspect artisanal de la pratique. Voire le côté « amateur ». J'ai du mal à considérer ce que je fais comme un métier, encore moins comme un travail, dans le sens où je ferais volontiers gratuitement la même chose. D'ailleurs, bon nombre de gens sont drôles dans la vie, mais n'en font pas leur profession. L'appellation « caricaturiste » me convient également. Je me sens assez proche de la démarche d'un dessinateur de presse. J'aborde l'actualité sous l'angle de la satire, je grossis le trait.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Que c'est difficile. Parce que c'est l'image qui est parfois associée à la pratique de l'humour. « Ça doit être dur de devoir faire rire tous les jours ! », entends-je souvent. Or, ce n'est pas le cas. Ce qui est dur, c'est de se lever tous

les matins pour aller faire un métier que l'on n'aime pas, subir son petit chef, ou ne pas avoir de travail du tout. Payer son loyer et remplir son frigo en faisant des blagues, c'est avant tout une chance et un privilège. Si on m'avait dit ça quand j'étais gamin, je n'y aurais pas cru. Donc, cela n'est pas difficile, même si, comme toute chose, cela demande de la persévérance. Je ne crois pas au talent. Encore moins au génie. Charlie Chaplin par exemple, souvent décrit comme tel, était capable de refaire ses prises des dizaines et des dizaines de fois avant d'en garder une qui lui convienne. Je crois à l'envie de faire les choses et au temps passé à essayer de les faire le mieux possible, c'est-à-dire de trouver les moyens les plus singuliers de les exprimer.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Oui, tout à fait. Mais le concept de liberté porte en lui une évidente contradiction. Une liberté s'inscrit forcément dans un cadre qui la contraint. C'est le cas pour la liberté de circuler qui est soumise au code de la route, et aux différentes frontières. C'est aussi le cas pour la liberté d'entreprendre soumise au code du travail. Mais également pour la liberté d'expression, bien évidemment, soumise au code civil qui stipule l'interdiction de diffamer, inciter à la haine, etc. Donc je me sens libre de tout dire dans ce cadre, qui me convient tout à fait. Je tiens à ce que les injures racistes, sexistes ou homophobes restent considérées comme des délits et non comme des opinions. Il me semble que c'est au prix de ce paradoxe que des gens peuvent cohabiter sans se foutre sur la gueule plus que de raison.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Oui, lorsque je travaillais à Canal+, dans une émission qui s'appelait *La Nouvelle Édition*, on m'a interdit de diffuser un dessin de Charb à l'antenne, une semaine après sa mort dans l'attentat de Charlie Hebdo. « Pour des raisons de sécurité », m'avait alors précisé la boîte de production responsable de cette décision. « Pour des raisons de foutage de gueule », avais-je déclaré sur les réseaux sociaux. J'avais ensuite refusé de faire une chronique ce jour-là et avais quitté l'émission quelques jours plus tard. Sur France Inter, cela n'a jamais été le cas, car personne ne relit mes chroniques avant diffusion et l'émission est en direct. Mais en règle générale, quand on essaie de me brider, je me tire.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Oui, bien sûr. Et heureusement que l'on réfléchit avant de dire les choses en public. Je ne m'interdis rien par rapport aux autres ou par rapport à tel ou tel type de réactions supposées, mais par rapport à moi. J'essaie de ne dire que des choses que je suis capable d'assumer. Pour prendre un exemple précis, un jour à France Inter, j'avais prévu de faire une chronique sur la police. J'avais interrogé des flics lors de l'une de leurs manifs et m'étais amusé à leur parler de violences policières et de doctrine du maintien de l'ordre. J'avais fini le montage et l'écriture, lorsque j'ai appris l'attentat au couteau à la préfecture de Police. Il m'a semblé alors indécent de diffuser cette chronique à ce moment précis. Mon point de vue général sur la police n'avait pas changé. Pas davantage que mon envie de m'en amuser. Mais simplement, le moment n'était pas opportun. Je ne considère pas qu'un

humoriste est au-dessus de tout. On engage sa responsabilité dans une prise de parole. Et c'est tant mieux.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Sur tous les sujets dans le sens où ma parole n'engage que moi. Je ne suis légitime sur aucun sujet en particulier. Je donne juste mon avis en essayant de ne pas être donneur de leçons, ni moralisateur. L'humour permet en effet d'exposer son point de vue en essayant de ne pas trop emmerder les autres. Je trouve qu'il y a une certaine élégance là-dedans. Je ne vois pas forcément le rire comme « la politesse du désespoir », mais plus une manière « d'étonner la catastrophe par le peu de peur » qu'elle me fait. Et d'avoir l'impression ainsi de moins subir la réalité. De prendre du recul, de la distance. Tous les sujets m'impactent, comme ils impactent chacun et chacune de nous. Mais le sujet n'est pas le plus intéressant dans une chronique. Ce qui l'est, c'est l'angle avec lequel on choisit de le traiter. Il y a mille manières de parler de la politique sécuritaire, des relations femmes-hommes, du système de santé, etc. Ce qui me plaît chez les humoristes, ce n'est pas la recherche de ce qui va faire rire, mais le choix de partager ce qui les fait rire. Évidemment, c'est très subjectif. Et à mon avis, plus ça l'est, plus c'est intéressant.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Oui, la parole des personnes concernées par une lutte est bien évidemment toujours plus puissante que celle d'une personne qui va s'octroyer le droit de parler à leur place. Les personnes victimes de racisme, de sexisme, d'homophobie, ou autre, sont bien sûr plus légitimes à

exprimer leur vécu et leur vision des difficultés qu'elles rencontrent et subissent. J'ai la chance sur France Inter de réaliser des chroniques sous forme d'interviews. Sur un sujet comme le handicap, j'ai ainsi pu interroger Philippe Croizon ou Elisa Rojas, qui sont directement concernées par les problèmes de manque d'égalité et d'accessibilité. De la même manière que j'ai pu interroger des réfugiés syriens dans la vallée de la Roya et des exilés afghans après le retour des talibans dans leur pays, ou encore, rencontrer des membres du personnel soignant et de la recherche universitaire, des auxiliaires de vie scolaire. Parfois, il faut savoir se taire et écouter. On a beaucoup considéré le mouvement #MeToo comme une libération de la parole des femmes. Mais c'est, je l'espère aussi, un grand mouvement d'ouverture des oreilles des hommes.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Oui, bien sûr que des personnes non concernées peuvent apporter des choses. Et heureusement. Un ou une sociologue qui travaille sur les inégalités ne doit pas nécessairement vivre dans la rue pour les étudier. Pas davantage qu'un ou une médecin ne devrait obligatoirement avoir un cancer du foie pour savoir le soigner. L'idée n'est pas ici de parler « à la place de », mais de mettre en lumière ou de pointer du doigt un dysfonctionnement. Alors, oui, il s'agit de prendre des précautions, mais pas davantage que sur d'autres sujets. En règle générale, quelle que soit l'audience, je doute néanmoins que la parole d'un humoriste impacte beaucoup. Et tant mieux, d'ailleurs.

Nous ne sommes que des clowns et même si, parfois, nous traitons de sujets graves, au final, nous ne prenons aucune décision. Ce qui est plus grave, c'est que le personnel politique ressemble de plus en plus au cirque Pinder, et que leurs inconséquences nous pourrissent la vie au quotidien.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Tous les jours, tout le temps, après chaque chronique. Et c'est bien normal. Comme disait Duchamp, « c'est le regardeur qui fait l'œuvre ». Non pas que je considère spécialement mes blagounettes comme une œuvre, mais sans destinataire, je parlerais dans le vide. C'est donc la rencontre de deux subjectivités qui est intéressante. Et qui produit inévitablement des malentendus, des frustrations, des rires, des frictions, des étincelles... Je n'aime rien plus que provoquer le débat. Apporter un peu de doute sur nos certitudes, que ce soit les miennes ou celles des gens qui m'écoutent. Je ne vois pas mes chroniques ou mes spectacles comme du prosélytisme, ni même du militantisme, mais comme un point de vue dont on peut évidemment discuter, qu'on peut remettre en question. Donc, vive les reproches, les critiques, les encouragements ! Le pire pour un humoriste, comme pour tout être humain d'ailleurs, c'est l'indifférence.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Tout dépend de ce qu'on appelle un risque. À l'époque de la cour des rois, le bouffon prenait vraiment le risque de sa mort s'il ratait une blague. Aujourd'hui, le risque est de se faire virer. Mais cette menace ne doit pas, selon moi,

influer sur nos prises de parole. Je préfère me faire virer pour avoir dit ce que je pense, plutôt que d'occuper un poste car j'aurais fermé ma gueule pour plaire à tel ou tel décisionnaire. Les menaces que je reçois sont davantage celles que l'on peut lire à mon contre sur les réseaux sociaux, mais cela ne m'a jamais empêché de traiter un sujet ou de me rendre quelque part. Je me souviens de quelques avertissements rédigés de façon « passive-agressive », avant une manifestation organisée par des chasseurs. « Je te conseille de ne pas venir. Moi je suis sympa, mais c'est pas le cas de tous mes amis. » J'y étais évidemment allé quand même, et tout s'était bien passé. Si, en tant qu'humoriste, on commence à céder à ce type de pressions, on ne devra bientôt plus faire des sketches que sur des sujets anodins. Et il y aura toujours une « amicale des sujets anodins » pour venir vous menacer.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Ah oui, je n'avais jamais pensé pouvoir faire des chroniques devant des ministres, par exemple, ou encore, aller à l'Assemblée nationale interroger les parlementaires. Il y a quelque chose de très amusant à avoir en face de soi les représentantes et représentants du pouvoir dans leur rôle très codifié, guindé, ritualisé et questionner l'absurdité de leur position. Là encore, le dispositif ressemble à celui d'un bouffon à la cour, même si l'objectif n'est plus de faire rire le roi, mais bien les gens qui écoutent. Je me suis régalé à demander à Patrick Balkany s'il n'en avait pas marre de « tous ces hommes politiques qui magouillent », à Emmanuel Macron le prix de son costard, et rappeler à Éric Ciotti qu'il était un descendant d'immigrés. Je me retrouve dans la situation du gamin que j'étais à l'école.

Davantage au fond de la classe à taquiner les profs qu'au premier rang à lever la main pour demander la permission de prendre la parole.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Non. Pas plus et pas moins que d'autres personnes. Comme je l'ai déjà dit, les limites de la loi me semblent assez claires et plutôt fondées. L'interdiction des injures publiques, de la diffamation, de l'incitation à la haine me semble légitime. Donc ils ne peuvent pas tout dire et tant mieux. Ils ne sont pas intouchables, au-dessus de la société, mais au contraire en son cœur. Avec ce que cela implique de responsabilité, de nécessaire remise en question. Le principal danger d'un ou d'une artiste, c'est sans doute de se prendre au sérieux, de croire en sa supériorité. À l'inverse, la société doit les protéger des menaces et leur laisser des espaces de création. En ce qui concerne l'humour, la bonne santé de la satire dans un pays est souvent un bon indice de l'état de sa démocratie.

Guillaume Meurice est humoriste sur scène ainsi qu'à la radio, sur France Inter. Issu d'un milieu populaire, il s'installe à Paris au début des années 2000 pour s'inscrire au Cours Florent. Il est l'auteur et l'interprète de plusieurs spectacles comiques, de nombreuses chroniques, mais également du livre *Le roi n'avait pas ri* (éditions JC Lattès), qui traite des relations entre le rire et le pouvoir.

Site : www.guillaumemeurice.fr

Laura Nsafou

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je dis que je suis autrice ou auteure de romans et d'albums jeunesse.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Je ne précise pas toujours que je suis une auteure afro-féministe, selon les espaces, même si cela contribue à mes œuvres littéraires : mon engagement afroféministe est souvent utilisé pour m'accuser de communautarisme quand j'explique qu'il est important pour moi de travailler sur la représentation des communautés noires. À force de devoir expliquer comment mes imaginaires sont nourris de mon afroféminisme, plus qu'ils ne sont afroféministes, j'en viens à ne plus le mentionner pour m'éviter de longues explications.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Dans la vie, oui, avec les années ; mais plus difficilement dans mes œuvres, car je dois anticiper la réception de mes projets avec les réactions discriminantes, et plus particulièrement, négrophobes. Il y a une fatigue accumulée, qui fait parfois qu'on pense à abandonner certaines envies, dans sa création.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

On m'a souvent déconseillé de me dire « afroféministe », parce que ça me mettrait une étiquette... Sauf qu'on m'en colle déjà une en tant que femme noire, alors, ça ne change pas grand-chose. Par contre, en termes de création, mon agente littéraire m'a déjà incitée à garder certaines de mes œuvres pour « plus tard », d'attendre quelques années car le monde de l'édition n'était pas « prêt » à les accueillir. Je me suis posé la question de savoir si le monde de l'édition serait vraiment prêt un jour et, encore aujourd'hui, je constate qu'il est surtout question de trouver l'éditeur ou l'éditrice au sein d'une structure qui voit mon travail pour ce qu'il est, plutôt que d'attendre un réel changement des mentalités dans l'industrie. C'est un peu une situation à deux vitesses. La question étant : le monde de l'édition sera-t-il « prêt » un jour ? Et si oui, quand ?

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Une ou deux fois, parce que je savais qu'une situation mettant en scène des personnages afrodescendants allait être lue avec un regard exotisant, il me semble. Par exemple,

décrire une femme noire sensuelle demande une attention toute particulière, quand on sait que l'imaginaire collectif stigmatise déjà la sexualité des femmes noires en la considérant comme étant sauvage ou débridée, avec l'influence de relents coloniaux. C'est une contrainte qui m'amène à faire des choix millimétrés sur ce que je veux montrer, et sur les moyens de le faire sans nourrir les stéréotypes ambiants. Ça dépend des contextes, des histoires et de mes envies aussi. En somme, j'oscille toujours entre le livre que j'ai *vraiment* envie d'écrire et sa version exposée au lectorat.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Sur les questions de représentations liées aux communautés afrodescendantes, et particulièrement à la représentation des femmes noires, parce que je suis une femme noire qui a étudié ces thèmes, qui a travaillé dans l'édition et qui a été lectrice d'une littérature qui peine à représenter sa population.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Pas laisser seulement la parole, mais aussi des opportunités, tout simplement parce que j'estime que certains projets seraient mieux faits par d'autres, ou leur correspondent mieux ou plus.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Je prends toujours des précautions pour aborder les sujets que je ne maîtrise pas. J'interroge les personnes

concernées, voire je m'abstiens. J'attends donc la même chose d'autrui.

Des personnes non concernées peuvent apporter des choses nouvelles sur un sujet seulement si elles questionnent d'abord leur rapport à ce dernier. Il n'est pas possible de se retirer de l'équation et faire comme si on était complètement en dehors d'un contexte ou de l'histoire d'une société. Et quand la littérature française a une tradition d'auteurs et d'autrices blanches écrivant sur des personnes noires, au détriment des personnes noires à qui on continue de refuser l'accès à la production, ça veut dire quelque chose. C'est tout sauf anodin. Et pourtant, cela reste plus facile en France de trouver des écrivaines ou écrivains blanches qui veulent se mettre « dans la peau » de personnages noirs que d'écrire et de publier sur la blanchité*, et de questionner cette place hégémonique dont les personnes perçues comme blanches bénéficient dans les sociétés occidentales.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Oui, dès que je parle du manque de représentation en littérature, et particulièrement des questions raciales. Ça pique, visiblement (rires). C'est pourtant un constat très pragmatique. Aux Assises de la littérature jeunesse de 2021, j'ai participé à une table ronde où la question était soulevée. Plutôt que d'admettre qu'en l'état actuel, la littérature jeunesse exclut certains enfants, et que la rendre plus représentative demanderait une remise en question et du travail, tout le monde continue de vouloir prétendre que la littérature est « universelle ». Les seules réponses que j'ai obtenues, lors de cette conférence, c'est « pourquoi je ne m'identifiais pas

à madame Bovary » ; des allusions à la censure, et un aveu à peine voilé que la satisfaction de créer prime sur l'impact de la littérature sur son lectorat. C'était assez lunaire... Mais c'était aussi la preuve que ce ne sont pas les personnes minorisées qui sont dans l'émotion, mais bien l'industrie qui craint de faire son examen de conscience.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Oui. J'ai déjà vécu du cyberharcèlement pendant des années dans ma vie personnelle, pour mon engagement afroféministe sur les réseaux sociaux, au point d'être fichée par des mouvements d'extrême droite. Aujourd'hui, j'établis des stratégies pour me protéger.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Là, tout de suite, je ne vois pas.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Oui, mais je pense que très peu s'imaginent accepter la responsabilité qui va avec leurs propos.

Laura Nsafou, écrivaine et blogueuse afroféministe, aborde sur son blog « Mrs Roots » les questions relatives à l'afroféminisme en France et à la visibilité des littératures afro. De la création de sa plateforme mrsroots.fr à la publication de son best-seller, *Comme un million de papillons noirs* (éditions Cambourakis), elle s'intéresse au manque de représentativité de la société dans la

littérature française. En septembre 2021, elle signe
le premier opus de sa saga young adult, *Nos Jours
Brûlés* (éditions Albin Michel).

Oh Mu

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

En général, je dis que je suis artiste et, si je dois aller dans les détails, que je fais de l'illustration, de la musique et que je me suis lancé-e dans le tatouage.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Quand j'étais plus jeune, j'avais tendance à trop expliquer. Je disais, je fais de l'illustration, mais je n'en vis pas encore, par exemple. Je ne me sentais pas légitime, alors que maintenant, si.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Oui et non. Sur Internet, j'ai l'impression de jouir d'une grande liberté. Je peux parler des questions LGBT, de mon handicap, de mon genre sans trop de problèmes. Mais dans une certaine limite. Je fais attention à ne pas

mettre de hashtags liés aux questions LGBT, par exemple, ou à la nudité, car sinon les plateformes censurent mes propos, ou opèrent un *shadow ban**, une forme de censure très insidieuse : la plateforme fait en sorte que les contenus militants, par exemple, ou féministes, perdent en visibilité, sans qu'on s'en rende compte. La raison invoquée, c'est la volonté de ne pas attirer des gens qui pourraient tenir des propos menaçants, et de protéger les personnes *handies** ou LGBT d'un harcèlement massif. Mais ça me paraît assez douteux.

J'ai aussi posté parfois des illustrations avec un texte, une légende contenant le mot « sexe » ou « sexualité », et mon post partait directement à la poubelle ! Par conséquent, quand j'écris, dessine ou fais de la musique, je me sens libre, mais cette liberté s'arrête à Internet et aux plateformes, qui sont loin d'être des espaces *safe*, voire sont carrément d'extrême droite, sur ces aspects. Et si l'extrême droite passe un jour, est-ce que j'aurai encore la force et la confiance pour parler ouvertement du fait de n'être ni hétéro, ni cisgenre* ?

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Oui. Il y a quelques années, j'étais en relation avec des gens du milieu musical qui travaillaient sur mon projet et j'ai dû m'en distancer pour me préserver car, à plusieurs reprises, on m'a dit, tu ne devrais pas dire ça, ou alors il faudrait le dire autrement, te montrer moins énervé-e. Un ancien manager m'a ainsi reproché ce que je postais sur les réseaux, en prétextant que des directeurs de maisons de disque pouvaient se sentir attaqués. À l'époque, je parlais encore plus de féminisme, d'antivalidisme*, d'antiracisme. Et ça m'a blessé-e parce que

j'avais l'impression qu'on me demandait d'être quelqu'un d'autre.

Parler de mon genre, de ma sexualité, de mes problématiques de santé, c'était aussi quelque chose que les personnes qui travaillaient avec moi ne voulaient pas trop entendre. Elles prenaient le problème à l'envers, comme si ce n'était pas la société qui restait mal informée sur certaines problématiques, mais à moi de ne pas trop en dire, pour ne pas être stigmatisé-e ni harcelé-e. Pire, iels considéraient parfois que c'était moi qui risquais de m'enfermer dans une case ou de me stigmatiser moi-même.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

À l'époque, oui. Chaque fois que je postais des choses, je me disais, oh là là, peut être que ça, il faudrait que je supprime. Mais aujourd'hui, je ne m'interdis pas de dire les choses. Par contre, je me suis déjà posé la question de la manière de les dire. Pour que ça soit bien interprété, je fais attention à utiliser les bons mots pour froisser le moins de personnes possible, et ne pas me faire harceler. Ce serait hypocrite de dire que je n'ai aucun filtre et que je balance tout : j'ai été harcelé-e dans le passé et je sais à quel point c'est difficile à vivre. J'essaie de garder cette liberté tout en m'interrogeant sur la manière de dire, sans dénaturer le message. De façon à ce que mon propos ait le même impact, mais que ça ne m'impacte pas moi, en tant que personne.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Les sujets qui me concernent, c'est-à-dire le genre, la bisexualité, la pansexualité* et la question du handicap, de

l'autisme et du stress post-traumatique complexe, entre autres. Soit des choses que je vis au quotidien.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Il y a plein de sujets sur lesquels je ne me sens pas très calé-e. Et je préfère laisser la parole à d'autres. Dès lors que je ne le vis pas, ça n'a pas de sens de prendre la parole, et la place. À ce titre, je comprends tout à fait qu'on fasse de la mixité choisie pour les personnes racisées*, par exemple, ou celles qui vivent d'autres oppressions que moi.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Je pense qu'ils peuvent apporter des choses en tant qu'alliées et alliés et soutiens. Contribuer à la cause, mais de manière indirecte. Par exemple, je n'ai jamais vécu le racisme de ma vie, pas plus que la grossophobie. Qu'est-ce que moi, je peux apporter aux luttes antiracistes ? J'essaie de déconstruire* mon racisme intériorisé et inconscient, mais aussi de remettre en question celui de mon entourage. De la même manière, je m'efforce de comprendre et de soutenir lorsque, par exemple, des personnes touchées par certaines formes d'oppression créent des événements.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Aujourd'hui, j'ai appris à me protéger. J'ai un compte militant lié à mon handicap, sur lequel j'ai supprimé la possibilité de m'envoyer des messages privés ou de répondre

à mes *stories*. Ce qui permet de filtrer énormément de choses. On peut aussi n'autoriser que les personnes abonnées à répondre à un post, afin de filtrer les réactions. Et dès que je sens qu'une personne est là pour débattre, et pas vraiment pour comprendre ni s'instruire, je ne réponds plus, j'essaie de garder mon énergie pour des choses importantes.

Je me suis aussi distancié-e du milieu militant, j'essaie de faire passer mes messages à travers l'illustration et la musique, et moins à travers des posts militants. Car le moindre faux pas, le moindre mot de travers, surtout si on est très visible, peut déclencher des harcèlements massifs. Au sein même de la communauté ! Je n'ai aucun problème à faire des posts d'excuses, à dire, vous avez raison, je me suis trompé-e. Mais il faut aussi prendre conscience que tout le monde a son expérience de vie, sa manière de voir, et que ce n'est pas parce qu'une personne vit telle ou telle chose que ça invalide l'identité ou l'expérience de vie de l'autre.

Pour ce qui est des reproches éventuels à ne pas dire des choses, c'est aussi un truc qui m'a fait me distancier du militantisme. Ce n'est pas parce qu'on est sur les réseaux qu'on a l'énergie de parler de tout. Il faut comprendre ce besoin de garder de l'énergie pour soi, afin d'essayer d'améliorer la société ensuite. Ce n'est pas parce qu'on ne parle pas de tout ou qu'on n'est pas 24 heures sur 24 à fond que ça fait de nous des personnes problématiques, ou qui s'en fichent.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

En 2020, j'ai commencé à recevoir des menaces de viol et de mort venant d'une personne qui suivait mon travail

artistique et musical, jusqu'à trouver où j'habitais, et venir frapper à ma porte. J'ai dû appeler la police, porter plainte, mais c'était compliqué... Il y a eu une légère enquête, sans plus. Alors qu'on parlait d'une personne inconnue, qui me menaçait depuis des mois, à m'envoyer des mails trente fois par jour depuis des comptes différents ! Et cette personne m'a encore stalké-e* pendant deux ans.

C'est aussi à ce moment-là que j'ai dû couper les ponts avec les personnes avec qui je travaillais, dans le milieu musical. Je me suis rendu compte à quel point elles minimisaient la violence et l'impact psychologique que ces menaces avaient. C'est là que j'ai compris que ce n'était pas moi, le problème, mais leur regard.

Pendant un mois, mon compte dédié à l'illustration a subi un harcèlement massif. Je recevais chaque jour des messages assez violents. Mais sur mon compte militant, j'ai connu pire encore. Quand j'ai montré à quel point un compte de blagues était violent pour la communauté handie – et pas que –, j'ai vu débarquer tout jeuxvideo.com, toutes les personnes de YouTube, des raids entiers de harceleurs, pendant deux mois. En continu. Tout ça parce que le créateur du compte en question était connu, et qu'il avait tout un réseau. Je me suis rendu compte que pointer du doigt le validisme* ou le sexisme pouvait générer énormément de violence.

Maintenant, ce sont des choses qui m'impactent moins parce que j'ai réussi à mettre plus de limites et à savoir où sont mes propres limites : quand est-ce que je me mets en danger, ou pas ? Les groupes organisés ou secrets sur Facebook ou autre, qui passent leur temps à tacler d'autres personnes, à se moquer, existent toujours. Mais désormais, je n'y prête plus attention.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Des tas : quand je dessine, quand je fais de la musique, ça ouvre des portes que je ne pensais même pas ouvrir un jour. Mon moi d'il y a dix ans ne pensait pas qu'à travers l'illustration, j'allais parler autant de choses personnelles. Jamais je n'aurais cru me mettre dans une position si vulnérable sur certains sujets, car je n'osais pas dire complètement qui j'étais. De même, il y a des choses que j'ai dites dans mes paroles de chanson avant même de les dire dans la vraie vie, à mes proches ou mes amies et amis. C'est hyper enrichissant pour moi de pouvoir exprimer tout ça à travers l'art. C'est par ces médiums que j'ai commencé à me connaître et à m'exprimer réellement.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Oui, je pense. La seule limite c'est, est-ce qu'on va savoir gérer l'impact, négatif comme positif. Parfois, on dit des choses qui nous paraissent évidentes, sans penser que quelque part, on permet à d'autres personnes de prendre la liberté de les dire aussi. Dans mes illustrations, je dis simplement mon quotidien et les gens m'en remercient, car il s'agit de choses qu'ils ressentent aussi, mais sans jamais avoir réussi à mettre les mots dessus.

Un ou une artiste dit donc ce qu'il veut, par rapport à ses limites. Je ne vais jamais lui demander de parler de son intimité s'il n'en a pas envie. Ni jamais lui en vouloir, s'il en parle sans filtre. C'est à l'artiste de définir ses propres limites.

Oh Mu, nom de scène d'Evan Marchi, est une personnalité artistique italo-suisse active dans les domaines de l'illustration et de la chanson, et activiste pour les droits des personnes autistes.

Ovidie

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je dis réalisatrice et autrice car c'est ce qu'il y a de plus générique. Après, ça dépend du contexte. Parfois, je vais répondre uniquement documentariste, puisque c'est ce qui prend la majorité de mon temps. Mais j'ai aussi une activité d'autrice de fiction, donc, en général, je dis réalisatrice-autrice.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Je ne dis pas spontanément que je suis docteure. Après la soutenance, j'ai mis un peu de temps à accepter ma légitimité, à comprendre que je n'avais pas décroché ce grade dans une pochette-surprise. Sans compter l'enjeu de la qualification pour être maîtresse de conférences. Avec toujours cette crainte qu'on me mette des bâtons dans les roues, qu'on ne me laisse pas accéder à l'université comme je le voulais. Dorénavant, je l'assume pleinement, même

dans mes dossiers de candidature, dans mon CV, je précise que je m'appelle Ovidie.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Oui.

Je ne m'interdis pas de dire ce que je pense. Je n'ai pas trop de sujets tabous. Et j'ai aussi cette sensation d'être beaucoup plus libre de m'exprimer aujourd'hui parce que la société a évolué, sur les questions de féminisme notamment. Dans ma série de podcasts pour *Le Cœur sur la table*, qui s'intitule *La Dialectique du calebut sale*, j'évoque une possible sortie de l'hétérosexualité. Il y a dix ans, c'était impossible, ça aurait été considéré comme trop radical. On nous aurait traitées de « féministes hystériques ». Aujourd'hui, c'est possible de le dire, publiquement.

Autre exemple, à l'époque où je réalisais des films pour adultes, pour Canal+, il y avait un film qui s'appelait *Le Baiser*, dans lequel les mecs aussi se mettaient à s'embrasser et à se caresser, avec une scène de fellation, tout cela dans le feu de l'action. À l'époque, ça a fait débat. Quand il a vu le film pour la première fois, le chargé de programme m'a dit, il va falloir que je le défende, tu sais ? De fait, c'était la première fois que Canal+ proposait une scène entre mecs, en dehors de la case spéciale. Eh bien, j'ai l'impression que cet épisode, c'était il y a mille ans. Que de chemin parcouru !

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

50 000 fois. On m'a toujours dit : « Ah non, il ne faut pas aborder ça, ne serait-ce qu'avoir une parole politique, c'est clivant... » On m'a mise en garde : « Attention, tu vas

créer des clans, il faut être plus rassembleur, fédérateur. » Et moi, je m'en fous. Je pars du principe que si les gens lisent un de mes livres ou regardent un de mes docs, iels savent à quoi s'attendre : un point de vue particulier sur le monde et pas une parole neutre ou faussement neutre. Dans certains de mes films, des petits trucs ont été coupés au montage, on m'a invitée à retirer quelques petites phrases. Mais rien de très méchant. En revanche, je me souviens de deux exemples précis, où la question s'est posée de manière très concrète. À chaque fois pour des questions juridiques réelles, autour de la présomption d'innocence notamment.

Au moment du procès de DSK, une des travailleuses du sexe qui était passée à la barre avait raconté une scène qui accusait clairement Dominique Strauss-Kahn de viol. Et je me souviens avoir écrit un texte pour *Métro* (pendant deux ans, j'ai écrit deux articles par semaine pour ce journal, une sorte de tribune), dans lequel je m'étonnais que personne n'utilise le terme « viol ». Pour la première fois depuis que je travaillais pour *Métro*, le texte a été passé au peigne fin du juridique, afin de savoir si on avait le droit de le publier, ou pas. Au final, il l'a été, car il restait dans les clous de la légalité. Mais je me souviens avoir eu par la suite quelques petites emmerdes ; étaient-elles en lien avec ça, ou pas ? Difficile de le savoir. Mais j'ai été tricarde de certains médias. Même si, évidemment, je n'ai jamais su si c'était en lien avec cet article, ou pas.

Autre anecdote. J'ai réalisé un documentaire sur le procès qui a opposé les deux policiers de la BRU, la Brigade de recherche et d'intervention, et une touriste canadienne qui dit avoir été violée dans les locaux du 36, quai des Orfèvres. Le film est passé entre les mains de tous les

services juridiques de France et de Navarre, pour savoir si on pouvait bien le diffuser, si on restait dans les clous de la légalité.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Ce que je ne m'autorise plus à faire depuis des années, c'est critiquer une autre femme ou une autre féministe. Au contraire d'il y a dix ans. Dès qu'il pouvait y avoir un désaccord médiatique ou public, je prenais facilement la parole pour descendre unetelle ou untel ayant une position opposée aux miennes, par exemple, sur les sujets clivants que sont le travail du sexe, ou le voile. Aujourd'hui, je ne le ferais plus. Je mets un point d'honneur à ne plus attaquer d'autres féministes. J'apprécie qu'on fasse la même chose avec moi, parce que je sais que j'ai des positions qui sont parfois clivantes, de par mon expérience particulière notamment.

Dans la même veine, j'ai plutôt tendance à encourager les femmes cinéastes. Si je vois un film réalisé par une femme et que je le trouve bien, j'essaie de le dire sur les réseaux sociaux. Un petit tweet, ça ne mange pas de pain. Et si je n'aime pas, eh bien, je ne dis rien.

Autre chose que je ne faisais pas nécessairement à l'époque, je peux désormais me poser, discuter avec une abolitionniste, par exemple, et échanger. Chez les militantes féministes, ce qui nous motive à la base, ce sont quand même des idées sincères. Et les positions d'une personne peuvent aussi dépendre de son parcours social, culturel, militant, etc. Je préfère donc discuter en off, en dehors des textes publiés ou des prises de bec sur les réseaux sociaux et médiatiques.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Si on prend l'ensemble de mon travail depuis vingt ans, ma constante, c'est la politisation de l'intime. L'analyse de l'intime, à travers un prisme politique, et féministe. Quand je dis « intime », ça ne veut pas dire seulement « sexualité ». C'est aussi le rapport au corps, par exemple, la question du consentement dans l'accouchement, les violences obstétricales. Mais aussi la politisation de la relation amoureuse, l'analyse de l'hétérosexualité en tant que système politique, et le rapport aux normes de beauté, au poids, à la boulimie, à l'anorexie, aux troubles alimentaires, à l'âge, au corps qui vieillit. Tout ce qui concerne l'intime et sa représentation à l'écran. Le champ est infini.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Je ne vais pas m'embarquer sur le territoire de l'égalité salariale, par exemple. Je ne suis pas la plus légitime, et ça m'intéresse moins.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

La création ne se fait jamais ex nihilo. Dans la production de films, c'est encore plus criant. Un documentaire, c'est deux ans, une fiction cinéma, c'est parfois huit ans... Qu'est ce qui fait qu'on se dit, c'est ce sujet-là que j'ai envie de défendre ? Et qu'on y passe des mois, des années, à bouffer une partie de notre vie, de notre couple ? Forcément, le sujet nous concerne. Ça ne veut pas dire qu'on parle de soi, ni qu'on raconte son histoire, mais le fait

de raconter cette histoire-là à partir d'un point de vue situé, ça change l'histoire. Quand je fais *Là où les putains n'existent pas*, je ne raconte pas mon histoire à moi. Je n'ai pas été assassinée dans les locaux des services sociaux. Néanmoins, mon approche va être particulière, reliée à qui je suis et d'où je viens.

Je crois énormément au point de vue situé. Par exemple, tout ce qui a été filmé sur la pornographie ces vingt-cinq dernières années est à mon sens raté et à côté de la plaque. Pourquoi ? Parce qu'il y a une mise à distance du sujet, avec cette sensation de visiter un zoo humain. Il est préférable selon moi de laisser s'exprimer les personnes concernées. Laisser la place à d'autres artistes, à d'autres réalisatrices. Et pas de faire rentrer au chausse-pied des idées soi-disant inclusives dans la moindre série. Car on voit bien qu'il y a aujourd'hui une sorte de *féminisme washing** ou un *pink washing** concernant l'homosexualité.

De mon côté, je ne vais pas me mettre à écrire une histoire qui se passe dans un pays que je n'ai pas visité, ni me mettre à parler à la première personne, ou faire parler un narrateur ou une narratrice d'une expérience qui m'est inconnue. Je me vois mal me mettre dans la peau d'une fille qui aurait été jeannette ou scoute dans sa jeunesse, ou qui vient d'un milieu social éloigné du mien. Si on vient des classes moyennes d'Épinal, si on a connu le mépris de classe, par exemple, et qu'on raconte une histoire qui se passe dans la France pavillonnaire, on ne va pas la raconter de la même façon que si on a grandi à Neuilly-sur-Seine. C'est dans ce sens-là que je parle de point de vue situé. Ça ne veut pas dire qu'il faut passer sa vie à être dans l'autofiction ni à s'autonarrer.

Ce point de vue situé, j'y crois aussi pour la recherche universitaire. Il y avait des passages dans ma thèse, par

exemple, à la première personne. Il me semble important, y compris dans la recherche, de dire d'où on parle.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Sur la question de travail du sexe, par exemple, le fait de ne jamais avoir pris de position abolitionniste m'a valu d'être taxée de complicité avec les proxénètes. Avec des attaques hyper violentes. Mais aussi du dénigrement, du sabotage de travaux en cours ou des gens qui viennent me savonner la planche. Idem pour la pornographie. Mon absence de condamnation claire et nette d'un sujet que j'ai pourtant largement questionné, dans *Pornocratie*, m'a valu des critiques. En gros, refuser de condamner sur ces sujets clivants implique d'être traîtresse à la cause féminine. À partir du moment où on a une position un peu atypique, qu'on ne récite pas son catéchisme ni des discours tout faits, on peut aussi se retrouver exclue de certains médias, ou de certaines conférences.

C'est cette violence intraféministe qui m'a amenée il y a quelques années à décider de ne plus jamais dire de mal d'une autre féministe : je ne veux pas faire aux autres ce que je ne veux pas qu'on me fasse. Cette violence est épuisante. Elle m'a fait du mal, et j'ai du mal à comprendre que mes ennemies les plus radicales soient parfois issues de ce camp-là, le camp féministe. J'ai subi des attaques d'une violence déstabilisante parce que les discours employés, les arguments, étaient les mêmes que ceux des masculinistes*. Avec cette volonté de me silencier* et de me faire fermer la gueule en disant : « Ouais, mais regardez, elle, c'est l'actrice porno, sa parole ne compte pas ! »

Et ça peut aller très loin. Sur un blog Mediapart, il y a eu récemment une tribune qui racontait n'importe quoi.

Ce n'est pas moi qui étais visée, mais je m'y suis retrouvée mêlée sous prétexte que j'ai réalisé du porno, et j'ai été taxée par conséquent de proxénète. Ça sous-entendait aussi que, vu mon passé, je ne pourrais pas être une bonne mère. Bref, des trucs horribles. Mediapart ne modère pas les blogs, en général, mais s'est rendu compte dans ce cas précis que c'était du grand n'importe quoi, et a retiré l'article. Ces trucs sordides émanent de nanas qui se disent féministes et m'attaquent sur les trucs les plus bas. Il y a même eu un « collectif » qui a fait une campagne d'affichage reprenant le visage de dizaines de profils, en les taxant de « proxénètes », encore une fois. Et dans le lot, il y avait ma gueule ! Au final, on s'est rendu compte que ces filles-là avaient des accointances avec des groupes d'extrême droite.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Je ne suis pas quelqu'un de très belliqueux. Pour moi, les polémiques sur les réseaux sociaux ne servent à rien. Il y en a qui alimentent ça en permanence, à retweeter la moindre attaque. Si je suis citée dans un tweet qui m'attaque, je ne vais pas retweeter et donner de la visibilité à cette personne. Idem, je ne vais pas balancer un tweet dont je sais qu'il va être polémique et créer la foire d'empoigne. Toutes ces discussions sont stériles parce que justement, il n'y a pas de discussion. Facebook, ça fait des années que je n'y suis plus. Le côté « café du commerce », c'est rarement là où on échange les vraies idées.

Pendant des années, j'ai été harcelée par des masculinistes, des soraliens. À chaque fois que je sortais le moindre article, le moindre livre, le moindre film, ils publiaient des photos de cul de moi en me traitant de « pute » sur

leur réseau ou leur forum. Aujourd'hui, ils se sont calmés parce qu'ils voient que je ne réponds pas.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Avec vingt ans de prise de parole médiatique, il y a forcément des moments où tu dis des conneries. Et ton point de vue a le temps d'évoluer. Je me souviens avoir été très critique vis-à-vis de Catherine Breillat et de son film *Romance X* et je me rends compte à quel point j'avais été immature dans mon analyse, il y avait des choses que je n'avais pas perçues dans ses films, des représentations picturales que je ne voyais pas, car je n'avais pas la culture. Je pense que j'étais arrogante et que je ne me rendais pas compte à quel point c'est compliqué de faire un film. Jamais plus je ne me permettrai d'être critique parce que je sais à quel point c'est dur.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

En tout cas, ce qui les concerne. Pour moi, les artistes peuvent s'exprimer à partir du moment où le sujet les concerne, sinon qu'ils ferment bien leur gueule. Et ne confisquent pas la parole des autres.

Meuf qui canalise son léger agacement face à la vie
en faisant des documentaires et en parlant à ses
chiens.

Christelle Pécout

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Je suis autrice de bande dessinée, ou artiste-autrice.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Je dis beaucoup plus que je suis autrice que dessinatrice. Car il y a l'idée dans notre milieu professionnel qu'un auteur dit « complet » fait scénario et dessin (et couleurs). J'ai fait les trois, donc on peut estimer que je suis autrice. Mais être dessinatrice seulement ne devrait pas être galvaudé. Artiste-autrice me plaît davantage. Le féminin « autrice » a été si difficile à imposer. En France, il y a toujours eu un problème avec l'idée que les femmes peuvent créer des œuvres dites de l'esprit.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Pas toujours. Il y a d'abord la contrainte du travail de commande ou, parfois, le cadre de travail avec des éditeuses grand public ou des co-auteuses. S'ils s'opposent à l'utilisation d'un terme ou à l'expression picturale d'une idée, ça peut devenir compliqué. Dans le cadre d'un projet personnel, c'est moins délimité. Dans la vie, cela dépend du contexte, de l'état dans lequel on est, avec qui on est, mais bien sûr que non.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Interdit, peut-être pas. Mais j'ai déjà senti de la frilosité sur certains sujets. Cela a pu être l'homosexualité de personnages traités, leur rapport ambigu à la masculinité toxique, par exemple. C'est toujours intéressant de comprendre pourquoi il y a de la réticence sur des sujets, et pas d'autres. Nous traversons une période de changements de mentalité, d'évolution très rapide sur des sujets, et donc, il faut du temps. J'ai parfois l'impression d'aller trop vite par rapport à certaines personnes, ou trop lentement par rapport à d'autres.

En tant qu'artiste-auteurice, j'estime que cela fait partie de mon rôle social de prêter l'oreille à cela, de le digérer et de donner à réfléchir sur nos contradictions et nos réticences à travers mon travail.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Oui, l'autocensure est aussi un problème. Parfois, j'ai pu me sentir frileuse. C'est important de savoir renoncer à un sujet par méconnaissance ou par manque de légitimité.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Sur ce que je suis, et sur les sujets que je maîtrise.

Par exemple, le vécu des adoptées et adoptés internationales et surtout, ceux d'origine coréenne, je commence à avoir une certaine expérience, due également à la part active que je prends depuis plusieurs années au sein d'une association. Grâce à cette expérience et à celle d'autrice de bande dessinée, je me sens légitime pour m'exprimer sur ce point. En tant que femme, et en tant qu'Asiatique aussi. Bref, tous ces aspects de ma personnalité que j'assume et qui constituent la personne que je suis aujourd'hui. Ce sont ceux aussi que j'ai choisi de mettre en avant.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Oui, bien sûr. Sur certains sujets, je préfère me taire et écouter. Si je considère que mon vécu et mon point de vue sont plus légitimes sur certains points, il est normal que je le considère aussi pour d'autres que moi, sur certains sujets que je ne maîtrise pas.

J'ai été éduquée dans un milieu blanc patriarcal hétéro-normé*, et la diversité m'a beaucoup manqué pour ma construction et l'acceptation de qui j'étais. Aujourd'hui, j'ai reconstruit mon identité d'Asiatique à partir d'éléments que j'ai trouvés et choisis. Mais évidemment, j'ai des lacunes sur de nombreux sujets aussi.

Je suis heureuse de vivre cette époque où cela change. Je pense qu'on a traversé une longue période pendant les années 1990 et 2000 basée sur l'individualité et la sur-écoute de soi. Black Lives Matter, #MeToo, la pandémie et tout ce qu'il se passe depuis quelques années nous ont rappelé que nous ne sommes pas que des individus, car

nous vivons ensemble. Et il est bon de revenir à une plus grande écoute des autres. Cela n'empêche pas du tout de devenir pleinement qui on est. On peut aussi se trouver par rapport aux autres.

Sur d'autres sujets que je maîtrise moins, j'essaie de me renseigner avant. Et c'est parfois difficile de trouver le point de vue des personnes concernées. De toute évidence, il manque encore des espaces de parole.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Il faut d'abord vérifier qu'on ne va pas prendre la place de quelqu'un de plus qualifié et légitime sur un sujet. Après, je pense que c'est possible quand on n'essaie pas de remplacer une parole par la sienne. Il est très important de rester humble par rapport à ça. On reçoit une parole, un témoignage, un vécu, une expérience. On se doit de les restituer avec beaucoup de respect et en adéquation avec la personne qui a témoigné. Il doit y avoir de la confiance dans les deux sens.

Par-dessus tout, il faut savoir renoncer à certains sujets qu'on ne maîtrise pas. Ne pas s'entêter parce qu'on pense avoir quelque chose à dire, surtout si on reçoit des signaux disant qu'on fait erreur. Les personnes non concernées mais qui captent l'attention peuvent aider en interpellant sur un sujet, puis céder leur place aux personnes plus qualifiées. Pour moi, c'est justement le rôle des alliées et alliés. Soutenir, et puis laisser la place. Cela devient problématique quand ce sont toujours les mêmes à qui on fait appel pour s'exprimer sur des sujets qui ne les concernent pas.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Oui, bien sûr. Sur l'adoption, par exemple, il y a des choses que les gens ne sont pas prêts à entendre. J'évolue moi-même sans cesse. Mon opinion s'est affirmée dans un sens, qui est d'être radicalement contre l'adoption internationale, sur le principe. Cependant, j'évolue au sein d'un groupe où je me dois d'être à l'écoute des différentes opinions sur le sujet, et celles-ci ne sont parfois pas les miennes.

Dans d'autres cas de figure, on peut dire les choses et ne pas recevoir du tout d'écoute. Je considère toutefois qu'il faut continuer à parler et à s'exprimer. C'est très important.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

C'est compliqué d'assumer une parole, un propos. On peut être menacée, surtout à l'heure des réseaux sociaux, où la mémoire est redoutable et l'erreur, difficilement oubliée. J'ai eu deux ou trois incidents, menaces, après des tweets ou des posts Facebook. Pas de quoi porter plainte encore, mais j'ai enclenché quand même des leviers pour me préserver. Sur les réseaux, je ne suis pas anonyme. C'est à la fois un bouclier et une faiblesse. Un bouclier dans le sens où cela me rend parfois très prudente. Une faiblesse dans le sens où je suis facilement localisable. Je navigue à vue entre les deux.

C'est parfois plus facile au sein d'un groupe ou en collectif. Avec le Collectif des autrices de bande dessinée contre le sexisme, nous avons eu un premier #MeToo, bien avant le #MeToo mondial, donc un peu différent. Évidemment, on nous a reproché de ne pas donner les

noms des agresseurs, de témoigner de façon anonyme, de ne pas porter plainte, etc. À leurs yeux, il manquera toujours quelque chose à la légitimité de notre parole. Un des arguments était que cette parole n'était pas suivie par des actes. Mais les actes doivent-ils venir de nous ? Que faut-il donc faire pour être ne serait-ce qu'entendues ? La vérité, c'est que nous gênon. Avant, nous étions invisibles. Puis nous avons été sexualisées. Gêner n'est qu'une étape de plus. Mais on progresse quand même.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Dans le contexte d'une parole publique, on peut parfois être poussée dans nos retranchements, ou dérapage dans un moment de perte de contrôle, dans une période compliquée. S'excuser est toujours possible, et reconnaître qu'on peut avoir commis des erreurs, indispensable. Mais revenir sur l'incident, le dérapage et reconnaître les faits, sans se dissimuler, ce n'est pas si facile. Car s'excuser est un acte public. Qui implique d'admettre qu'on a été *cette* personne. Heureusement, on peut tout à fait changer. Évoluer. C'est même impératif !

Mon propre féminisme a considérablement évolué. Je ne l'étais pas du tout, avant. Car on nous a toujours appris à voir les autres femmes comme des rivales plutôt que dans un esprit de sororité. Il m'a fallu déconstruire* tellement de choses sur ce point. Et je continue, comme beaucoup d'autres. On a toutes fait des erreurs dans ce sens, les plus jeunes ont plus de chance par rapport à ça.

Sur le racisme et le colonialisme, sur le validisme*, etc., il y a tant de sujets sur lesquels nous pouvons continuer à comprendre et apprendre, en écoutant la parole des

autres. Pour certaines personnes, cela pourra paraître déroutant, par exemple, de savoir que je suis devenue ce que je suis aujourd'hui après l'attentat contre *Charlie* (2015), car je me suis justement engagée dans plein de domaines militants après cet événement. Il me fallait investir pleinement qui j'étais et le défendre. Cela a été un choc et c'est comme ça que j'ai évolué. Je suis probablement très éloignée de ce que défend le *Charlie* d'aujourd'hui, qui a aussi évolué depuis, mais je suis ce que je suis car les attentats de *Charlie* sont arrivés. Cela fait partie de mon histoire personnelle.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Je pense qu'il serait plus juste de dire que tout le monde devrait pouvoir s'exprimer artistiquement. Mais la vérité, c'est que tout le monde n'a pas la possibilité de s'exprimer par le biais de l'art. Il faut en avoir conscience, l'art n'échappe pas aux privilèges et aux discriminations. Par conséquent, veiller à la diversité de la parole artistique est nécessaire.

En tant qu'artistes-auteurices, il faut comprendre que l'art n'est jamais neutre. C'est comme entendre quelqu'un dire qu'il ne s'intéresse pas à la politique. C'est faux, tout est politique. Ce qui n'empêche pas d'avoir conscience que les gens ne sont pas prêts à tout recevoir. J'ai de plus en plus la sensation que la capacité d'être artiste se mesure aussi à notre façon d'assumer nos choix artistiques et politiques, mais également, à mon sens, à la façon dont nous nous inscrivons dans notre époque.

Je suis toujours agacée quand on dit en parlant d'un ou d'une artiste : « *Ah ben, Machin aurait détesté cette époque, on ne peut plus rien dire.* » Cela n'a absolument aucun sens de déplacer des artistes-auteurices du contexte de leur

époque pour les juxtaposer au nôtre. C'est absurde. Nous sommes le produit de notre époque, de notre société actuelle, du fruit de nos expériences et de notre environnement.

Plus j'avance en âge, plus la cohérence artistique et politique est devenue importante. Même en se renouvelant et en essayant de surprendre, une artiste doit être cohérente avec qui elle est et ce qu'elle défend comme idées ou positions.

Christelle Pécout,
autrice de bande dessinée, 46 ans.
Née à Séoul en Corée du Sud, adoptée par des parents français à Marseille, Christelle Pécout se sent très française en Asie et très asiatique en France. Après des études de stylisme et modélisme à l'École de la chambre syndicale, et des études de bande dessinée à Angoulême, elle est devenue autrice de bande dessinée, métier qu'elle exerce toujours, depuis. Elle aime travailler sur des histoires de femmes inspirantes et méconnues, mais aussi sur le sujet de la musique. Elle est engagée sur divers terrains militants, en adéquation avec son identité.

Kelsi Phung

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?
Réalisateur·ice, illustrateur·ice.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

En fonction de mon interlocuteur·ice, il m'arrive de chercher des tournures de phrase telles que « Je travaille dans le cinéma d'animation » afin de ne pas avoir à expliquer pourquoi j'utilise l'écriture inclusive pour parler de moi. Je ne veux pas avoir à justifier mon identité, qu'elle puisse être réduite à un objet de débat, de questionnement.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Dans la vie, maintenant, oui. J'ai appris à être fier·e de mon identité, de ce que j'avais appris à taire, à cacher. Je ne m'excuse plus d'être non binaire*, de paraître hors des codes de genre binaires, ni d'être d'origine vietnamienne,

neurotypique* et malade chronique. Dans mes œuvres, ça dépend, car dans le milieu audiovisuel français, je me retrouve obligatoirement confronté-e aux groupes majoritaires, qui ont la mainmise sur les productions, les sociétés de diffusion et de distribution dont je dépends.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Il m'a été conseillé, à plusieurs reprises, de décentrer mon regard par rapport aux communautés minorisées que je mets en avant dans mes œuvres. D'apporter l'appui d'un regard cis* blanc et hétéronormé* sur mes personnages et leurs relations. Car la non-mixité dans laquelle mes personnages s'inscrivent pour parler des problèmes auxquels ils sont confrontés au quotidien, de leurs luttes, pour se donner de la force et s'émuler, fait peur. Elle échappe à l'œil du dominant, elle s'organise sans son approbation.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

C'est difficile de s'autoriser à parler frontalement de racisme d'État, d'homonationalisme*, de transphobie* structurellement appuyée, quand la mise en œuvre d'un projet dépend justement de l'argent que vont nous concéder, ou pas, des personnes cisgenres*, hétérosexuelles, blanches au sein d'un organisme de ce même État. Incriminer le gouvernement et ses politiques envers les minorités représente donc un risque qui peut nuire au financement d'un projet et à son développement. Souvent, il faut rassurer, y aller avec le dos de la cuillère, justifier les termes qu'on emploie, autant de précautions qui nous détournent très souvent des intentions premières portées par la narration qu'on

souhaite pourtant installer au centre d'un projet, son rythme, son histoire, ses émotions.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Sur les sujets dont j'ai l'expérience et sur lesquels j'ai le recul nécessaire, personnellement, historiquement ou politiquement.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Il me semble important de faire preuve de modestie lorsqu'on s'intéresse à des sujets qui ne nous concernent pas directement, et de laisser sa place lorsque ces sujets s'inscrivent au cœur d'oppressions systémiques que nous ne vivons pas.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Dans le monde de la création, les minorités manquent d'opportunités pour se raconter parce que depuis des siècles, la majorité s'est accaparé leurs récits. Elle l'a fait en privilégiant un regard distant, largement valorisé, sur des histoires pourtant sensibles et des blessures à peine refermées avec lesquelles les personnes directement concernées continuent de lutter chaque jour. Que l'on parle de personnages non blancs ou transgenres*, le milieu du cinéma les a longtemps représentés soit comme des atouts comiques, sujets de moqueries, soit de façon misérabiliste, jusqu'aux twists dramatiques. Pour moi, il est primordial de considérer le fait de se mettre en retrait

lorsqu'on n'est pas directement concerné-e par un sujet lié à des oppressions systémiques, historiquement lourdes et dont l'impact reste retentissant. Il y a de la violence à grandir face à des imaginaires coloniaux, sensationnalistes, à voir mourir ses pairs au cinéma, décimés comme de la chair à canon. Il y a de la violence à nous voir mutilé-es à la télévision (qu'on parle, encore une fois, de personnes trans et/ou racisées*) dans l'unique but de satisfaire la curiosité ou la pitié morbide de ceux qui nous toisent. La transidentité n'est pas un sujet « fascinant ». Elle est vécue, et malheureusement, encore construite en opposition aux violences d'une société qui la rend difficile à vivre et à affirmer. L'immigration post-coloniale n'est pas non plus un sujet « captivant ». Elle est vécue à travers des générations de sacrifices, de traumatismes, d'intégration forcée. Elle impose des silences, des non-dits qui infectent nos familles et dont la déconstruction* nous impose à nous-mêmes une très grande patience.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Mes projets sont motivés par la sensibilité que j'essaie d'insuffler à mes personnages, leur écriture, leurs relations, leurs perspectives d'évolution. Ces personnages sont proches de moi, de mes ami-es. Ils sont trans, ils sont racisés, ils sont neurodivergents*, handicapés. Et ces vécus dépendent encore des politiques de l'État, du regard de la société. Ils sont politiques et la politique attire inévitablement le débat, qu'on ne devrait pourtant pas avoir à endurer quand il amène encore à devoir justifier notre existence au sein de la société. Dans mes projets, la non-mixité permet à ces personnages de se réunir, de s'organiser, de réfléchir loin du regard dominant. On m'a reproché l'utilisation de

cet outil politique et l'absence, a priori, d'adjuvants non minorisés. On m'a reproché un entre-soi auquel le grand public ne pourrait pas s'identifier, au détriment du « vivre-ensemble ». Mais je renvoie la balle aux créateurices qui font partie des groupes dominants : vous posez-vous la question du « vivre-ensemble » avec les minorités, lorsque vous dépeignez ou faites l'ovation des récits que vous jugez « universels », alors qu'ils sont invariablement incarnés par des protagonistes cisgenres, hétérosexuels, blancs ? Pensez-vous à l'impact que cela peut avoir sur nous, de grandir sans pouvoir nous identifier à des protagonistes qui nous ressemblent ? Pensez-vous à nous, lorsque vous vous exprimez et définissez ce que serait le « grand public » ? Il est grand temps de comprendre que nous faisons partie du grand public autant que vous et que notre place n'est pas, n'est plus, à l'arrière-plan, mais bien devant comme derrière la caméra.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Oui, c'est risqué. Dénoncer des politiques d'État lorsqu'on lui demande une subvention nécessaire au développement d'un projet, c'est risqué. Mettre en avant des portraits croisés de personnages LGBTI+ fiers, solidaires, engagés et indépendants lorsqu'une bourse régionale est tenue par un partisan de la Manif pour tous, c'est risqué.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Oui, en déviant de cet « universel » étriqué, j'ai appris la solidarité au sein des communautés minorisées, j'ai appris à la raconter et à la dire sans peur et sans honte. J'ai appris et je continue d'apprendre à dire la fierté.

Les artistes peuvent-iels tout dire ?

Peut-être pas, mais le but reste d'y arriver. D'arriver à exprimer et partager notre vérité et de lui faire atteindre le cœur de ceux qui la recevront, quel qu'en soit le médium.

Kelsi Phung est un-e réalisateur-ice de films d'animation et illustrateur-ice non binaire d'origine vietnamienne. Son travail graphique s'imbrique avec son engagement autour des communautés LGBTI+ et racisées qu'iel cherche à mettre en avant à travers ses productions cinématographiques.

Après le court-métrage *Les Lèvres gercées*, qui raconte l'impact du manque de communication intrafamiliale pour une jeune personne trans, iel travaille aujourd'hui sur le développement d'une série animée. Intitulée *Pour exister*, elle dépeint les portraits croisés de personnages trans et non binaires racisés, entre découverte de soi, affirmation, revendication et célébration.

Niels Rahou

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

La réponse formelle, c'est scénariste. Même si j'ai fait de la réalisation récemment, je continue de dire « scénariste » – pour une question de légitimité. Moi, si je me lève le matin, c'est surtout pour raconter des histoires, pas forcément les mettre en images. Si on me demande de préciser, généralement, je dis que je suis un raconteur d'histoires.

La France a beau être un pays d'auteurices, leur place y est très particulière. Beaucoup de gens ne savent pas ce qu'est un scénariste, confondent son travail avec la réalisation. Les scénaristes pensent toute l'histoire, créent les personnages, construisent les séquences, écrivent les dialogues... Parfois, j'explique tout ça en détail, afin de me réapproprier mon travail.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Il n'y a rien que je ne dise pas, y compris quand on me demande combien je gagne. Les gens qui ne parlent pas d'argent sont en général ceux qui se rendent compte que ce qu'ils gagnent relève d'une forme d'indécence. Chez les auteurs et autrices, c'est plutôt l'inverse. En parler, c'est aussi dire : « regardez la réalité ». En la matière, j'ai plutôt tendance à être militant, à parler des difficultés rencontrées, de la non-reconnaissance de notre travail. Et à souligner ce manque de considération, y compris de la part du public.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Très sincèrement, oui.

Mais travailler dans l'audiovisuel implique de prendre en compte que ce que tu écris va être produit et diffusé, qu'il y a un marché. Ce marché a des attentes. Le public a des attentes. De même que les diffuseurs, les sociétés de production... Par conséquent, si tu as envie d'écrire quelque chose de très personnel, mais qui n'intéressera personne, tu es libre de l'écrire, mais tu n'as pas la certitude de le vendre. D'où une première forme de censure : ai-je envie de passer du temps à écrire une histoire qui ne trouvera pas son public ? La situation des auteurs et autrices en France n'étant pas idyllique, ai-je vraiment envie de consacrer temps et énergie sur un projet qui ne va jamais rapporter d'argent ?

Au premier stade d'écriture, cela dit, je ne me censure en rien. Par contre, je réfléchis beaucoup à la manière dont j'écris et à ce que je vais raconter. Tant qu'à écrire quelque chose, autant le faire correctement, de manière

pertinente, et sans blesser des gens. Après, c'est une question de conversations et de tractations avec mes interlocutrices – la production, un diffuseur – pour savoir si elles veulent dire la même chose et être associées à l'histoire. Parfois, des évolutions tiennent à la ligne éditoriale d'une chaîne, relèvent d'une décision purement commerciale ou même, de certaines règles propres au CSA, le Conseil supérieur de l'audiovisuel. Mais il est très rare qu'on me demande de modifier un projet parce qu'il va trop loin. En même temps, je n'ai jamais écrit d'orgie scatophile pour France Télévisions.

Si je travaille autant pour france-tv slash, c'est aussi parce que j'y ai trouvé un espace de liberté. La contrepartie, c'est d'être moins payé, de disposer de budgets et de temps de tournages réduits – c'est le service public, les enjeux financiers et les moyens ne sont pas les mêmes que sur Netflix, par exemple. Mais si je veux des mecs qui baisent ensemble dans de la peinture, comme dans la saison 3 de *Skam*, on me dit oui.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Au début de ma carrière, j'étais très conscient des limites liées à la diffusion. Et j'ai pu vouloir devancer les envies des chaînes, je me disais que si je commençais à être lourd, ou trop exigeant, on allait prendre quelqu'un d'autre. C'est plus compliqué de refuser des changements quand on est jeune auteur ou autrice et qu'il faut manger, et avoir des lignes sur son CV. Mais très vite, je n'ai plus pensé comme ça. Cette assurance, cette capacité que j'ai aujourd'hui de pouvoir dire ce que je veux vient aussi de mon expérience... J'ai toutefois conscience que je suis privilégié, ce n'est pas le cas de tous les auteurs, toutes les autrices, et

surtout pas le cas avec tous les diffuseurs ou sociétés de production.

Un jour, j'ai fait la réunion la plus folle de ma vie. Il s'agissait de réfléchir à la saison 2 d'une série, et de prêter aux personnages plus de vie privée, afin de les humaniser. J'ai proposé que l'un des personnages soit atteint du syndrome de Down. Réponse de la chaîne : « Impossible, trop anxio-gène, les gens n'ont pas envie de voir ça à la télévision. » Et de continuer : « Très bien, qu'il y ait des handicapés, qu'on en mette dans les écoles. Mais les gens ne veulent pas voir ça à la télévision. » Comme s'il s'agissait d'arbres à planter ! Alors que c'est justement essentiel, pour les personnes handies*, de se voir à l'écran. J'étais très énervé. Pour me calmer, les gens autour de la table ont invoqué l'absence de conséquences des propos tenus en réunion, « entre nous », jusqu'à tenir des propos très racistes sur le physique d'une comédienne noire. Là, j'ai compris qu'il était hors de question que je continue de travailler avec ces gens qui, au prétexte d'évoluer dans leur microcosme, se sentaient autorisés à tenir des propos haineux.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Je pense être assez déconstruit* pour ne pas dire spontanément quelque chose de problématique. Mais cela ne m'empêche pas d'opérer des vérifications. Je tiens à confirmer que je ne fais pas fausse route, que mes intentions de scénario vont bien dans le sens où je veux que la société aille.

Parfois, c'est une question de priorité. Par exemple, la communauté LGBT+ est pétrie de problèmes de racisme, d'âgisme*, de classisme*... Est-il pour autant pertinent de dénoncer ces travers avant même d'avoir réussi à faire

évoluer le regard porté par l'extérieur ? Pas sûr... Dans ma vie de tous les jours, ce sont des choses dont je parle. Et si j'écris une série avec une multitude de personnages LGBT+, ou non blancs, ou handis, je vais pouvoir équilibrer, montrer le bon et le mauvais. Mais ces projets sont rares... Dans une œuvre de fiction grand public, le plus souvent, tu as une seule chance de représentation, parce que le public est majoritairement blanc, majoritairement hétéro... Et dans ce cas, tu n'as pas très envie de faire du tort à la communauté concernée, parce qu'elle manque déjà de visibilité à l'écran. Alors si en plus, celle-ci est négative, et alimente les préjugés et les discriminations... L'idéal serait d'avoir une multitude de représentations des minorités à l'écran, afin d'équilibrer.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

Pendant ma formation de scénariste, j'ai proposé l'histoire d'une femme au foyer qui veut devenir maire de sa ville. Ma prof m'avait encouragé à préférer un truc plus proche de moi, que je connaissais. Et je trouvais ça totalement débile. Si je n'écris que des personnages qui me ressemblent, si je ne raconte que des histoires qui me concernent, ça va être très rapidement ennuyeux. Si je n'écris vraiment que sur moi, ça élimine l'hétérosexualité, par exemple, et ça devient compliqué de vendre mes projets ! Et puis, surtout, ça ne m'intéresse pas du tout. Cela étant dit, deux ou trois ans après avoir fait la série *Skam*, je me suis demandé si on m'avait embauché parce que j'étais gay et que, justement, l'intrigue de la saison 3 tournait autour d'un coming out*. Parfois, ta spécificité d'auteur est aussi ce pour quoi on vient te chercher, mais dans une industrie qui aime bien mettre les gens dans

des cases, ça peut devenir un piège... J'ai souvent cette conversation avec des amies et amis scénaristes. On sait qu'il y a des opportunités qui arrivent parce qu'on est queer*, ou noir, ou féministe... Moi, on m'a identifié comme un auteur à même de porter des projets LGBT, et c'est rare que je n'en entende pas parler. Et à ce moment-là, c'est un dilemme : accepter parce qu'on se sent effectivement légitime pour parler d'un sujet, ou ne pas vouloir être réduit à ça, ne pas servir de caution ? Je veux qu'on me propose des projets parce qu'on croit en mes capacités de scénariste, pas parce que je coche une case. Ça, c'est juste un bonus.

Malgré tout, il reste essentiel à mes yeux que mes projets portent des représentations. Quand j'étais ado, on en manquait cruellement. Et quand tu grandis en souffrant de cette absence de représentations, ça fait ensuite partie intégrante de ton travail parce que tu n'as pas envie que la génération d'après traverse ce que, toi-même, tu as traversé. Résultat, dans tous mes projets, il y a des personnages LGBT.

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Si j'en ai l'opportunité, ou si je sais que je ne suis pas le bon scénariste pour un projet, bien sûr. Ça m'est déjà arrivé de refuser des propositions parce que je sentais que le résultat ne serait jamais que ma perception d'un sujet, et pas forcément la bonne manière de le traiter. Et si on parle d'une *writing room**, on se nourrit de la vision et des expériences de chacun, d'où l'envie de travailler avec des scénaristes de tous horizons. Quand j'écris à deux, 99 % du temps, je suis avec une autrice, parce que je me sens plus à l'aise ainsi. On ne représente pas tous les hommes

et toutes les femmes, mais on apporte des perspectives différentes.

Il faut absolument que les personnes concernées aient l'opportunité de raconter leurs propres histoires. C'est vital. Maintenant, je sais aussi qu'on ne va pas forcément la leur donner. On manque de diversité chez les scénaristes. Ce n'est pas un métier que tout le monde envisage ou même, connaît. En France, paradoxalement, on encourage rarement les carrières artistiques, alors qu'on est un pays de culture. Résultat, il n'y a pas énormément de scénaristes... Moi, j'ai la chance de pouvoir faire ce métier, de raconter les histoires que je veux raconter, d'être identifié. À partir du moment où on m'appelle pour un projet, qu'on me veut *moi*, céder ma place n'implique pas qu'elle va leur revenir, on n'ira pas les chercher pour autant. Et moi aussi, il faut que je bouffe, et que je fasse mon métier... Alors, c'est un peu le principe du moindre mal. Quitte à ce que ce soit moi, j'utilise ce pouvoir-là, qui m'est donné, pour avoir un maximum de représentations, mais aussi imposer des noms dans une *writing room* ou sur un projet, et faire avancer les choses. Car avoir quelqu'un qui a une autre vision de la société que moi, qui a un autre vécu que moi est une richesse. Par exemple, un auteur ou une autrice qui n'a pas la même couleur de peau va pouvoir apporter des choses que moi, je ne perçois pas forcément en tant que personne blanche. Je ne choiserais pas quelqu'un uniquement pour ça, il faut que je croie en ses capacités, mais dans tous les projets où j'ai l'opportunité de constituer un pool d'auteurs et d'autrices, je fais attention à ça.

C'est pareil pour les représentations. J'ai envie que le maximum de gens puisse se reconnaître dans ce que j'écris. Alors, quand je développe un projet, je suis vigilant. J'écris des personnages diversifiés, même s'ils sont parfois loin de

moi. Avec le temps, j'ai aussi appris à le signaler à chaque fois. Si un personnage est une femme lesbienne, ou bi, ou trans*, je l'indique dans la fiche personnage. Pareil pour l'ethnicité. C'est dommage de devoir préciser, mais tu n'as pas trop le choix. Si on ne le fait pas, et si tous les gens qui lisent le projet sont blancs, cis*, hétéros, ce qui arrive assez souvent, iels ne vont pas se choquer de l'absence criante de diversité...

En résumé, je me suis débarrassé de cette culpabilité, tout en étant très conscient du privilège que j'ai. Je veux utiliser celui-ci pour essayer d'aider dans le bon sens et faire en sorte qu'un jour, ça ne soit plus un privilège. Est-ce que ce jour va arriver ? Je ne sais pas. La route est longue.

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

Quand tu fais partie d'une minorité visible, tu es éveillé à ces questions-là, je pense, quand bien même il ne s'agit pas de ta propre communauté. Pour peu que tu sois une personne relativement ouverte d'esprit, intelligente ou altruiste, s'entend. Maintenant, ça ne signifie pas que tu peux réellement comprendre ce que vit l'autre, car tu n'en fais pas l'expérience toi-même. Dans *Skam*, j'ai voulu parler de la surdité, du handicap... Et on m'a dit oui, avec plaisir. Une fois la faisabilité technique confirmée, on a pris des cours de LSF*. On a été mis en contact avec toute une communauté sourde qui a suivi le projet parce que c'était important d'en parler correctement, d'avoir en quelque sorte une forme de validation, puisque je n'étais pas moi-même concerné.

Parler, échanger, faire son travail de recherche sont ici essentiels. C'est ce que je fais à chaque fois que je rentre dans un univers ou que je crée des personnages loin de moi, afin de témoigner du mieux que je peux d'une forme de vérité. Tout en gardant à l'esprit que l'erreur reste humaine bien sûr, et que ça ne sera jamais que ma compréhension, ma vision de quelque chose que je ne vis pas personnellement.

Dans ces cas-là, l'essentiel, c'est de ne pas plaquer ce qu'on pense ou ce qu'on voit, mais de se renseigner. D'aborder les sujets et les personnages qui ne nous concernent pas directement avec humilité, bienveillance et respect. Et d'accepter que parfois, ça ne suffit pas. Je ne suis pas musulman, ou une femme, ou noir par exemple. Je fais mes recherches, je peux défendre ma vision, pourquoi j'ai écrit telle ou telle chose comme ça, mais si des personnes musulmanes me disent que ce que j'ai écrit est islamophobe, je ne vais pas leur dire qu'elles ont tort. Je ne l'aurais pas fait sciemment, je ne comprendrais pas forcément tout de suite, mais elles sont directement concernées : leur sentiment est plus valide que le mien. Moi, si je trouve quelque chose homophobe, je n'ai pas envie qu'une personne hétéro me dise que ce n'est pas homophobe. La seule chose que je puisse faire, c'est apprendre de mes erreurs et m'assurer que, la prochaine fois, je ferai mieux.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

Dans la saison 3 de *Skam*, le personnage de Lucas fait son coming out. Son meilleur pote Yann ne réagit pas très bien sur le coup et, à mes yeux, la scène est réaliste. Je n'avais pas envie de mentir aux gens : une personne

qui fait son coming out ne contrôle pas la réaction de la personne en face. En revanche, cette réaction ne vient pas du fait que le personnage de Yann est noir. Ça ne nous a jamais effleuré l'esprit. Si j'ai choisi Yann, c'est parce que c'est le meilleur ami de Lucas. Dramatiquement, c'est beaucoup plus fort que venant d'une personne lambda, ou d'un pote moins important pour lui... Mais à cause de cette scène, je me suis pris des trombes de merde, je me suis fait taxer de racisme, d'avoir pourri la série, et son esprit d'origine. J'étais relativement actif sur les réseaux sociaux, à l'époque. Et je n'avais pas du tout anticipé cette réaction. C'était violent et ça m'a un peu crispé. Au point qu'à un moment, j'ai eu ce doute, est-ce que je pouvais vraiment dire ce que je voulais ? Et puis, j'ai compris, bien sûr : le personnage qui réagit négativement est noir, même si on comprend plus tard qu'il n'est pas du tout homophobe, et les personnages blancs, eux, réagissent bien... Ce n'était pas pour ça que je l'avais fait, mais le résultat était quand même celui-ci. Ça m'a fait prendre conscience qu'il y a une différence entre les intentions d'un auteur et sa réception par le public, selon qui il est. J'ai intégré cette expérience à mon processus d'écriture. Je ne me censure pas, mais je reste vigilant désormais sur ce que j'écris, et comment ça pourra être interprété.

La saison 4 de la série a comme personnage principal une femme noire, musulmane et portant le hijab – et c'était la première fois en France, ce qui est aberrant ! Du coup, ce personnage s'est retrouvé à porter sur ses épaules la représentation de toute une communauté de jeunes femmes. Il y avait autant de gens ravis que déçus parce qu'elles et ils ne se reconnaissaient pas complètement dans ce personnage. Et c'est bien là le problème d'un

manque de représentation. À chaque fois qu'on en a une, elle est censée tout incarner, être comme le public aimerait qu'elle soit. D'où parfois un sentiment de déception ou de trahison. Et on en revient à l'importance cruciale d'avoir des représentations, multiples.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

Je me suis pris des menaces de mort. Je me suis fait traiter de raciste, d'islamophobe, d'homophobe, de misogynne... On m'a dit que j'étais le pire scénariste au monde, et que je devais changer de métier. Pour *Diana Boss*, récemment, j'ai reçu des messages privés pour me traiter de « cancer islamo-gauchiste ». Ce qui me rassure un peu, je préfère ça que me faire traiter de fasciste... En général, j'ai plutôt tendance à engager le dialogue et à répondre, mais quand on en vient à menacer de mort, là, j'arrête. On parle de séries, de personnages de fiction !

Ça aurait pu avoir un effet pervers sur la manière dont j'écris. Mais l'idée, c'est d'essayer de faire abstraction, car sinon, tu arrêtes ton métier en effet et tu n'écris plus jamais. Tu ne plairas jamais à tout le monde. Si tu dis quelque chose, il faut que tu sois préparé à le défendre et à l'étayer, parce que ça existera dans un film, une série, on pourra te le reprocher et te le remontrer. Et si tu ne peux pas le défendre à ce moment-là, on te demandera pourquoi tu l'as dit. Je pense que c'est ça, la question que tu dois te poser avant de dire quelque chose. Est-ce que ça vaut le coup de le dire ? Qu'est-ce que ça change de le dire, ou pas ? Moi, j'accepte de faire mon travail au maximum et donc, de m'exposer. Sinon, tu ne fais que des choses très tièdes, et tu ne t'engages jamais.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

J'ai évolué en tant qu'auteur. Je me suis heurté à des problématiques, confronté à d'autres points de vue, à des gens qui m'ont fait grandir. Aujourd'hui, je reconnais plus facilement les biais de chacun, chacune, y compris les miens. Je sais que de nombreux aspects de ma personnalité sont aussi façonnés par la manière dont la société nous conditionne. Et puis, il y a ce que les personnages pensent et disent. Parfois, tu vas mettre en situation une discrimination pour justement la pointer du doigt et la contester. Et pour ça, il faut aussi admettre que ces personnages sont viciés et vont dire des choses que toi, tu trouves problématiques. Il faut opérer cette dissociation, entre ce que toi tu penses en tant qu'auteur, et ce que tu aimerais leur faire dire, par rapport à ce que, raisonnablement, ces personnages peuvent dire.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

C'est même leur responsabilité. D'essayer de dire le maximum possible, sans se censurer, en manœuvrant avec les contraintes qu'on leur impose. Si tu sais pourquoi tu dis les choses, et comment tu les dis, si tu arrives à convaincre les autres de te laisser les dire comme ça (encore une fois, l'interlocuteur que tu vas trouver en face de toi, avant même le public, est très importante), alors, oui, tu peux tout dire.

Reste à choisir la forme. Tu peux choisir un personnage raciste, homophobe, lui faire dire des choses horribles, tant que ça dit quelque chose de la société dans laquelle on vit. Si tu dépasses une forme de limite, il y aura des gens pour t'alerter. Tu ne peux plus dire n'importe quoi sans qu'on te pointe du doigt. Et le fait est que cette justice

« digitale » a l'avantage de compliquer la possibilité de dire quelque chose de problématique sans se prendre un retour de bâton. Et j'aime bien cette idée-là, qui permet aussi et surtout d'apprendre, et de progresser. Il faut accepter qu'on va tous et toutes faire des erreurs. On va tâtonner, devoir réajuster nos paramètres d'éducation et de progression. C'est une bonne chose parce qu'on est tous et toutes en capacité d'apprendre et d'évoluer. Ce sont d'ailleurs les personnes qui sont incapables de se remettre en question ou n'ont pas du tout envie de changer leurs habitudes qui ont tendance à dire « on ne peut plus rien dire ».

Dans l'absolu, je pense donc que tu peux tout dire. Mais il faut se préparer à l'idée que tout le monde n'a pas envie d'entendre ce que tu as à dire, et que tout ce que tu dis n'est pas forcément intelligent non plus. Si tu es prêt à accepter ça, alors, vas-y, fais-toi plaisir, fonce !

Niels Rahou est scénariste.

Diplômé du Conservatoire européen d'écriture audiovisuelle, il travaille depuis dix ans sur de nombreuses séries françaises, mais aussi pour le théâtre, le cinéma et l'édition. En 2018, il crée avec José Caltagirone la mini-série *Fiertés*, réalisée par Philippe Faucon. Il devient également directeur de collection de *Skam France* à partir de la saison 3 et met en scène *Lavéant Machine*, le spectacle de Yohann Lavéant. Son premier long métrage *Trois fois rien*, écrit avec Nadège Loiseau, est sorti en 2022. Il vient de réaliser sa première série, *Diana Boss*, écrite avec Marion Séclin et diffusée sur france-tv slash. Aujourd'hui, il développe divers projets pour le cinéma et la télévision.

Boulomsouk Svadphaiphane

Que dites-vous quand on vous demande quel est votre métier ?

Souvent, je dis que je suis autrice, réalisatrice et photographe et que, depuis peu, je me suis mise à la peinture. Une réponse explicative et large, donc.

Que ne dites-vous pas quand on vous demande quel est votre métier ?

Le mot « artiste ». Longtemps, je me suis interdit de me définir comme telle. C'est un mot galvaudé, qui n'évoque rien de précis dans l'imaginaire collectif et peut avoir un côté péjoratif, comme si nous étions des saltimbanques. Alors qu'« artiste », c'est une personne qui vit, travaille, crée de l'art. J'ai grandi dans une famille qui n'est pas du tout artistique, je ne me sentais, alors, pas légitime. Je n'avais aucun point de repère pour même rêver ce métier. Il a fallu que je m'approprie ce mot. Pour résumer, je suis artiste et cinéaste, ce qui recoupe un peu tout ce que je fais.

Vous sentez-vous libre de dire ce que vous voulez dans vos œuvres et dans la vie ?

Dans mon art, je ne me suis jamais rien interdit. Un ou une artiste peut avoir une opinion sur tout ; celle-ci n'est pas forcément juste, car subjective. Mais c'est la sienne. J'ai des thématiques qui reviennent, par exemple l'aliénation sociale et mentale. Et je m'intéresse beaucoup à l'altérité, à la question de la place.

Dans ma vie, je m'affirme comme étant antiraciste, décoloniale*, et féministe. Voilà, je suis *woke**. J'emploie volontairement ce mot pour exposer et exorciser les peurs d'une société qui se sent secouée dans ses fondements, comme elle a pu l'être avec le mot « féministe », au XX^e siècle. C'est mon identité, je suis quelqu'un d'étranger dans un pays qui n'est pas le sien à la base, puisque je suis née hors de France. Et cette altérité, je l'ai beaucoup interrogée. Ce qui peut générer quelques soucis, pas tant dans mes œuvres, mais plus sur mes réseaux sociaux. Cela étant dit, si les gens ne sont pas d'accord avec mes opinions, iels peuvent aussi aller voir ailleurs.

Vous a-t-on déjà déconseillé ou interdit de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

À mes débuts, une productrice m'a dit que mon prénom et mon nom étaient « *too much* » : personne n'allait les retenir et surtout, elle trouvait que je faisais des choses trop compliquées pour la télé. Un prof m'avait lui aussi prévenue que les diffuseurs considéraient que le public avait douze ans d'âge mental, et était analphabète. J'ai trouvé ça hyper méprisant.

Avant, j'essayais de rentrer dans les cases et de répondre aux désirs des productrices, mais ça ne marchait pas.

Avec le temps, j'ai compris que pour susciter le désir, il fallait que je reste moi-même. Quitte à travailler d'arrache-pied, autant faire ce qui me correspond et affirmer ma singularité. D'autant que la diffusion des œuvres a évolué et ouvre de nouvelles perspectives pour être vue et entendue. Cela dit, ce n'est pas pour autant que, économiquement, ça marche. Alors que c'est justement le nerf de la guerre, pour l'artiste.

Vous êtes-vous déjà interdit ou empêché-e de dire quelque chose ? Dans vos œuvres et dans la vie ? Pourquoi ?

Tout est vite viral, le risque existe, donc, de dire des conneries, et que celles-ci restent. Pour autant, je ne suis pas journaliste : mes œuvres ne sont pas objectives, mais empreintes de ma sensibilité. J'essaie donc de ne rien m'interdire, même s'il a pu m'arriver de m'auto-censurer. La société dans laquelle nous vivons voit d'un mauvais œil le fait d'être en communauté. Alors, pendant longtemps, je n'ai pas forcément mis d'Asiatiques dans mes œuvres. J'avais plutôt des personnes noires, métissées... Je me disais, je suis déjà asiatique, mon équipe artistique intègre des Asiatiques, est-ce que ça n'est pas *too much* d'en avoir en plus à l'écran. Dans mon premier long métrage, cependant, je voulais absolument un Asiatique pour héros, afin de casser le cliché de l'homme asiatique qui ne serait pas viril. Pour son pendant féminin, je n'ai d'abord pas voulu prendre d'Asiatique, de peur d'être taxée de communautarisme. Et puis, j'ai réfléchi : dans un huis clos avec deux blonds aux yeux bleus, personne ne crie au communautarisme. Du coup, mon comédien et ma comédienne sont finalement d'origine asiatique. Même si ça n'est pas le sujet du film.

Sur quels sujets vous sentez-vous personnellement légitime pour prendre la parole ? Pourquoi ?

En tant qu'artiste, j'aimerais pouvoir parler de tout. Pourquoi faudrait-il que, sous prétexte que je suis asiatique, je sois cantonnée à écrire sur les Asiatiques ?

J'ai toujours évité de me laisser enfermer dans une case. Mais c'est malheureusement aussi comme ça que fonctionne en partie le système d'aides ou de subventions. Souvent, les gens sont aidés parce qu'ils parlent de leur origine, de leur histoire familiale. Nous sommes reléguées à des sujets supposés nous intéresser et/ou que nous sommes censées connaître le mieux selon leurs préjugés, alors que, moi, le Laos, j'y ai vécu un an et demi seulement. Je suis aussi française que n'importe quelle Française !

Et puis, je pars du principe qu'une personne est avant tout une personne. Mais c'est vrai qu'on me demande conseil, parfois, justement parce que je suis asiatique. Qu'on vienne me chercher pour ça, tant mieux, mais c'est très restrictif !

Préférez-vous laisser la parole à d'autres que vous sur certains sujets ? Pourquoi ?

Sur certains sujets, il y a des voix qui sont plus légitimes. Parce qu'elles ont une expérience qui n'est pas la tienne, plus spécifique. Les personnes avec une expérience LGBTQI+, par exemple, savent comment ça se passe dans leur intimité, leur identité, leur sexualité... Être directement concernée offre un autre prisme, et ce prisme est une richesse. Les personnes dont c'est la culture sont censées en savoir davantage. Pour les minorités, cela dit, ça reste la double peine. Non seulement trouver une place est difficile, mais elles doivent être deux fois meilleures.

Pour ce qui est des représentations, en tant que réalisatrice, je vais avoir tendance à prendre un ou une

comédienne homosexuelle pour interpréter un personnage homosexuel, idem si le rôle est en situation de handicap. Ça favorise l'émergence de nouveaux talents. Mais le fond du problème, c'est que les gens issus de ces diversités, de ces minorités, ne se sentent pas écoutés, ne sont pas entendus parce qu'on leur ferme les portes. Finalement, ce sont toujours les mêmes qui prennent la parole, et qu'on entend. Souvent, leur vision est très étriquée. Lorsqu'on décidera d'ouvrir le champ des possibles, et d'autoriser d'autres personnes à raconter d'autres récits, alors, ça ira beaucoup mieux.

Pour changer la donne, il faudrait que les sociétés de production, les diffuseurs et les chaînes prennent plus de risques. Que les galeristes, les musées ouvrent davantage la voie. Ça se fait lentement. Mais ça reste très fermé. Après, il y a des écoles qui ont des sections spécifiques, quelques initiatives privées çà et là. Mais souvent, ces initiatives sont le fait de gens issus de la diversité. Ce n'est pas normal qu'elles et ils soient obligés de le faire. On nous reproche d'être entre nous et, en même temps, personne ne nous ouvre les portes ! Tant qu'on n'acceptera pas cette composante de la société française comme une composante à part entière, elle n'aura pas sa place. Chaque institution continuera de se renvoyer la balle. À la fin, on reporte la faute sur le public, qui ne serait jamais « prêt ». Combien de fois j'ai entendu ça !

Pensez-vous que des personnes non concernées directement peuvent apporter des choses sur un sujet ? Prenez-vous des précautions quand vous abordez des sujets qui ne vous concernent pas directement ? Si oui, lesquelles ?

On ne peut pas parler à la place des autres. Néanmoins, ça reste un sujet délicat. Tu peux te l'autoriser, car cela

reste un point de vue, mais ça n'empêche pas, encore une fois, de faire appel à des consultantes et consultants, d'effectuer des recherches. Si tu réalises un film historique, tu fais des recherches. Eh bien, certains sujets culturels appellent la même éthique. Je repense à une grande série, où il n'y avait pas du tout de diversité. Le créateur argumentait qu'il ne se sentait pas légitime d'écrire pour des personnes racisées*. Mais pourquoi n'a-t-il pas ouvert l'écriture à d'autres scénaristes, dans ce cas ? Dire « je ne me sens pas légitime, d'où l'absence de diversité dans mes œuvres », c'est vraiment un épouvantail qu'on agite. Les consultantes, les consultants, ça existe.

Vous a-t-on déjà reproché de dire des choses ? Ou au contraire, de ne pas les dire ?

J'ai eu des retours de gens qui disaient que mes projets n'étaient pas assez franco-français et donc, difficiles à produire. Ce discours, je le comprends. Même si en tant qu'artiste, j'évite de trop me mettre à la place de la société de production, parce que ça empêche la création. Je refuse de penser uniquement en fonction de la logique commerciale.

Vous semble-t-il risqué de dire ce que vous pensez ? En avez-vous déjà subi les conséquences ?

J'ai tendance à être un peu positionnée sur l'échiquier politique. Ça peut faire peur à certaines sociétés de production grand public. Après, ce n'est pas forcément celles que je vais solliciter. Ce n'est donc pas ça qui va m'empêcher d'avancer. En revanche, quand j'exprime certaines opinions, on va venir me faire chier sur les réseaux sociaux. Sur le moment, c'est désagréable, mais heureusement, j'ai du soutien. Et puis, la plupart du temps, je

m'en fous : ces gens, je ne les connais pas. Ce sont juste des trolls*.

Avez-vous déjà dit quelque chose que vous ne pensiez jamais dire ?

Oui, pour certains podcasts où je parlais de choses plutôt privées – mon couple, par exemple. Dernièrement, l'un de mes projets photo explorait également mes rapports aux hommes au travers du *kinbaku*, l'art du bondage japonais – qui n'est pas une technique que je pratique, sauf pour les besoins de cette série photo. Le projet était plus personnel en ceci qu'il explorait mes liens (*bonds*) à l'attachement (*bond*), à la suite d'une rupture.

Les artistes peuvent-ils tout dire ?

Oui, mais sous quelle forme ? Aux yeux de certaines personnes, une grande médiatisation peut transformer l'artiste en « Messie ». Une sorte de responsabilité découle donc de cette visibilité. Il faut y faire attention mais ne pas oublier qu'une artiste est juste un être humain, qui ne parle que par son prisme à elle ou à lui. Sa parole n'est pas d'or et iel est soumise aux mêmes règles légales à respecter.

Autrice, réalisatrice, photographe et peintre, Bou-lomsouk Svadphaiphane explore l'altérité. Pour répondre à cette question, au travers de son travail d'artiste, elle fait appel aux perceptions, aux sens des gens, aux siens. Sans forcément être dans une quête de justesse mais plutôt une recherche des impressions propres à chacune, chacun, pour construire des récits individuels qui dévoilent des

sommes de vérités.

Par cette recherche des perceptions, des sensations, c'est la mémoire dans les corps, la transmission de sa propre histoire mais aussi des récits qui nous traversent, ceux d'une société, d'une famille, qu'elle convoque. Ces récits individuels et son récit intime en filigrane, permettent de déconstruire des diktats, des clichés pour effectuer un déplacement, un pas de côté et trouver d'autres réalités et les gestes, nos gestes pour conjurer ou sublimer ce qui se dit au travers de nous et nous dépasse afin de faire histoire commune, celle de l'humanité.

Lexique subjectif

Avertissement : les définitions proposées ici n'ont pas vocation à englober toutes les nuances et variations d'acceptions des termes listés. Certaines appellations sont brandies, détournées, voire inventées par les courants réacs ou d'extrême droite, d'autres peuvent recouper de nombreuses réalités. Ce lexique subjectif n'a donc pour but que d'éclairer, de manière très synthétique, certains concepts énoncés par les artistes interrogées dans ce recueil.

Adelphé

Personne née des mêmes parents, indistinctement de son genre ou de son sexe. Le terme permet d'englober à la fois les personnes non binaires, cis et trans.

Afropéen, Afropéenne

Personne née en Afrique, mais qui a grandi et a été éduquée en Europe.

Âgisme

Discrimination liée à l'âge, ou à un écart d'âge.

Asexualité

Orientation sexuelle qui désigne l'absence d'attraction sexuelle.

Blanchité

Appartenance à la catégorie sociale des personnes blanches, de manière réelle ou supposée.

Boomer

À l'origine, personne née pendant le baby-boom (1945–1965). Par extension, aujourd'hui, qualificatif stigmatisant les personnes, souvent issues de générations précédentes, qui portent des idées jugées rétrogrades, qui contestent les combats contemporains ou que l'on estime responsables des maux du monde actuel.

Butch

Lesbienne reprenant des codes dits masculins, par son allure ou par son habillement, notamment.

Call-out

Dénonciation de comportements ou propos jugés abusifs.

Cancel

Interdire la prise de parole ou la possibilité de s'exprimer.

Cancel culture

Concept inventé par l'extrême droite pour dénoncer une culture dite de l'« effacement ». En réalité, la *cancel culture* est l'expression d'une colère visant à rappeler combien certaines voix sont systématiquement oubliées, dans l'Histoire comme aujourd'hui.

Cis, cisgenre

Personne qui se reconnaît dans le genre qui lui a été assigné à la naissance.

Classisme

Discrimination liée à la classe sociale.

Coming out

Annonce volontaire d'une orientation sexuelle ou d'une identité de genre.

Décolonial

Qui dénonce le fait que la décolonisation n'est pas complète, et que les rapports de domination persistent.

Déconstruit

Qui a la capacité ou la volonté de sortir de ses conditionnements sociétaux, a priori, préjugés, et impensés. Par extension, tendance forte de certains hommes à croire que faire la vaisselle une fois par semaine suffit à les dire « déconstruits ».

Féminisme washing

Féminisme de façade, particulièrement dans les entreprises ou les institutions qui, en réalité, ne promeuvent pas l'égalité femmes-hommes.

Handi, handie

Qui se rapporte aux personnes handicapées.

Hater

Personne qui dénigre à longueur de temps sur le web telle ou telle personne, en raison d'une divergence d'opinions, d'une particularité.

Hétéronormativité

Doctrines discriminantes qui veulent que l'hétérosexualité soit la norme.

Homonationalisme

Récupération des intérêts des communautés LGBTQIA+ à des fins nationalistes.

Iel, iels (définition du Petit Robert)

Pronom personnel sujet de la troisième personne du singulier (iel) et du pluriel (iels), employé pour évoquer une personne, quel que soit son genre.

Intersectionnalité

Terme créé à l'origine par Kimberlé Crenshaw pour désigner la double discrimination sexiste et raciste subie par les femmes afro-américaines. Aujourd'hui, par extension, l'intersectionnalité désigne la prise en compte des multiples formes de discriminations subies par un individu (sexisme, racisme, homophobie, etc.), non pas de manière

séparée, mais à l'intersection des différents rapports de domination.

LSF

Langue des signes française.

Masculiniste

Opposé aux droits des femmes.

Neuroatypique, neurodivergent, neurodivergente

Dont le fonctionnement cognitif diffère de la « norme ».

Non binaire

Qui ne se reconnaît ni en tant qu'homme, ni en tant que femme, ou au contraire sous ces deux qualifications. Par extension, qui refuse la norme binaire.

Pansexualité

Orientation sexuelle vers les personnes de n'importe quel sexe ou genre.

Pink washing

Progressisme de façade, particulièrement dans les entreprises ou les institutions, afin de masquer leur absence de politique d'égalité en faveur des personnes LGBTQIA+, voire leurs politiques discriminantes en la matière.

Queer

Dont l'orientation sexuelle ou l'identité de genre ne correspond pas aux normes dominantes.

Racisé, racisée

Personne susceptible d'être assignée à un groupe minoritaire et, par conséquent d'être touchée par le racisme.

Shadow ban

Invisibilisation par les réseaux sociaux de profils d'utilisatrices, de contenus postés et de hashtags utilisés, selon des critères opaques, et sans que les utilisatrices en soient informées.

Silencier

Réduire au silence ; empêcher de prendre la parole.

Stalker

Forme de harcèlement sur les réseaux sociaux et/ou hors de ces derniers, qui consiste à suivre, contacter et interagir avec une personne sans que celle-ci le désire.

TDAH

Trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité.

TDS

Travailleur ou travailleuse du sexe.

Trans

Qui ne se reconnaît pas dans le genre qui lui a été assigné à la naissance.

Transphobie

Discrimination à l'encontre des personnes trans.

Troll

Internaute malveillant ou malveillante dont l'objectif est de susciter des polémiques.

Validisme

Discrimination liée aux capacités, physiques ou mentales, d'une personne et touchant par conséquent les personnes handies.

Woke

Au départ, terme afro-américain pour désigner une prise de conscience face aux inégalités, notamment liées aux discriminations raciales. Le terme est aujourd'hui brandi par la frange conservatrice qui s'en sert pour disqualifier toute tentative d'alerter et de lutter contre les inégalités.

Writing room

Pièce où plusieurs scénaristes se retrouvent pour écrire un projet, le plus souvent télévisé.

Remerciements

Pour leurs encouragements, leur soutien, leurs contacts, merci infiniment (dans le désordre) à :

Annie Ernaux, Alice Zeniter, Pierre le Gall, Christelle Tophin, Marie Barbier et la revue *La Déferlante*, Valentine Mabilie, Jennifer Gallé, Olivier Rignault, Emmanuel Trédez, Guillaume Le Cornec, Clémence Lebatteux, Mélanie Decourt, Sophie Chédru, Aïssa Maïga, Amandine Gay, Gurshad Shaheman, Claire Duguet, Edi Dubien, Florence Dubois, Gab Harrivelle et le collectif Représentrans, Gaël Aymon, Roxane Edouard, Aloïse Sauvage, Tahnee, Trésor Kitenge, Rokhaya Diallo, Émilie Françoise, Océan, le collectif Extra Muros, Rébecca Chaillon, Faïza Guène, Anne-Gaëlle Balpe, l'agence Oz, Romain Compingt.

Pour sa relecture et ses remarques plus qu'éclairantes, merci à Yves Deloison, lecteur de la première heure.

Merci à toute l'équipe de Monstrograph et, plus particulièrement, à Martin Page et Coline Pierré, pour leur

confiance sans faille et leur enthousiasme dès les débuts du projet.

Merci à Alice Touch, pour sa patience et le soin apporté à l'étape de correction. Merci à Nathalie Boileau, pour sa disponibilité et la qualité de la mise en page.

Et bien évidemment, merci infiniment à toutes les artistes de ce recueil pour leur temps, leur attention et leurs réponses ô combien enrichissantes et pertinentes.

Sommaire

Préface par Guillaume Nail.....	7
Ayouba Ali	17
Hakim Atoui.....	25
Johanny Bert.....	35
Leslie Barbara Butch.....	47
Marie Docher	57
Camille Ducellier	65
Habibitch	77
Alistair Houdayer	85
Axelle Jah Njiké.....	97
Guillaume Meurice.....	105
Laura Nsafou	113
Oh Mu	119
Ovidie	127
Christelle Pécout	137
Kelsi Phung	145
Niels Rahou.....	151
Boulomsouk Svadphaiphane	165
Lexique subjectif	173
Remerciements	181

Également parus aux éditions Monstrograph

Collection WTF

24 putain de poèmes de Noël, Martin Page, 2021 (épuisé)

Collection Bootleg

De la pluie, Martin Page, 2016

Éloge des fins heureuses, Coline Pierré, 2018 (épuisé) -
nouvelle édition : éditions Daronnes, 2023

Au-delà de la pénétration, Martin Page, 2019 (épuisé) -
nouvelle édition : Le Nouvel Attila, 2020

Moi les hommes, je les déteste, Pauline Harmange, 2020
(épuisé) - nouvelle édition : Le Seuil, 2020

Poétique réjouissante du lubrifiant, Lou Sarabadzic, 2020
(épuisé) - nouvelle édition : *Éloge poétique du lubrifiant*,
Le Nouvel Attila, 2021

Nos existences handies, Zig Blanquer, 2022

Collection Minute Papillon

Les artistes ont-iels vraiment besoin de manger ?, Collectif, 2018

Les artistes habitent-iels quelque part ?, Collectif, 2021

Les artistes ont-iels un corps ?, Collectif, 2022

Collection Homemade books

Tu vas rater ta vie et personne ne t'aimera jamais, Martin
Page, 2014

Petite encyclopédie des introvertis, Coline Pierré, 2015
(épuisé) - nouvelle édition : *Introverti-es mode d'emploi*
(dessins de Loïc Froissart), Le Rouergue jeunesse, 2021

N'essayez pas de changer : le monde restera toujours votre ennemi, Martin Page et Coline Pierré, 2015

Ayouba Ali
Hakim Atoui
Johanny Bert
Leslie Barbara Butch
Marie Docher
Camille Ducellier
Habibitch
Alistair Houdayer
Axelle Jah Njiké
Guillaume Meurice
Laura Nsafou
Oh Mu
Ovidie
Christelle Pécout
Kelsi Phung
Niels Rahou
Boulomsouk Svadphaiphane

